

Faculté de Philosophie et Lettres
Département de Langues Modernes : linguistique, littérature et traduction
Filière de traduction et interprétation



**Traduction commentée des sept premiers
chapitres de *Boyfriend Material* d'Alexis Hall**

Travail de fin d'études présenté par **Gaëlle DEBIÈVRE** en vue de l'obtention du diplôme de
master en traduction à finalité spécialisée

Promotrice : Madame Valérie BADA

Lecteur : Monsieur Daniel DELBRASSINE

Lectrice : Madame Valérie MARIS

Année académique 2023-2024

Remerciements

Je souhaite avant toute chose remercier Mme Bada, ma promotrice, pour m'avoir accordé son temps et ses précieux conseils lors de la rédaction de ce mémoire, ainsi que pour son soutien tout au long de ce travail.

Je remercie également Mme Maris et M. Delbrassine pour l'intérêt qu'ils ont porté à mon travail en choisissant d'en être la lectrice et le lecteur.

Je tiens aussi à remercier tous les membres du corps enseignant qui m'ont appris tant de choses et qui m'ont permis d'arriver là où j'en suis aujourd'hui dans mes études.

Un grand merci à toutes mes camarades de classe et amies, et en particulier à Abril, Fanny et Léa, grâce auxquelles ces cinq années à l'université ont été un réel plaisir et sont peut-être même passées un peu trop vite.

Enfin, je tiens à remercier du fond du cœur mes parents, qui m'ont toujours soutenue dans mes études, et qui m'ont toujours poussée à donner le meilleur de moi-même.

Table des matières

Traduction	1
Commentaire	41
1. Introduction	41
2. La visée fonctionnaliste en traduction littéraire	42
2.1. Théorie du <i>skopos</i>	42
2.2. Fonction(s) du texte source.....	44
2.3. Fonction(s) du texte cible	46
2.4. Fonctionnalisme et traduction littéraire.....	47
2.5. Analyse et approche traductologique.....	51
2.6. Pour résumer.....	58
3. Traduire l'humour	60
3.1. Jeux sur la langue	61
3.2. Références culturelles.....	66
3.3. Jeu de mots sur la culture	68
3.4 Pour résumer.....	69
4. Traduire l'hétérolinguisme	69
4.1. Définition.....	69
4.2. Formes d'hétérolinguisme	71
4.3. Stratégies de traduction de l'hétérolinguisme	72
4.4. Choix de la L4 et mise en pratique	74
4.5. Pour résumer.....	79
5. Conclusion.....	79
Bibliographie.....	82
Texte source	82
Sources théoriques et traductologiques	82
Autres sources mentionnées	83
Dictionnaires et autres outils linguistiques.....	84

Traduction

Chapter 1

I've never seen the point of fancy dress parties. You have two choices: either you make a massive effort and wind up looking like a dick, or you make no effort and wind up looking like a dick. And my problem, as always, was not knowing what kind of dick I wanted to be.

I'd pretty much committed to the no-effort strategy. Then I'd panicked at the last minute, made an ill-fated attempt to track down somewhere that sold costumes, and found myself in one of those weirdly high-streety sex shops that flog red lingerie and pink dildos to people with no real interest in either.

Which is why, when I rocked up to a party already well into the too hot, too loud, too crowded stage of its life cycle, I was wearing a pair of problematically sexualised black lace bunny ears. I swear, I used to be good at this sort of thing. But I was out of practice, and looking like a cut-rate rent boy serving a very specific fetish was not the ideal way to make a triumphant return to the scene. Worse, I'd arrived so late that all the other lonely, shit people had given up and gone home already.

Somewhere in that pit of flashy lights, bleepy music, and sweat were my actual friends. I knew that because our WhatsApp group—currently called Queer Comes The Sun—had devolved into a hundred variations on the theme of “where the fuck is Luc.” But all I could see were people I vaguely thought vaguely knew people who vaguely knew me. Wriggling my way to the bar, I squinted at the chalkboard listing the night's bespoke cocktails and eventually ordered a Sloe Comfortable Conversation about Pronouns Up Against the Wall, since it seemed like it would be both nice to drink and accurately descriptive of my chances of scoring that evening. Or, indeed, ever.

I should probably explain why I was sipping on a nonbinary beverage while wearing the world's most middle-class excuse for fetish gear in a basement in Shoreditch. But, honestly, I was beginning to wonder that myself. Basically, there's this guy called Malcom who I know because everybody knows Malcom. I'm pretty sure he's a stockbroker or a banker or whatever, but in the evenings—by which I mean some evenings, by which I mean about one evening a week—he DJs at this transgender/gender-fluid club night called Surf 'n' Turf @ The Cellar. And tonight was his T Party. His Mad Hatter's T Party. Because that's Malcom.

Chapitre 1

Je n'ai jamais vraiment compris l'intérêt des soirées costumées. Tu as deux options : soit tu fournis vraiment un effort et tu finis par passer pour un connard, soit tu ne fournis aucun effort et tu finis par passer pour un connard. Et mon problème, comme toujours, c'était que je ne savais pas quel genre de connard je voulais être.

Je m'en étais à peu près tenu à la stratégie « zéro effort ». Puis j'ai paniqué au dernier moment, j'ai tenté sans succès de trouver un magasin de déguisements, et je me suis retrouvé dans un de ces sex-shops bizarrement situés sur une artère commerciale qui refourguent de la lingerie rouge et des godes roses à des gens qui ne sont vraiment intéressés ni par l'un ni par l'autre.

Voilà pourquoi, quand j'ai débarqué à cette soirée déjà bien au stade *trop chaud, trop bruyant, trop bondé* de son cycle de vie, je portais des oreilles de lapin en dentelle horriblement sexualisées. Sérieux, j'étais doué pour ça, à une époque. Mais je manquais d'entraînement, et ressembler à un gigolo au rabais prêt à assouvir un fétichisme très spécifique n'était pas le meilleur moyen de faire un retour triomphant dans le milieu. Pire, j'étais tellement en retard que tous les autres connards solitaires avaient déjà laissé tomber et étaient rentrés chez eux.

Mes amis se trouvaient quelque part dans cette fosse pleine de lumières clignotantes, de musique techno et de transpiration. Je le savais parce que notre groupe WhatsApp (actuellement nommé *Queer Comes The Sun*) avait déjà généré une centaine de variations sur le thème « où est Luc, putain ? ». Mais tout ce que je voyais, c'était des personnes dont je pensais vaguement qu'elles connaissaient vaguement des gens qui me connaissaient vaguement. En me faufilant jusqu'au bar, j'ai scruté l'ardoise listant les cocktails inventés pour la soirée avant de finalement commander une *Conversation confortable sur les pronoms dans un coing tranquille*, ce qui avait l'air sympa à boire et représentatif de mes chances de conclure ce soir-là. Ou tous les autres, en fait.

Je devrais probablement expliquer pourquoi j'étais en train de siroter une boisson non binaire dans une cave à Shoreditch en portant le déguisement fétichiste le plus classe moyenne au monde. Mais honnêtement, je commençais à me le demander moi-même. En gros, il y a ce type appelé Malcolm que je connais parce que tout le monde connaît Malcolm. Je suis quasiment sûr qu'il est trader, ou banquier, ou un truc comme ça, mais le soir (c'est-à-dire certains soirs, c'est-à-dire environ un soir par semaine), il fait le DJ pour cette boîte transgenre/*genderfluid* appelée « Surf 'n' Turf @ The Cellar ». Et ce soir, c'était son T dansant. *Le T dansant du Chapelier fou*. Parce que c'est ça, Malcolm.

Right now, he was at the back of the room in a purple topper, a striped tailcoat, leather trousers, and not much else, laying down what I think they call “sick beats.” Or maybe they don’t. Maybe that’s something nobody has ever said ever. When I was going through my club-kid phase, I didn’t even bother to ask the names of my hookups, let alone make notes on the terminology.

I sighed and turned my attention back to my Comfortable Lack of a Screw. There should really be a word for the feeling you get when you do a thing you don’t particularly want to do to support somebody else but then realise they didn’t actually need you and nobody would have noticed if you’d stayed home in your pyjamas eating Nutella straight from the jar. Anyway. That. I was feeling that. And probably I should just have left, except then I’d have been the arsehole who showed up for Malcom’s T Party, made no effort with his costume, drank an eighth of a drink, and then fucked off without talking to anybody.

Pulling out my phone, I sent a forlorn “**I’m here, where are you?**” message to the group only to see the clock of doom pop up beside it. Who’d have thought an event that took place literally underground and surrounded by concrete would have bad mobile phone reception?

“You do realise”—warm breath brushed my cheek—“that those ears aren’t even white?”

I turned to find a stranger standing next to me. Quite a cute stranger, with that pointy, foxy look I’ve always found weirdly charming. “Yeah, but I *was* late. And you’re not wearing a costume at all.”

He grinned, looking even pointier and even foxier and even more charming. Then flicked his lapel aside to reveal a sticky label that read ‘Nobody.’

“*I only wish I had such eyes,*’ the king remarked in a fretful tone, ‘*to be able to see Nobody!*’”

“You smug git.”

That made him laugh. “Fancy dress parties bring out the worst in me.” It wasn’t quite the longest I’d spoken to a guy without fucking the whole thing up, but it was definitely climbing the leaderboard. What was important here was not to panic and try to protect myself by transforming into an unbearable wanker or a gargantuan manslut. “I hate to imagine who they bring out the best in.”

“Yeah, that”—another grin, another flash of his teeth—“would be Malcom.”

Là, il était au fond de la salle avec un haut-de-forme violet, une veste en queue-de-pie à rayures, un pantalon en cuir, et pas grand-chose d'autre, en train de poser ce qu'on appelle, je crois, « un beat de malade ». Ou peut-être pas. Peut-être que personne n'a jamais dit ça. Quand j'étais encore dans ma phase d'ado fêtard, je ne prenais même pas le temps de demander leur nom à mes coups d'un soir, et encore moins de prendre note de la terminologie.

J'ai soupiré et reporté mon attention sur mon *Absence confortable de baise*. On devrait vraiment inventer un mot pour décrire ce qu'on ressent quand on fait quelque chose pour soutenir quelqu'un alors qu'on n'a pas particulièrement envie de le faire, avant de se rendre compte que cette personne n'avait pas réellement besoin de nous, et que personne ne l'aurait remarqué si on était resté chez nous en pyjama à manger du Nutella à la cuillère. Enfin bref. Ce truc là. C'est ça que je ressentais. Et j'aurais probablement simplement dû partir, sauf qu'alors j'aurais été le connard qui s'est pointé au T dansant de Malcolm, n'a fait aucun effort sur son déguisement, a bu un huitième de son verre puis s'est barré sans parler à personne.

Sortant mon téléphone, j'ai envoyé un pitoyable « Je suis là, vous êtes où ? » sur le groupe WhatsApp pour ensuite voir apparaître la petite horloge maudite juste à côté du message. Qui aurait cru que la réception serait mauvaise à un événement prenant place littéralement sous terre et entouré de béton ?

« Tu sais, » un souffle chaud m'a caressé la joue, « que ces oreilles ne sont même pas blanches ? »

Je me suis retourné pour faire face à un inconnu. Un inconnu plutôt mignon avec cet air intello et sexy que j'ai toujours trouvé étrangement charmant.

« Ouais, mais j'étais en retard. Et toi, tu ne portes pas de déguisement du tout. »

Il a souri, ce qui le rendait encore plus intello, plus sexy et plus charmant. Puis il a écarté le revers de sa veste pour révéler une étiquette indiquant « Personne ».

« *“Moi, je voudrais bien avoir des yeux comme les tiens, dit le Roi d'une voix chagrine. Être capable de voir Personne !”* »

— T'es un petit malin, toi. »

Ça l'a fait rire. « Les soirées déguisées font ressortir le pire chez moi. » Cette conversation n'était pas tout à fait la plus longue que j'avais eue avec un mec avant de tout foutre en l'air, mais elle s'approchait indubitablement du podium. Le plus important maintenant était de ne pas paniquer et de ne pas essayer de me protéger en devenant un abruti insupportable ou un chien en chaleur. « Je ne veux pas imaginer chez qui elles font ressortir le meilleur. »

— Ouais, ça, » un autre sourire laissant apparaître ses dents, « ça serait chez Malcolm. »

“Everything brings out the best in Malcom. He could make people celebrate having to pay 10p for a carrier bag.”

“Please don’t give him ideas. By the way...”—he leaned a little closer —“I’m Cam. But since you almost certainly misheard me, I’ll answer to any one-syllable name with a vowel in the middle.”

“Nice to meet you, Bob.”

“You smug git.”

Even through the strobes, I caught the glitter of his eyes. And found myself wondering what colour they were away from the shadows and artificial rainbows of the dance floor. That was a bad sign. That was perilously close to liking someone. And look where that had got me.

“You’re Luc Fleming, aren’t you?” he asked.

Why, hello other shoe. I’d been wondering when you were going to drop. Eff my effing L. “Actually,” I said, like I always said, “it’s Luc O’Donnell.”

“But you are Jon Fleming’s kid?”

“What’s it to you?”

He blinked. “Well, nothing. But when I asked Angie”—Malcom’s girlfriend, currently dressed as Alice because of course she was—“who the hot, grumpy guy was, she said, ‘Oh that’s Luc. He’s Jon Fleming’s kid.’”

I didn’t like that being the thing people told each other about me. But then again, what was the alternative? That’s Luc, his career’s in the toilet? That’s Luc, he’s not had a stable relationship in five years? That’s Luc, where did it all go wrong? “Yeah. That’s me.”

Cam folded his elbows on the bar. “This is exciting. I’ve never met anyone famous before. Should I be pretending I really like your dad or really hate your dad?”

“I’ve never even met him.” A cursory Google would have told him that, so it wasn’t like he was getting a major scoop here. “So I don’t particularly care.”

“Probably for the best because I can only remember, like, one of his songs. I think it was about having a green ribbon around his hat.”

“No, that’s Steeleye Span.”

“Oh wait. Jon Fleming’s Rights of Man.”

“Yeah, but I can see how you got them confused.”

He gave me a sharp look. “They sound nothing alike, do they?”

— N'importe quoi fait ressortir le meilleur chez Malcolm. Avec lui, les gens pourraient célébrer le fait de payer dix pence pour un sachet en plastique.

— Ne lui donne pas d'idées s'il te plaît. Au fait... » Il s'est penché un peu plus près. « Je m'appelle Cam. Mais comme tu m'as sûrement mal entendu, je répondrai à n'importe quel nom d'une syllabe avec une voyelle au milieu.

— Enchanté, Bob.

— T'es un petit malin, toi. »

Malgré les stroboscopes, j'ai vu ses yeux briller. Et j'en suis venu à me demander de quelle couleur ils étaient loin des ombres et des arcs-en-ciel artificiels du dancefloor. C'était un mauvais présage. Ça s'approchait dangereusement d'apprécier quelqu'un. Et voyez où ça m'a déjà mené.

« Tu es Luc Flemming, pas vrai ? » a-t-il demandé.

Oh bonjour, retour du bâton, je me demandais quand tu allais me tomber dessus. Ptn de VDM.

« En fait, » ai-je dit comme je le fais chaque fois, « c'est Luc O'Donnell.

— Mais tu es le fils de Jon Flemming ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? »

Il a cligné des yeux. « Ben, rien. Mais quand j'ai demandé à Angie, » la copine de Malcolm, actuellement déguisée en Alice, bien évidemment, « qui était le type sexy et grognon, elle a dit "Oh, c'est Luc. C'est le fils de Jon Flemming". »

Je n'aimais pas que ce soit ce que les gens disent à mon propos. Mais bon, quelle était l'alternative ? C'est Luc, sa carrière a fini au fond des chiottes ? C'est Luc, il n'a pas eu de relation stable en cinq ans ? C'est Luc, quand est-ce que ça a merdé ? « Ouais, c'est moi. »

Cam s'est appuyé contre le bar. « C'est génial. Je n'ai jamais rencontré de célébrité avant ça. Est-ce que je dois faire semblant d'adorer ton père, ou bien de le détester ?

— Je ne l'ai jamais rencontré. » Une bête recherche sur Google lui aurait donné la réponse, donc ce n'était pas vraiment un scoop. « Alors je m'en fiche un peu.

— C'est sûrement mieux comme ça, parce que je ne me rappelle, genre, qu'une seule de ses chansons. Je crois que ça parlait d'un ruban vert sur son chapeau.

— Non, ça c'est Steeleye Span.

— Oh attends. *Rights of Man* de Jon Flemming.

— Voilà, mais je comprends qu'on les confonde. »

Il m'a jeté un regard incisif. « Ils n'ont aucun rapport, pas vrai ?

“Well, there’s a couple of subtle differences. Steeleye’s more folk rock, whereas RoM’s more prog rock. Steeleye used a lot of violins, whereas Dad’s a flautist. Also, the lead singer of Steeleye Span is a woman.”

“Okay”—he flicked another smile at me, less abashed than I would have been in his position—“so I don’t know what I’m talking about. My dad’s a big fan though. He’s got all the records. Keeps them in the attic with the bell bottoms he hasn’t been able to get into since 1979.”

It was beginning to sink in that, about eight million years ago, Cam had described me as hot and grumpy. Except, right now, it was clearly 80/20 in favour of grumpy. “Everyone’s dad’s a fan of my dad.”

“That must mess with your head.”

“A bit.”

“And it must be even weirder with the TV thing.”

“Kind of.” I poked listlessly at my drink. “I get recognised more, but ‘Hey, your dad’s that guy off that stupid talent show’ is marginally better than ‘Hey, your dad’s that guy who was in the news last week for headbutting a policeman, then vomiting on a judge while off his face on heroin and Toilet Duck.’”

“At least it’s interesting. The most scandalous thing my dad’s ever done was shake a bottle of ketchup without realising the lid was off.”

I laughed in spite of myself.

“I can’t believe you’re giggling at my childhood trauma. The kitchen looked like something out of *Hannibal*. Mum still brings it up every time she’s annoyed, even if it’s not actually Dad she’s annoyed at.”

“Yeah, my mum brings up my dad when I piss her off as well. Except it’s less ‘This is just like the time your father got a tomatoey condiment all over the kitchen’ and more ‘This is just like the time your father said he’d come home for my birthday, but instead, he stayed in LA snorting cocaine off a prostitute’s breasts.’”

Cam blinked. “Eeesh.”

Shit. Half a cocktail and a pretty smile, and I was singing like a lovable urchin on a barricade in France. This was the sort of stuff that ended up in the papers. *Jon Fleming’s Other Secret Coke Shame*. Or maybe *Like Father, Like Son: Jon Fleming Junior’s Childhood Behaviour Compared to Father’s Drug-Fuelled Rampages*. Or worst of all, *Still Crazy after All These Years: Odile O’Donnell Rages at Son about ’80s Fleming Hooker Binge*. This was why I should never leave the house. Or talk to humans. Especially not humans I wanted to like me.

— Eh bien, il y a quelques différences subtiles. Steeleye est plutôt du genre folk rock, alors que RoM est plus rock progressif. Steeleye utilisait beaucoup de violons, alors que mon père est flûtiste. Et Steeleye Span a une femme comme chanteuse principale.

— D'accord, » il m'a lancé un autre sourire, moins gêné que je l'aurais été à sa place, « donc je n'ai aucune idée de ce dont je parle. Mon père est fan, par contre. Il a tous les vinyles. Il les garde dans le grenier avec les pattes d'eph dans lesquels il ne rentre plus depuis 1979. »

Je commençais à me rendre compte que, il y a environ huit millions d'années, Cam m'avait décrit comme sexy et grognon. Sauf que là, ça penchait clairement à 80 % vers grognon. « Le père de tout le monde est fan de mon père.

— Ça doit être perturbant.

— Un peu.

— Et ça doit être encore pire avec ce truc à la TV.

— À moitié. » J'ai chipoté sans conviction à mon verre. « On me reconnaît plus souvent, mais "Hé, ton père est le type de ce concours débile de talents" sonne bien mieux que "Hé, ton père est ce type passé aux infos la semaine dernière qui a donné un coup de boule à un policier puis a vomi sur un juge pendant un trip à l'héroïne et au Canard-WC".

— Au moins c'est intéressant. La chose la plus scandaleuse que mon père ait faite a été de secouer une bouteille de ketchup alors que le capuchon était ouvert. »

J'ai ri malgré moi.

« Je n'arrive pas à croire que tu te moques de mon traumatisme d'enfance. La cuisine ressemblait à une scène tout droit sortie d'*Hannibal*. Maman le remet sur le tapis chaque fois qu'elle est énervée, même quand ce n'est pas contre mon père qu'elle s'énerve.

— Ouais, ma mère fait pareil quand je l'emmerde. Sauf qu'elle parle moins de "cette fois où ton père a recouvert la cuisine de condiment tomaté" et plutôt de "cette fois où ton père a dit qu'il reviendrait à la maison pour mon anniversaire, mais au lieu de ça, il est resté à Los Angeles pour sniffer des rails sur les seins d'une prostituée". »

Cam a cligné des yeux. « Ouh là... »

Et merde. Un demi-cocktail et un beau sourire, et me voilà en train de chanter comme un adorable gavroche sur une barricade à Paris. C'était le genre de choses qui finissaient dans les journaux. *Jon Flemming et la cocaïne : un secret honteux refait surface*. Ou peut-être *Tel père, tel fils : La jeunesse du fils de Jon Flemming face aux délires cocaïnés de son père*. Ou le pire de tous, *Still Crazy After All These Years : Odile O'Donnell reproche à son fils les marathons d'orgies de Jon Flemming*. C'était pour cette raison que je ne devrais jamais sortir de chez moi. Ou parler à des gens. Surtout à des gens auxquels je voulais plaire.

“Listen,” I said, with zero poker face, despite knowing how badly this could go wrong, “my mum’s a really good person, and she brought me up on her own, and has gone through a lot so...like...can you please forget I said that?”

He gave me the type of look you give someone when you’re mentally shifting them from the box that says “attractive” to the box that says “weird.” “I’m not going to *tell her*. I don’t even know her. And, yes, I might have come over to hit on you, but we’re quite a long way from meeting the parents.”

“Sorry. Sorry. I...I’m just protective of her.”

“And you think she needs to be protected from random guys you meet in bars?”

Well, I’d ruined this. Because the answer was basically “Yes, in case you go to the tabloids, because that’s a thing that actually happens to me,” but I couldn’t tell him without putting the idea in his head. I mean, assuming it wasn’t there already, and he wasn’t playing me like a flute or a fiddle, depending which ’70s band he thought I was in. So that left option B: Allow this funny, sexy man I’d like to at least try for a one-night stand with to believe I was a paranoid creep who spent way too much time thinking about his mother.

“Um.” I swallowed, feeling about as desirable as a roadkill sandwich. “Can we go back to the bit where you’d come over to hit on me?”

There was a longer silence than I would have liked. Then Cam smiled—if slightly warily. “Sure.”

Another silence.

“So,” I tried. “This hitting-on-me thing you’re doing. I’ve got to say it’s pretty minimalist.”

“Well, my original plan was to, y’know, try to talk to you a bit and see how it went, and then maybe try to kiss you or something. But you kind of torpedoed that strategy. So now I don’t know what to do.”

I drooped. “I’m sorry. You didn’t do anything wrong. I’m just really bad at...” I tried to find a word that properly encapsulated my recent dating history “...everything.”

Perhaps I was imagining it, but I could almost see Cam deciding whether or not he could be arsed with me. To my mild surprise, he seemed to come down on the side of arsed. “Everything?” he repeated, and tweaked the tip of my bunny ear in a fashion I chose to interpret as encouraging.

« Écoute, » ai-je dit en laissant mon visage me trahir, même si je savais à quel point ce qui allait suivre pouvait mal tourner, « ma mère est vraiment quelqu'un de bien, elle m'a élevé toute seule, et elle a surmonté beaucoup de choses, donc... tu pourrais, genre... oublier tout ce que je viens de dire ? »

Il m'a jeté ce regard qu'on lance à quelqu'un quand on le déplace mentalement de la case « attirant » à la case « bizarre ». « Ce n'est pas comme si j'allais lui dire. Je ne la connais même pas. Et d'accord, je suis peut-être venu te draguer, mais on est encore loin de se présenter nos parents.

— Désolé. Désolé. Je suis juste... Je veux juste la protéger.

— Et tu penses qu'elle a besoin d'être protégée de parfaits inconnus que tu rencontres dans un bar ? »

Bon, j'avais tout gâché. Parce que la réponse était globalement « Oui, au cas où tu irais raconter tout aux tabloïds parce que ça m'est déjà arrivé », mais je ne pouvais pas lui dire sans lui mettre l'idée en tête. En imaginant que ce n'était pas déjà le cas et qu'il n'était pas en train de se jouer de moi comme on jouerait de la flûte ou du violon, selon le groupe des années 70 dont on parlait. Restait alors l'option B : accepter que cet homme drôle et sexy, avec lequel je voulais au moins tenter d'avoir un coup d'un soir, puisse croire que j'étais un paranoïaque chelou qui passait beaucoup trop de temps à penser à sa mère.

« Euh... » J'ai dégluti, me sentant à peu près aussi désirable qu'un sandwich au rat mort. « On peut revenir à la partie où tu venais me draguer ? »

Un silence trop long à mon goût a suivi. Puis Cam a souri, bien qu'avec un poil de méfiance. « Bien sûr. »

Un autre silence.

« Et sinon, » ai-je essayé, « ce truc où tu me dragues. Je dois dire que c'est plutôt minimaliste.

— Eh bien, au départ, mon plan était, tu sais, de discuter avec toi pour voir où ça nous mènerait, et ensuite éventuellement d'essayer de t'embrasser ou quelque chose du genre. Mais tu as un peu tué cette stratégie dans l'œuf. Je ne sais pas trop quoi faire, maintenant. »

Je me suis affaissé. « Désolé. Tu n'as rien fait de mal. Je suis juste terriblement nul pour... » j'ai cherché un mot qui représentait correctement mon historique récent de relations, « ... tout. »

Il s'agissait peut-être de mon imagination, mais je pouvais presque voir Cam décider si j'en valais le coup ou pas. À ma vague surprise, il semblait pencher pour la première option. « Pour tout ? » a-t-il répété, en ajustant la pointe de mes oreilles de lapin d'une manière que j'ai décidé d'interpréter comme encourageante.

This was a good sign, right? This had to be a good sign. Or was it a terrible sign? What was wrong with him that he wasn't running away screaming? Okay. No. I was in my head, and that was the worst place for anyone to be, especially me, and I needed to say something light and flirty and right the fuck now. "I might be okay at the kissing."

"Mmm." Cam leaned in a little farther. *Holy shit, he was actually going for this?* "I'm not sure I trust your judgment. Perhaps I'd better check for myself."

"Um. All right?"

So he checked for himself. And I was okay at the kissing. I mean, I thought I was okay at the kissing. God, I hope I was okay at the kissing.

"Well?" I asked a moment later, sounding relaxed, playful, and not at all desperate and insecure.

His face was close enough that I could see all the tantalising details, like the thickness of his eyelashes, the beginnings of stubble along his jaw, and the crinkles at the corners of his lips. "I'm not sure I can draw an accurate conclusion from a single data point."

"Oooh. Sciencey."

We expanded the data set. And by the time we were done, he had me pressed up against the corner of the bar, and my hands were tucked into the back pockets of his jeans in a really half-arsed attempt to pretend I wasn't blatantly feeling him up. Which was when I remembered that he knew my name, and my dad's name, and probably my mum's name, and quite possibly everything that had ever been written about me, and all I had in return was that he was called "Cam" and tasted nice.

"Are you?" I said, breathlessly. And in response to his confused look, "You know, sciencey. You don't look sciencey."

"Oh. No." He grinned, all foxy and delicious. "That was just an excuse to keep kissing you."

"What do you do, then?"

"I freelance, mainly for sites that wish they were BuzzFeed."

I knew it. I fucking knew it. He had been far too eager to overlook my many, many flaws. "You're a journalist."

"That's a pretty generous term for it. I write those lists of x things about y where you won't believe that everybody hates but seem to read anyway."

Twelve Things You Didn't Know About Luc O'Donnell. Number Eight Will Shock You.

C'était bon signe, pas vrai ? Ça devait être bon signe. Ou très mauvais signe ? Qu'est-ce qui n'allait pas chez lui pour qu'il ne parte pas en courant ? Okay. Non. J'étais juste coincé dans ma tête, qui était le pire endroit où se trouver, particulièrement pour moi, et il fallait immédiatement que je dise un truc léger et aguichant. « Je m'en sors peut-être bien pour embrasser.

— Mhhh. » Cam s'est penché un peu plus près. *Putain, il allait vraiment le faire ?* « Je ne suis pas sûr de te croire. Je ferais peut-être mieux de vérifier par moi-même.

— Euh... D'accord ? »

Alors il a vérifié par lui-même. Et je m'en sortais bien pour embrasser. Enfin, je pensais que je m'en sortais bien pour embrasser. Mon Dieu, j'espère que je m'en sortais bien pour embrasser.

« Alors ? » Ai-je demandé quelques instants plus tard sur un ton détendu, joueur, et pas du tout désespéré et peu sûr de moi.

Son visage était si proche que je pouvais en voir chaque détail attirant, comme l'épaisseur de ses cils, le début de barbe le long de sa mâchoire, et les légères rides aux coins de ses lèvres. « Je ne pense pas pouvoir tirer une conclusion précise avec un seul échantillon de données.

— Oooh. Un scientifique. »

On a étendu l'échantillon de données. Et quand on a terminé, il m'avait poussé contre le coin du bar, et mes mains étaient glissées dans les poches arrières de son jeans dans une tentative pitoyable de faire croire que je n'étais pas en train de le tripoter. C'est à ce moment-là que je me suis souvenu qu'il connaissait mon nom, et le nom de mon père, et sûrement le nom de ma mère, et possiblement tout ce qui avait été écrit à mon sujet, et que tout ce que je savais de lui en retour était qu'il s'appelait Cam et que ses lèvres étaient délicieuses.

« Tu l'es ? » Ai-je dit, haletant. Puis, en réponse à son air perplexe : « Tu sais, un scientifique. Tu n'as pas l'air d'un scientifique.

— Oh. Non. » Il a souri, tout sexy et suave. « C'était juste une excuse pour continuer à t'embrasser.

— Tu fais quoi dans la vie, alors ?

— J'écris en free-lance, principalement pour des sites qui aimeraient être BuzzFeed. »

J'en étais sûr. J'en étais sûr, putain. C'était trop flagrant, sa façon de ne pas tenir compte de mes nombreux, très nombreux défauts. « Tu es journaliste.

— C'est une description très généreuse. J'écris ces listes de *X choses sur Machin Truc que vous ne croirez jamais* et que tout le monde déteste mais semble lire quand même. »

Douze choses que vous ne saviez pas sur Luc O'Donnell. Le numéro huit va vous surprendre.

“And, sometimes, I make those quizzes where it’s like pick eight pictures of kittens, and we’ll tell you which John Hughes character you are.”

The rational version of Luc, the one from the parallel universe where my dad wasn’t a famous shithead and my ex-boyfriend hadn’t sold all my secrets to Piers Morgan, tried to tell me I was overreacting. Unfortunately, I wasn’t listening.

Cam tilted his head quizzically. “What’s wrong? Look, I know it’s not exactly a sexy job, and I don’t even have the comfort of saying ‘Someone has to do it’ because we totally don’t. But you’ve gone weird again.”

“Sorry. It’s...complicated.”

Complicated can be interesting.” He went up on tiptoes to smooth a lock of hair behind my ear for me. “And we’ve got the kissing down. We’ve just got to work on the talking.”

I gave what I hoped wasn’t a sickly grin. “I’d rather stick with what I’m good at.”

“Tell you what. I’ll ask you a question, and if I like the answer, you get to kiss me again.”

“Um, I’m not sure—”

“Let’s start small. You know what I do. How about you?”

My heart was racing. And not in a fun way. But, as questions went, that was harmless, right? It was information at least two hundred spambots already had. “I work for a charity.”

“Wow. Noble. I’d say I’d always wanted to do something like that, but I’m far too shallow.” He turned his face up to mine, and I kissed him nervously. “Favourite ice cream flavour?”

“Mint choc chip.”

Another kiss. “Book that literally everyone else has read but you haven’t.”

“All of them.”

He drew back. “You’re not getting kissed for that. It’s a total cop-out.”

“No seriously. All of them, *To Kill A Mockingbird*, *The Catcher in the Rye*, anything Dickens ever wrote, *All Quiet on the Western Front*, that one about the time-traveller’s wife, Harry Potter...”

“You really do own your illiteracy, don’t you?”

« Et parfois je fais ces quizz dans lesquels tu dois choisir huit photos de chats qui te diront quel personnage de Tarantino tu es. »

La version rationnelle de Luc, celle de l'univers parallèle où mon père n'était pas un trou de balle célèbre et où mon ex-petit ami n'avait pas vendu tous mes secrets à un présentateur de talk-show, tentait de me faire comprendre que je dramatisais. Malheureusement, je ne l'écoutais pas.

Cam a incliné sa tête de côté, intrigué. « Quelque chose ne va pas ? Écoute, je sais que ce n'est pas vraiment un job sexy, et je ne peux même pas assurer que quelqu'un doit bien le faire, parce que ce n'est absolument pas le cas. Mais tu recommences à être bizarre.

— Pardon. C'est... compliqué.

— Les choses compliquées peuvent être intéressantes. » Il s'est dressé sur la pointe des pieds pour glisser une mèche de cheveux derrière mon oreille. « Et on s'est déjà embrassés. On doit juste travailler sur comment discuter. »

Je lui ai offert un sourire que j'espérais tout sauf malsain. « Je préfère m'en tenir à ce que je sais faire.

— Tu sais quoi ? Je vais te poser une question, et si j'aime la réponse, tu pourras de nouveau m'embrasser.

— Euh, je ne sais pas trop...

— On va commencer doucement. Tu connais mon métier. C'est quoi le tien ? »

Mon cœur battait à toute allure. Et ce n'était pas d'excitation. Mais pour une question, celle-ci était plutôt inoffensive, pas vrai ? C'était une info qu'au moins deux-cents *spambots* connaissaient déjà. « Je travaille pour une association à but non lucratif.

— Comme c'est noble. Je te dirais bien que j'ai toujours voulu faire pareil, mais je suis bien trop superficiel. » Il a tourné son visage vers le mien, et je l'ai embrassé nerveusement. « Ton parfum de glace préféré ?

— Menthe et pépites de chocolat. »

Un autre baiser. « Le livre qu'absolument tout le monde a lu sauf toi.

— Tous. »

Il a fait un pas en arrière. « Tu n'as pas le droit de m'embrasser pour celle-là. C'est n'importe quoi comme réponse.

— Non, sérieusement. Tous, *Sa Majesté des mouches*, *Ça*, n'importe quel Dickens, *À l'Ouest, rien de nouveau*, celui avec la boussole d'or, *Harry Potter*... »

— Tu assumes vraiment d'être inculte, hein ?

“Yeah, I’m thinking about moving to America and running for public office.”

He laughed and kissed me, staying close this time, body pressed to mine, breath against my skin. “Okay. Weirdest place you’ve ever had sex.”

“Is that for number eight?” I asked, with a bleaty laugh that was meant to show I was incredibly cool and unconcerned.

“Number eight what?”

“You know, twelve celebrities’ kids who like to fuck in weird places. Number eight will shock you.”

“Wait.” He froze. “Do you honestly think I’m kissing you for a *listicle*?”

“No. I mean...no. No.”

He gazed at me for a long, horrible moment. “You do, don’t you?”

“I told you it was complicated.”

“That’s not complicated, that’s insulting.”

“I... It’s...” I’d pulled this back before. I could pull it back again. “It wasn’t meant to be. It’s not about you.”

This time, there was no ear tweaking. “How is it *not about me* if you genuinely have this concern about *my* possible behaviour?”

“I just have to be careful.” For the record, I sounded extremely dignified when I said this. And not at all pathetic.

“What the hell would I even write? I Met a Has-Been’s Kid at a Party? Celebrity’s Gay Son Is Gay Shock?”

“Well, it sounds like it’d be a step up from what you usually write.”

His mouth fell open, and I realised I might have gone the tiniest bit too far. “Wow. I was about to say I wasn’t sure which of us was the asshole here, but thanks for clearing that up.”

“No, no,” I said quickly, “it was always me. Trust me, I know.”

“Really not sure that helps. I mean, I can’t figure out what’s worse. That you think I’d fuck a mildly famous person to get ahead. Or that you think if I was going to make such a profoundly degrading career choice, the person I’d pick to make it with was you.”

I swallowed. “All good points. Very well made.”

“Shit on a hot tin roof, I should have listened to Angie. You are a world of not worth it.”

— Ouais, je pense déménager en Amérique et me lancer dans la politique. »

Il a ri puis m'a embrassé, sans s'éloigner cette fois, son corps contre le mien, son souffle sur ma peau. « Okay. L'endroit le plus bizarre où tu as fait l'amour.

— C'est pour le numéro huit ? » Ai-je demandé avec un rire forcé censé monter que j'étais incroyablement cool et imperturbable.

« Le numéro huit de quoi ?

— Tu sais, douze enfants de célébrités qui aiment baiser dans des endroits bizarres. Le numéro huit va vous surprendre.

— Attends. » Il s'est figé. « Tu penses honnêtement que je t'embrasse pour un article putaclic ?

— Non. Je veux dire... non. Non. »

Il m'a observé pendant un long et horrible moment. « Tu le penses vraiment, pas vrai ?

— Je t'ai dit que c'était compliqué.

— Ce n'est pas compliqué, c'est juste insultant.

— Je... C'est... » J'avais déjà trouvé une échappatoire tout à l'heure, je pouvais en trouver une à nouveau. « Ce n'était pas le but. Ça n'a aucun rapport avec toi. »

Cette fois, il n'y avait plus de doigts dans mes cheveux. « Comment ça ne peut pas avoir *de rapport avec moi* si tu t'inquiètes sérieusement de *mon* comportement ?

— Je dois juste être vigilant. » Pour info, j'avais l'air extrêmement digne quand j'ai dit ça. Et pas du tout pathétique.

« Qu'est-ce que je pourrais bien écrire ? *J'ai rencontré le fils d'une idole oubliée à une soirée ? Choquant : Le fils gay d'une célébrité est gay ?*

— Ça a toujours l'air mieux que ce que tu écris d'habitude. »

Il était bouche bée, et je me suis rendu compte que j'étais peut-être allé un tout petit peu trop loin. « Ouah. J'allais dire que je n'étais pas sûr de qui était le connard, mais merci de le clarifier.

— Non, non, » ai-je dit très vite, « ça a toujours été moi. Crois-moi, je le sais.

— Je ne suis vraiment pas sûr que ça aide. En fait, je ne sais même pas ce qui est le pire. Que tu penses que je puisse baiser une semi-célébrité pour m'avantager, ou que tu penses que, si je devais faire un choix de carrière aussi profondément indigne, c'est toi que je choisirais. »

J'ai dégluti. « C'est vrai. Bien vu.

— Bordel, j'aurais dû écouter Angie. Tu n'en vaux vraiment pas la peine. »

He stalked off into the crowd, presumably to find someone less fucked up, leaving me alone with my lopsided bunny ears and a profound sense of personal failure. Although I guess I'd accomplished two things tonight: I'd successfully demonstrated my support for a man who in no way needed it, and I'd finally proved beyond all reasonable objection that nobody in their right mind would date me. I was a cagey, grumpy, paranoid mess who would find a way to ruin even the most basic human interaction.

I leaned against the bar and stared at the basement full of strangers having a far better time than me, at least two of whom were probably having a conversation right now about what a terrible human being I was. The way I saw it, I had two options. I could suck it up, act like an adult, find my actual friends, and try to make the best of the evening. Or I could run home, drink alone, and add this to the list of things I was unsuccessfully pretending had never happened.

Two seconds later, I was on the stairs.

Eight seconds later, I was out in the street.

And nineteen seconds later, I was tripping over my own feet and landing flat on my face in the gutter.

Well, wasn't that just the ill-fitting crown on my inbred Hapsburg prince of an evening? And no way was it coming back to haunt me.

Chapter 2

It came back to haunt me.

And the way it haunted me was a Google alert that threatened to vibrate my phone off the bedside table. And, yes, I'm very aware that tracking what people are saying about you on the internet is generally the act of a tosser or a narcissist, or a narcissistic tosser, but I'd learned the hard way that it's better to know what's out there. I flailed, sending a different piece of vibrating technology—for gentlemen wishing to explore a more sophisticated kind of pleasure—spinning to the floor, and finally managed to close my fingers round my phone with all the grace of a teenager trying to hit second base.

Il a décampé dans la foule, probablement pour trouver quelqu'un de moins tordu que moi, me laissant seul avec mes oreilles de lapin de travers et une profonde sensation d'échec personnel. Mais j'imagine que j'ai accompli deux choses ce soir : j'avais réussi à faire preuve de soutien envers un homme qui n'en avait absolument pas besoin, et j'avais enfin démontré au-delà de tout doute raisonnable que personne de sensé ne sortirait avec moi. Je n'étais qu'une épave méfiante, grincheuse et parano qui trouverait un moyen de foirer la plus simple des interactions humaines.

Je me suis appuyé contre le bar et j'ai fixé ce sous-sol rempli d'inconnus qui passaient une bien meilleure soirée que moi, dont au moins deux étaient probablement en train de discuter d'à quel point j'étais une personne horrible. Je ne voyais que deux options. Soit je prenais sur moi et j'agissais comme un adulte en allant trouver mes vrais amis pour essayer de profiter du reste de la soirée. Soit je fuyais chez moi, buvais seul et ajoutais cette soirée à la liste des trucs dont j'essayais sans succès de nier l'existence.

Deux secondes plus tard, j'étais dans les escaliers.

Huit secondes plus tard, j'étais dans la rue.

Et dix-neuf secondes plus tard, je trébuchais sur mes propres pieds et j'atterrissais à plat ventre dans la rigole.

Eh bien, si ce n'était pas le maudit couronnement de ma nuit aussi décadente qu'un prince Habsbourg consanguin ? Et aucune chance que ça revienne me hanter.

Chapitre 2

C'est revenu me hanter

Et ça sous la forme d'une alerte Google dont les vibrations menaçaient de faire tomber mon téléphone de la table de nuit. Et, oui, je suis conscient que traquer ce que les gens disent de vous sur internet fait généralement de vous un frimeur ou un narcissique, ou un frimeur narcissique, mais j'ai appris à mes dépens qu'il vaut mieux savoir ce qu'il se passe. J'ai gesticulé, envoyant valser sur le sol une autre appareil vibratoire (*pour les gentlemen souhaitant explorer une forme de plaisir plus sophistiquée*) et j'ai finalement réussi à attraper mon téléphone avec toute la grâce d'un ado qui essaye d'en peloter un autre.

I didn't want to look. But if I didn't, I was going to throw up the sticky mess of dread, hope, and uncertainty that had turned my insides to baby food. Probably it was less bad than I feared. Usually it was less bad than I feared. Except occasionally it...wasn't. Peeping through my eyelashes like a small child braving an episode of *Doctor Who* from behind the sofa cushions, I checked my notifications.

And I could breathe again. It was okay. Though obviously in an ideal world, pictures of me lying in the gutter outside The Cellar in my bunny ears *wouldn't* have been splashed across every third-rate gossip site from Celebitchy to Yeeeah. And in a truly ideal world my definition of *okay* wouldn't have sunk quite that low. But, with my life being a never-ending pit of suck, my dismaydar has gone through some serious recalibrations over the years. I mean, at least the pictures showed me fully clothed and without anybody's cock in my mouth. So, y'know, win.

Today's nail in the coffin of my digital reputation had a strong "like father, like son" theme, because there's a magic porridge pot's worth of footage of Jon Fleming making a tit of himself out there. And I guess "Bad Boy Jonny's Wild Child Son Collapses in Drugs Sex Booze Shame" is a better headline than "Man Trips Over in Street." Sighing, I let my phone thunk to the floor. Turns out, the one thing worse than having a famous father who blew up his career like a champagne supernova is having a famous father who's making a fucking comeback.

I'd just about learned to live with being compared to my reckless, self-destructive absentee father. But now he'd cleaned up his act and was playing the wise, old mentor every Sunday on ITV, I was being compared *unfavourably* to my reckless, self-destructive absentee father. And that was a level of bullshit I was not emotionally prepared for. I should have known better than to read the comments, but my eyes slipped and fell on *wellactually69*, who'd been massively upvoted for suggesting a reality TV show in which Jon Fleming tries to put his junkie son back on the straight and narrow—a show which *theotherjillfrompeckham* declared that she would "watch the shit out of."

I knew, in the grand scheme of things, none of this mattered. The internet was forever, and there was no getting away from that, but by tomorrow, or the day after, I would be below the fold, or whatever the e-equivalent of the fold was. As good as forgotten until the next time someone wanted a twist on the Jon Fleming story. Except I still felt fucking terrible, and the longer I lay there, the fucking terribler I felt.

Je ne voulais pas regarder. Mais si je ne le faisais pas, j'allais vomir cette boule gluante d'appréhension, d'espoir et d'incertitude qui avait transformé mes tripes en panade. C'était sûrement moins terrible que je ne le craignais. En général c'était le cas. Sauf parfois quand... ça ne l'était pas. Jetant un coup d'œil à travers mes cils comme un enfant qui se réfugie derrière le fauteuil pendant un épisode de *Doctor Who*, j'ai regardé mes notifications.

Et j'ai pu respirer à nouveau. Ça pouvait aller. Même si, dans un monde idéal, aucune photo de moi allongé dans une rigole devant le Cellar avec des oreilles de lapin n'aurait été répandue sur tous les sites à ragots de bas étage entre Celebitchy et Yeeeah. Et dans un monde vraiment idéal, ma notion de *ça peut aller* ne serait pas si étendue. Mais, comme ma vie est un puits sans fond de craignosité, mon fatigaydar avait subi quelques sérieuses recalibrations au fil des années. Je veux dire, au moins j'étais complètement habillé sur les photos, et sans une bite dans la bouche. Donc bon, c'est déjà une petite victoire.

Aujourd'hui, le coup de grâce de ma réputation numérique tournait autour du thème « tel père, tel fils », parce qu'il existe dans le monde une source intarissable d'images de Jon Flemming en train de faire le con. Et j'imagine que « Le fils de Jon Flemming s'effondre après une soirée de drogue, de sexe et d'alcool » est un meilleur titre que « Un homme trébuche dans la rue ». J'ai laissé mon téléphone tomber par terre en soupirant. Apparemment, la seule chose pire que d'avoir un père connu qui a fait exploser sa carrière en mode *Champagne Supernova*, c'est d'avoir un père connu qui fait un putain de come-back.

Voilà seulement que j'apprenais à vivre en supportant les comparaisons avec mon père irresponsable, autodestructeur et absent. Mais maintenant qu'il se reprenait en main en jouant au vieux mentor sage tous les dimanches à la TV, les comparaisons avec mon père irresponsable, autodestructeur et absent n'étaient plus en ma faveur. Et ce n'était pas un niveau de conneries auquel j'étais préparé émotionnellement. J'aurais dû savoir que lire les commentaires était une mauvaise idée, mais mes yeux ont glissé et sont tombés sur *alorsenfait69*, massivement liké pour avoir proposé une télé-réalité dans laquelle Jon Flemming remet son camé de fils sur le droit chemin, ce à quoi *lautrejilldepeckham* a ajouté : « je regarderais ce truc non-stop ».

Je savais qu'en fin de compte, rien de tout ça n'avait d'importance. Internet durerait pour toujours, et il n'y avait aucun moyen d'y échapper, mais d'ici à demain, ou après-demain, je ne serais plus à la une, ou quoi que l'équivalent de la une puisse être sur internet. Oublié jusqu'à ce qu'une nouvelle personne veuille reprendre l'histoire de Jon Flemming. Sauf que je me sentais toujours terriblement mal, et plus je restais allongé ici, plus je me sentais mallissime.

I tried to take some comfort in the fact that at least Cam hadn't put me on a list of Twelve Pricks Who Will Freak Out on You in a Nightclub. But as comfort went, that landed somewhere between "cold" and "scant." Truth be told, I'd never been the best at self-care. Self-recrimination, I had down.

Self-loathing, I could do in my sleep, and often did. So here I was, a twenty-eight-year-old man suddenly feeling an overwhelming need to call his mother because he was sad.

Because the one upside of my dad being who he is, is that my mum is who she is. You can Wiki this stuff, but the tl;dr version is that back in the '80s she was essentially a French-Irish Adele with bigger hair. And at about the time Bros were wondering when they'd be famous and Cliff Richard was spilling mistletoe and wine on a million unsuspecting Christmases, she and Dad were caught up in this love-you-hate-you-can't-live-without-you thing that produced two collaborative albums, one solo album, and me.

Well, technically I came before the solo album, which happened when Dad realised he wanted to be famous and wasted more than he wanted to be in our lives. "Welcome Ghosts" was the last thing Mum ever wrote but, honestly, it was the last thing she had to. Nearly every year the BBC, or ITV, or some movie studio uses a track from it over a sad scene or an angry scene or a scene it doesn't fit, but we'll cash the cheque anyway.

Stumbling out of bed, I adopted out of long-ingrained habit the Quasimodo pose required for anyone over 5'6" to move around my flat without getting clocked in the face by an eave. Which, given I'm 6'4", is the accommodational equivalent of having chosen to drive a Mini Cooper. I'd leased the place with Miles—my ex—back when it had been romantic to live in the twenty-first century equivalent of a garret in Shepherd's Bush. Now it was rapidly becoming pathetic: being alone, stuck in a job that was going nowhere, and still unable to afford a home that wasn't mostly the underside of a roof. Of course, it might also have helped if I'd tidied it, like, ever.

Shoving a pile of socks off the sofa, I curled up and got to FaceTiming. "Allô, Luc, mon caneton," said Mum. "Did you see your father's whole package last night?"

I gave a gasp of actual horror before remembering *The Whole Package* was the name of his stupid TV show. "No. I was out with friends."

"You should watch it. I'm sure it will be on the catch-up."

"I don't want to watch it."

J'essayais de me reconforter grâce au fait qu'au moins, Cam ne m'avait pas mis sur une liste de *Douze connards qui vous feront flipper dans un night-club*. Mais en l'occurrence, ce réconfort tombait quelque part entre « froid » et « insuffisant ». Honnêtement, je n'ai jamais été doué pour prendre soin de moi-même. Me lamenter sur moi-même, par contre...

Me détester moi-même, je savais le faire en dormant, et je le faisais souvent. Donc me voilà, un homme de vingt-huit ans ressentant un besoin accablant d'appeler sa mère parce qu'il est triste.

Parce que le seul avantage au fait que mon père soit mon père, c'est que ma mère est ma mère. Vous pouvez regarder sur Wikipédia, mais la version courte est que, dans les années 80, elle était globalement une Adele italo-irlandaise avec plus de cheveux. Et aux alentours de l'époque où les mecs de Bros se demandaient *When Will I Be Famous* et où Cliff Richard balançait son *Mistletoe and Wine* sur un million de réveillonneurs, elle et papa étaient pris dans cette espèce de *je t'aime moi non plus* qui a donné deux albums collaboratifs, un album solo, et moi.

Enfin, techniquement, je suis arrivé avant l'album solo, qui est sorti au moment où mon père s'est rendu compte qu'il préférerait être connu et défoncé plutôt que de faire partie de notre vie. L'album *Welcome Ghosts* est la dernière chose que ma mère a écrite mais, honnêtement, elle n'a plus jamais eu besoin d'écrire. Presque tous les ans, la BBC, ITV, ou un studio de cinéma utilise une de ses chansons pour une scène triste, ou une scène de colère, ou même une scène qui ne convient pas, mais on récupère les royalties de toute façon.

Titubant hors du lit, j'ai adopté par habitude bien ancrée la posture de Quasimodo obligatoire pour toute personne de plus de 1,60 m souhaitant se déplacer dans mon appart sans se prendre une poutre dans la figure. Ce qui, étant donné que je mesure 1,93 m, revenait à choisir de conduire une Mini Cooper. J'avais loué le logement avec Miles (mon ex) à l'époque où vivre dans une chambre de bonne du 21^e siècle était romantique. Ça devenait bien vite pathétique, désormais : être seul, coincé dans un boulot qui ne mène nulle part, et toujours incapable de me payer un appartement qui n'était pas principalement le dessous d'un toit. Évidemment, ça aiderait peut-être si je le rangeais, genre, de temps en temps.

Poussant une pile de chaussettes hors du sofa, je me suis recroquevillé et j'ai lancé FaceTime. « *Pronto, Luc, tesoro,* » a dit ma mère, « as-tu vu le gros paquet de ton père hier soir ? »

J'ai ressenti un frisson d'horreur avant de me rappeler que *Le Gros Paquet* était le nom de sa stupide émission télévisée. « Non. Je suis sorti avec des amis.

— Tu devrais regarder. Je suis sûre qu'il y aura une rediffusion.

— Je ne veux pas la regarder. »

She gave the most Gallic of shrugs. I'm convinced she plays up the French thing, but I can't really blame her for it because all she got from her father was his name. Well, that and a pallor Siouxsie Sioux would envy. In any case, even if having a dad who runs out on you isn't genetic, in our family it's definitely hereditary. "Your father," she declared. "He has not aged well."

"Good to know."

"His head is bald as an egg now and a funny shape. He looks like that chemistry teacher with the cancer."

This was news to me. But then I haven't exactly gone out of my way to keep in contact with my old school. To be honest, I haven't exactly gone out of my way to keep in contact with people who live on the wrong side of London. "Mr. Beezle has cancer?"

"Not him. The other one."

Another thing about my mum: relationship to reality, questionable at best. "Do you mean Walter White?"

"Oui oui. And you know, I think he is too old to be hopping around with a flute these days."

"We're talking about Dad, right? Because otherwise *Breaking Bad* got hella weird in its later seasons."

"Of course your father. He will probably break a hip."

"Well." I grinned. "We can hope."

"He bid on a young lady with a harmonica—it was a good choice, I think, because she was one of the most talented—but she went with one of the boys from Blue instead. I enjoyed that very much."

If left unchecked, Mum could talk about reality TV basically forever. Unfortunately—with *wellactually69* and friends buzzing around my head like internet hornets—my attempt to check her came out as "I got papped yesterday."

"Oh, baby. Again? I'm sorry."

My own shrug was very non-Gallic.

"You know how these things are." Her tone softened reassuringly. "Always a squall in a...a...shot glass."

That made me smile. She always does. "I know. It's just every time it happens, even when it's trivial, it, well, it reminds me."

Elle a haussé les épaules avec une théâtralité tout italienne. Je suis persuadé qu'elle surjoue son côté italien, mais je ne peux pas vraiment lui en vouloir parce qu'elle n'a reçu de son père que son nom de famille. Enfin, ça et une pâleur qui ferait envie à la chanteuse de Siouxsie and the Banshees. Quoi qu'il en soit, même si avoir un père qui t'abandonne n'est pas génétique, c'est clairement héréditaire dans notre famille. « Ton père, » a-t-elle déclaré, « il vieillit mal.

— Bon à savoir.

— Son crâne est chauve comme un œuf et il a une drôle de forme. On dirait ce professeur de chimie qui a un cancer. »

Ça, c'était nouveau. Mais je n'avais pas vraiment essayé de rester en contact avec mon ancienne école. Honnêtement, je n'avais pas vraiment essayé de rester en contact avec des gens qui vivent du mauvais côté de Londres. « M. Beezle a le cancer ?

— Pas lui. L'autre. »

Autre chose à savoir sur ma mère : son rapport au réel est questionnable dans le meilleur des cas. « Tu parles de Walter White ?

— *Si, si*. Et tu sais, je pense qu'il est trop vieux pour sauter partout en jouant de la flûte, désormais.

— On parle de papa, hein ? Parce que sinon, *Breaking Bad* est devenu vraiment chelou dans les dernières saisons.

— De ton père, évidemment. Il va sûrement se casser une hanche.

— Eh bien, » j'ai eu un rictus, « on ne peut qu'espérer.

— Il a parié sur une jeune fille avec un harmonica ; c'était un bon choix, je pense, parce qu'elle était parmi les plus doués, mais elle est allée avec l'un des garçons de Blue à la place. J'ai beaucoup apprécié. »

Si on la laissait faire, ma mère pouvait parler de télé-réalité pratiquement *ad vitam*. Malheureusement (avec *alorsenfait69* et ses amis qui bourdonnaient dans ma tête comme des frelons du web), ma tentative de prendre des nouvelles est devenue : « Je me suis fait paparazzier hier.

— Oh, mon chéri. Encore ? Je suis désolée. »

Mon propre haussement d'épaules n'était vraiment pas très italien.

« Tu sais comment sont les choses. » Son ton s'est adouci pour me rassurer. « C'est beaucoup de... de... de rumeur pour rien. »

Elle m'a fait sourire. Comme toujours. « Je sais. C'est juste qu'à chaque fois que ça arrive, même quand c'est insignifiant, ça me rappelle de mauvais souvenirs.

“You know it was not your fault, what happened. What Miles did, it was not even truly about you.”

I snorted. “It was specifically *all* about me.”

“Someone else’s actions may affect you. But what other people choose to do is about them.”

We were both quiet for a moment. “Will it...will it ever stop hurting?”

“Non.” Mum shook her head. “But it will stop mattering.”

I wanted to believe her, I really did. She was, after all, living proof of her words.

“Do you want to come round, mon caneton?”

It was only an hour or so away if I cadged a lift from Epsom (1.6 stars on Google) Station. But while I could more-or-less justify ringing my mum every time something bad happened to me, literally running back to her literal house slipped under even my low bar for self-respect.

“Judy and I have found this new show that we are watching,” offered Mum in a way that I think was intended to be encouraging.

“Oh?”

“Yes, it is very intriguing. It is called *RuPaul’s Drag Race*—have you heard of it? We were not sure we would like it at first because we thought it was about monster trucks. But you can imagine how happy we were when we discovered it was about men who like to dress as women—why are you laughing?”

“Because I love you. Very much.”

“You should not be laughing, Luc. You would be very impressed. We are often gagging on their eleganza. That means—”

“I’m familiar with *Drag Race*. Probably more familiar than you.” This was what happened when you won an Emmy. Your audience became your audience’s mums.

“Then you should come, mon cher.”

Mum lives in Pucklethroop-in-the-Wold—this tiny, chocolate box of a village where I grew up—and spends her days getting into scrapes with her best friend, Judith Cholmondely-Pfaffle. “I...” If I stayed home, I could try and achieve grown-up things like plates and clean clothes. Although in practice, I would probably pick at my Google alerts until they bled.

“I am making my special curry.”

Okay, that settled it. “Fuck no.”

“Luc, I think you are very rude about my special curry.”

— Tu sais que rien de tout cela n’était de ta faute. Ce que Miles a fait, ça n’avait même pas vraiment de rapport avec toi. »

J’ai ricané. « Ça avait entièrement rapport avec moi.

— Les actions de quelqu’un peuvent t’affecter. Mais ce que les gens décident de faire n’a de rapport qu’avec eux. »

Nous sommes restés silencieux un moment. « Est-ce que... la douleur partira un jour ?

— *No.* » Ma mère a secoué la tête. « Mais ça cessera d’avoir de l’importance. »

Je voulais la croire, vraiment. Elle était, après tout, la preuve vivante de ce qu’elle disait.

« Tu veux venir à la maison, *tesoro* ? »

Ce n’était qu’à une heure de route si je trouvais quelqu’un pour me prendre à la gare d’Epsom (1,6 étoile sur Google). Mais si je pouvais plus ou moins justifier le fait d’appeler ma mère à chaque fois qu’un sale truc m’arrivait, le peu d’estime de moi qu’il me restait m’empêchait de rentrer chez elle en courant.

« Judy et moi avons découvert une nouvelle émission à la TV. » A-t-elle offert d’une manière qui se voulait, je pense, encourageante.

« Oh ?

— Oui, c’est très étonnant. Ça s’appelle *RuPaul’s Drag Race*, tu connais ? Nous n’étions pas sûres d’apprécier, au début, parce que nous pensions que ce serait à propos d’une course de dragsters. Mais tu imagines bien combien nous étions heureuses de découvrir qu’il s’agissait d’hommes qui aiment se déguiser en femme et... Pourquoi ris-tu ?

— Parce que je t’aime. Très fort.

— Tu ne devrais pas rire, Luc. Tu serais très impressionné. Nous sommes souvent scotchées par leur eleganza. Ça veut dire...

— Je connais *Drag Race*. Probablement mieux que toi. » C’est ce qui arrive quand tu gagnes un Emmy. Les mères de tes spectateurs deviennent tes spectatrices.

« Alors tu devrais venir, *amore*. »

Ma mère habite à Pucklethroop-in-the-Wold, ce minuscule village où j’ai grandi et qui tient dans un mouchoir de poche, et elle passe ses journées à se mettre dans le pétrin avec sa meilleure amie, Judith Cholmondely-Pfaffle. « Je... » Si je restais chez moi, je pourrais tenter de faire des trucs d’adulte comme la vaisselle ou le linge. Même si en pratique, je cliquerais probablement sur mes alertes Google jusqu’à avoir des ampoules aux doigts.

« Je vais faire mon curry. »

Okay, plus d’hésitation. « Jamais de la vie.

— Luc, je te trouve très impoli envers mon curry.

“Yes, because I prefer my arsehole not on fire.”

Mum was pouting. “For a gay, you are far too sensitive about your arsehole.”

“How about we don’t talk about my arsehole anymore?”

“You brought it up. Anyway, Judy loves my curries.”

Sometimes I think Judy must love Mum. God knows why else you would brave her cooking. “Probably because you’ve spent the last twenty-five years systematically murdering her taste buds.”

“Well, you know where we are if you change your mind.”

“Thanks, Mum. Talk to you soon.”

“Allez, darling. Bises.”

Without Mum talking nineteen-to-the-dozen about reality TV, my home was suddenly very quiet, my day very...long seeming. Between work, friends, acquaintances, and sporadic attempts to get laid, I usually managed to use my flat as an overpriced, badly maintained hotel. Turning up only to crash out and leave again the next morning.

Except Sundays. Sundays were tricky. Or had got tricky as the years had got away from me. At university they’d been for brunch and regretting what you’d done on Saturday and sleepy afternoons. Then, one by one, I’d lost my friends to dinners with in-laws or decorating the nursery or the pleasures of a day at home.

It wasn’t that I blamed them for their changing lives. And I didn’t want what they had. I wasn’t cut out for it. Since, as far as I could remember, Sundays with Miles had spun pretty quickly from marathon sexfests to smouldering resentathons. It was just moments like these. When it felt like my world was notifications on my phone.

Notifications I was trying very hard to ignore. Because I knew Mum was right: if I could get through today, they wouldn’t matter tomorrow.

Though, as it turned out, we were both wrong. Super, super wrong.

Chapter 3

Monday started out as it usually did—with me late for work and nobody caring because it was that kind of office. I mean, I say *office*. It’s actually a house in Southwark that’s been half-arsedly converted to the headquarters of the charity I work for. Which happens to be the only charity or, indeed, organisation of any kind that would hire me.

— Oui, parce que je préfère quand mon trou de balle n'est pas en feu. »

Ma mère a fait la moue. « Pour un gay, tu es bien trop sensible par rapport à ton trou de balle.

— Et si on arrêta de parler de mon trou de balle ?

— Tu as commencé. De toute façon, Judy adore mes currys. »

Parfois je pense que Judy est amoureuse de ma mère. Sinon, je ne vois pas comment elle supporterait sa cuisine. « C'est sûrement parce que tu as passé les 25 dernières années à massacrer ses papilles gustatives.

— En tout cas, tu sais où nous trouver si tu changes d'avis.

— Merci, maman. À plus tard.

— *Dai, mon chéri. Un abbraccio.* »

Sans ma mère pour parler non-stop de télé-réalité, mon appart semblait soudainement très silencieux, et ma journée... très longue. Entre le travail, les amis, les connaissances, et les tentatives sporadiques de me faire sauter, mon appartement me servait généralement de chambre d'hôtel hors de prix et mal entretenue. Juste bon pour m'effondrer le soir et repartir le lendemain.

Sauf les dimanches. Les dimanches étaient compliqués. Ou ça l'était devenu au fil des années. À l'université, ils étaient dédiés à des brunchs, à regretter ce qu'on avait fait le samedi et à des après-midi à somnoler. Puis, un par un, j'ai perdu mes amis qui devaient manger avec les beaux-parents, décorer la chambre pour bébé ou faisaient du cocooning à la maison.

Ce n'est pas que je leur en voulais d'avoir une nouvelle vie. Et je ne la leur enviais pas non plus. Je n'étais pas fait pour ça. Surtout que, d'aussi loin que je me souviens, les dimanches avec Miles sont rapidement passés de marathons sexuels à détestations au bord de l'implosion. Ce n'étaient à l'époque déjà que des moments comme aujourd'hui. Où mon monde se résumait à des notifications sur mon téléphone.

Des notifications auxquelles j'essayais tant bien que mal de ne pas prêter attention. Parce que je savais que ma mère avait raison : si je survivais à aujourd'hui, ça n'aurait plus d'importance demain.

Même s'il se trouve que nous avons tous les deux tort. Super, super tort.

Chapitre 3

Lundi a commencé comme d'habitude : j'étais en retard et personne n'en avait rien à faire, parce que c'était ce genre de bureau. Enfin, quand je dis bureau... C'est plutôt une maison dans le quartier de Southwark qui a été reconvertie à la va-vite en QG pour l'association à but non

It's the redheaded step-brainchild of an elderly earl with a thing for agriculture and a Cambridge-educated etymologist who I think might be a rogue AI sent from the future. Their mission? Saving dung beetles. And, as a fundraiser, it's my job to convince people that they're better off giving their money to bugs that eat poo instead of pandas, orphans, or—God help us—Comic Relief. I wish I could tell you I'm good at it but, really, there are no metrics to measure something like that. I mean, we haven't gone bust yet. And what I tend to say at interviews for other jobs I don't get is that there isn't another faeces-based environmental charity that raises more money than we do.

Also, we're called the Coleoptera Research and Protection Project. The acronym for which is definitely pronounced CEEARAYPEEPEE. And definitely not CRAPP.

Working at CRAPP has a number of drawbacks: the central heating that blazes all summer and cuts off all winter, the office manager who never lets anybody spend any money on anything for any reason, the computers so old they still run a version of Windows named after a year, to say nothing of the daily realisation that this is my life. But there are some perks. The coffee is pretty decent because the two things Dr. Fairclough cares about are caffeine and invertebrates. And every morning, while I'm waiting for my Renaissance-era PC to boot up, I get to tell jokes to Alex Twaddle. Or rather, I get to tell jokes at Alex Twaddle. While Alex Twaddle blinks at me.

I don't know much about him and I certainly don't know how he got his job, which is, theoretically, executive assistant to Dr. Fairclough. Somebody once told me he had a first-class degree, but didn't say in what or from where.

“So,” I said, “there are these two strips of tarmac in a bar...”

Alex blinked. “Strips of tarmac?”

“Yes.”

“Are you sure? That doesn't seem to make much sense.”

“Just go with it. So there are these two strips of tarmac, and one says to the other, ‘Aw man, I'm so hard. All these lorries roll over me, and I don't even feel it.’ Then, just as he's finished talking, this piece of red tarmac walks in. And the first piece of tarmac gets up, and runs away, and hides in a corner. And his mate goes over to him and says, ‘What are you doing? I thought you were supposed to be hard.’ And the first piece of tarmac says, ‘Yeah, I'm hard, but that guy's a cycle path.’”

lucratif qui m'emploie. Qui se trouve être la seule, voire la seule organisation tout court à bien vouloir m'employer.

Elle est la bâtarde métaphorique mal-aimée d'un vieux comte avec un penchant pour l'agriculture et d'une entomologiste de Cambridge que je soupçonne d'être une IA rebelle venant du futur. Leur mission ? Sauver les bousiers. Et en tant que collecteur de fonds, c'est mon job de convaincre les gens de donner leur argent à des insectes qui mangent du caca plutôt qu'à des pandas, des orphelins ou, Dieu nous garde, au téléthon de la BBC. J'aimerais pouvoir dire que j'étais doué, mais sincèrement, on ne peut pas mesurer ce genre de choses. Au moins, on n'a pas encore fait faillite. Et je dis souvent, pendant mes entretiens pour des jobs que je n'obtiens pas, qu'aucune autre association environnementale de protection des excréments ne récolte autant d'argent que nous.

Au fait, on s'appelle le Centre de recherche et d'observation théorique et de terrain contre l'extinction des scarabées. Dont l'acronyme se prononce CÉ-ÈR-O-TÉ-TÉ-EU-ÈS. Et absolument pas CROTTEES.

Travailler pour CROTTEES a certains désavantages : le chauffage qui tourne à plein régime en été et se coupe en hiver, la responsable administrative qui ne laisse personne dépenser de l'argent pour quoi que ce soit, les ordinateurs si vieux qu'ils tournent toujours sur une version de Windows nommée d'après une année, sans parler de la prise de conscience quotidienne que c'est ça, ma vie. Mais il y a des avantages. Le café est plutôt correct puisque les deux seules choses qui intéressent Dr Fairclough sont la caféine et les invertébrés. Et chaque matin, pendant que j'attends que mon ordi datant de la Renaissance se lance, je peux raconter une blague à Alex Twaddle. Ou plutôt, je peux raconter une blague face à Alex Twaddle. Pendant qu'Alex Twaddle me regarde en clignant des yeux.

Je ne le connais pas très bien, et je ne sais certainement pas comment il a eu ce job, qui est, en théorie, assistant de direction au service de Dr Fairclough. On m'a dit un jour qu'il avait un excellent diplôme, mais je n'ai jamais su de quoi ni de quelle université.

« Bon, » ai-je dit, « un morceau de viande entre dans un bar. »

Alex a cligné des yeux. « Un morceau de viande ?

— Oui.

— Es-tu certain ? Cela n'a pas beaucoup de sens.

— N'y réfléchis pas trop. Donc, un morceau de viande entre dans un bar et commande à boire. Le barman sort un verre, se retourne pour prendre une bouteille, et quand il se retourne à nouveau, un deuxième morceau de viande a rejoint l'autre. Le barman lui tend aussi un verre

There was long silence.

Alex blinked again. “Why is he frightened of cycle paths? Did he get into an accident?”

“No, it’s that he’s hard, but the other guy’s...a *cycle path*.”

“Yes, but why is he frightened of cycle paths?”

Sometimes I lost sight of whether this was my hobby or a punishment I was inflicting on myself. “No, it’s a pun, Alex. Because ‘cycle path,’ if you say it fast and in a sort of Cockney accent, sounds a bit like ‘psychopath.’”

“Oh.” He thought about it for a moment or two. “I’m not sure it does, actually.”

“You’re right, Alex. I’ll do better next time.”

“By the way,” he said, “you’ve got a meeting with Dr. Fairclough at half ten.”

This was not a good sign. “I don’t suppose,” I began, already sure it was hopeless, “you have any idea why she wants to see me?”

He beamed. “None whatsoever.”

“Keep up the good work.”

I trudged back downstairs to my office, the prospect of having to interact with Dr. Fairclough hanging over me like a cartoon rain cloud. Don’t get me wrong. I have a lot of respect for her—if I’m afflicted by some kind of beetle-related crisis, she’ll be my first call—it’s just I’ve got no idea how to talk to her. To be fair, she clearly has no idea how to talk to me either. Or possibly anyone else. The difference is, she doesn’t care.

As I crossed the hallway, the floorboards creaking merrily with every step, a voice called out, “That you, Luc?”

Sadly, this was undeniable. “Yes, it’s me.”

“Do you mind popping in a moment? We’re having a bit of a sticky situation with the Twitter.”

Team player that I am, I popped. Rhys Jones Bowen— CEEARAYPEEPEE’s volunteer coordinator and head of social media outreach—was hunched over his computer, pecking at it with one finger.

“The thing is,” he said, “you know how you wanted me to tell everybody about the Beetle Drive?”

en s'excusant : "Pardon, je ne t'avais pas vu." Alors le premier morceau de viande le rassure : "C'est normal, il steak haché." »

Un long silence a suivi.

Alex a de nouveau cligné des yeux. « Il semble manquer quelques mots à ta phrase.

— Non, le morceau de viande... il *steak haché*.

— D'accord, mais où est le verbe ? »

Parfois je me demandais si cette routine était un hobby ou une punition. « C'est un jeu de mots, Alex. Parce que "steak haché" ressemble un peu à "s'était caché" si tu le prononçais vite et sans articuler.

— Oh. » Il y a pensé pendant quelques secondes. « Je n'en suis pas sûr, en fait.

— Tu as raison, Alex. Je ferai mieux la prochaine fois.

— Au fait, » a-t-il ajouté, « tu as rendez-vous avec Dr Fairclough à 10h30. »

Ce n'était pas bon signe. « J'imagine, » ai-je dit, déjà certain de la réponse, « que tu ne sais pas pourquoi elle veut me voir ? »

Il m'a fait un grand sourire. « Absolument pas.

— Super, bon travail. »

Je me suis traîné jusqu'à mon bureau à l'étage du dessous, alors que l'idée que j'allais devoir interagir avec Dr Fairclough me pendait au-dessus de la tête comme un nuage de pluie dans un dessin animé. Que ce soit bien clair : j'ai beaucoup de respect pour elle (si je suis frappé par un fléau causé par des coléoptères, elle est la première que j'appellerai), mais je n'ai juste aucune idée de comment lui parler. Cela dit, elle n'a clairement aucune idée de comment me parler non plus. Ou possiblement de comment parler à n'importe qui d'autre. La seule différence c'est qu'elle s'en fiche.

Je traversais le couloir, le plancher grinçant joyeusement sous mes pas, quand une voix m'a appelé : « C'est toi, Luc ? »

Malheureusement, c'était indéniable. « Oui, c'est moi.

— Tu aurais un moment ? On a un petit problème avec le Twitter. »

Bonne âme que j'étais, j'avais un moment. Rhys Jones Bowen (le coordinateur de bénévoles et chargé de communication sur les réseaux sociaux pour CÉ-ÈR-O-TÉ-TÉ-EU-ÈS) était penché sur son ordinateur, tapant à un doigt sur le clavier.

« Alors en fait, » a-t-il dit, « tu vois quand tu m'as demandé de parler à tout le monde de la Coléo-Collecte ? »

The Beetle Drive is our office nickname for the annual dinner, dance, and fundraiser. I've organised it every year for the past three years. The fact it's the big-ticket item on my current job description tells you all you need to know about it. And, for that matter, my job.

I tried very hard to keep my tone neutral. "Yes, I remember mentioning it sometime last month."

"Ah, well, you see. It's like this. I'd misremembered the password, and I was going to get them to send me another one to the email I'd used to set up the account. But as it turned out, I'd misremembered the password for that as well."

"I can see how that would cause problems."

"Now I knew I'd put it on a Post-it note. And I knew I'd put the Post-it note in a book to keep it safe. And I knew the book had a blue cover. But I couldn't remember the title, or who wrote it, or what it was about."

"Couldn't you," I asked carefully, "have reset the password on the email?"

"I could have, but by that stage I was a bit scared to see how far the rabbit hole went."

To be honest, this happens a lot. I mean, not *this* precisely but something along these lines. And I'd probably have been more concerned if our Twitter account had more than 137 followers. "Don't worry about it."

He put out a hand to reassure me. "No, it's okay. See, I was on the loo and I always take a book in with me, and I sometimes leave a couple in there in case I forget, and I see this one on the windowsill with a blue cover and I take it down and I open it and there's the Post-it. And it's a good job I was already sitting down because I fair near shat myself, I was that excited."

"Lucky on both counts." Somewhat keen to move past the toilet, I continued. "So, if you've got the password back, what's the problem?"

"Well, you see, I seem to be running out of letters."

"I emailed you with what to say. It should definitely fit."

"But then I heard about these things called hashtags. Apparently it's very important to use hashtags so people can find your twitters on the Twitter."

To be fair, he wasn't wrong about that. On the other hand, my faith in Rhys Jones Bowen's social media optimisation instincts was not exactly running at a historic high. "Okay?"

"I've been brainstorming a lot of different ideas, and I think this is the tag that describes what we're trying to achieve with the Beetle Drive."

With a quite unwarranted air of triumph, he slid over a piece of paper on which he had painstakingly handwritten:

La Coléo-Collecte était le petit surnom de la soirée dansante annuelle de collecte de fonds. Je l'organisait tous les ans depuis trois ans. Le fait que ce soit l'élément le plus important sur ma fiche de poste vous dit tout sur elle. Et, d'ailleurs, sur mon travail.

J'ai vraiment essayé de garder un ton neutre. « Oui, je me rappelle l'avoir mentionné le mois dernier.

— Ah, alors, tu vois... Voilà le problème. Je ne me souvenais pas bien du mot de passe, et j'allais demander qu'on m'en envoie un autre par l'adresse mail que j'avais utilisée pour créer le compte. Mais il s'est avéré que j'avais oublié ce mot de passe aussi.

— Je vois en quoi ça pose problème.

— Je savais que je l'avais écrit sur un post-it. Et je savais que j'avais mis le post-it en sécurité dans un livre. Et je savais que le livre était bleu. Mais je n'arrivais pas à me rappeler le titre, ou qui l'avait écrit, ou de quoi ça parlait.

— Pourquoi, » ai-je prudemment demandé, « ne pas réinitialiser le mot de passe de l'adresse mail ?

— Je voulais le faire mais à ce stade, j'avais un peu peur de m'enfoncer encore plus. »

Honnêtement, ça arrivait souvent. Enfin, pas ça exactement, mais ce genre de choses. Et ça m'aurait sûrement davantage inquiété si notre Twitter avait plus de 137 followers. « Ne t'en fais pas pour ça. »

Il a fait un geste pour me rassurer. « Non, t'inquiète. Tu vois, j'étais aux toilettes et je prends toujours un bouquin avec moi, et j'en laisse parfois quelques-uns au cas où j'oublie, et là je vois un livre bleu sur l'appui de fenêtre et je l'attrape pour l'ouvrir et voilà le post-it. Et heureusement que j'étais déjà assis, parce que j'ai failli me pisser dessus d'excitation.

— Une chance dans les deux cas. » Avec une envie pressante de fermer cette porte, j'ai continué. « Donc, si tu as retrouvé le mot de passe, quel est le problème ?

— Alors, tu vois, je crois que je suis à court de lettres.

— Je t'ai écrit ce qu'il fallait dire, c'était censé rentrer.

— Mais j'ai entendu parler de ces machins appelés hashtags. Apparemment c'est très important de les utiliser pour que les gens puissent trouver tes twitters sur le Twitter. »

D'un côté, il n'avait pas tort. D'un autre, ma foi en l'instinct de Rhys Jones Bowen pour optimiser nos réseaux sociaux n'atteignait pas exactement un niveau historique. « D'accord ?

— J'ai réfléchi à plein d'idées différentes, et je pense que ce tag est celui qui décrit le mieux ce qu'on essaye d'accomplir avec la Coléo-Collecte. »

Avec un air de triomphe plutôt injustifié, il m'a glissé un morceau de papier sur lequel il avait péniblement écrit à la main :

#ColeopteraResearchAndProtectionProjectAnnualFundraisingDinner
AndDanceWithSilentAuctionOfEtymologicalSpecimensAlsoKnownAs
TheBeetleDriveAtTheRoyalAmbassadorsHotelMaryleboneNotTheOne
InEdinburghTicketsAvailableFromOurWebsiteNow

“And now,” he went on, “it’s only letting me put another forty-two letters in.”

You know, once upon a time, I used to have a really promising career. I’ve got an MBA, for fuck’s sake. I’ve worked for some of the biggest PR firms in the city. And now I spend my days explaining hashtags to a Celtic twit.

Or not.

“I’ll make a graphic,” I told him.

He perked up. “Oh, you can Twitter a picture, can you? I read people respond very well to pictures because of visual learning.”

“You’ll have it by lunchtime.”

And, with that, I headed back to my office where my computer was finally up and running, and wheezing like an asthmatic *T. rex*. Checking my email, I was disconcerted to discover a handful of supporters—quite significant supporters—had pulled out of the Beetle Drive. Of course, people were flaky, even more so when you wanted them to give you money, and especially when it was money for dung beetles. But something about this made the hairs on the back of my neck prickle. It was probably random chance. It just didn’t *feel* random.

I quickly checked our public footprint, in case our website had been hijacked by amateur pornographers again. And when I found nothing remotely worrying (or interesting), I ended up e-stalking the dropouts like the guy from *A Beautiful Mind*, trying to figure out if there were any connections between them. As far as I could tell, no. Well, they were all rich, white, politically and socially conservative. Like most of our donors.

I’m not saying dung beetles aren’t important—Dr. Fairclough has told me at length, several times, why they’re important, which has something to do with soil aeration and organic-matter content—but you need a certain level of privilege to care more about high-end bug management than, say, land mines or homeless shelters. Of course, while most of us would say that homeless people are human beings and therefore deserve to be looked after, Dr. Fairclough would argue that homeless people are human beings and, thus, plentiful and ecologically somewhere between insignificant and a net detriment. Unlike dung beetles, which are irreplaceable. Which is why she looks at the data and I talk to the press.

#SoiréeAnnuelleDeCROTTESAvecRepasDanseEtVenteAuxEnchères
DeSpécimensEntomologiquesAussiConnueCommeColéoCollecte
ÀL'HôtelRoyalAmbassadorMarylebonePasCelui
ÀEdimbourgTicketsDisponiblesSurNotreSite

« Et maintenant, » a-t-il continué, « il ne veut pas que j'ajoute d'autres lettres. »

Vous savez, il y a longtemps, j'avais une carrière prometteuse. J'ai un MBA, putain. J'ai travaillé pour certaines des plus grandes entreprises de relations publiques de la ville. Et maintenant, je passais mes journées à expliquer les hashtags à un imbécile de Celte.

Ou pas.

« Je ferai un visuel. » Lui ai-je dit.

Il s'est redressé. « Oh, tu peux twitter une image ? J'ai lu que les gens réagissaient bien aux images grâce à l'apprentissage visuel.

— Tu l'auras pour midi. »

Et, ainsi, je suis reparti vers mon bureau où mon ordinateur s'était enfin lancé, et soufflait comme un T-rex asthmatique. En regardant mes mails, j'ai été déconcerté de voir qu'une poignée de donateurs (des donateurs très importants) s'étaient retirés de la Coléo-Collecte. Évidemment, certaines personnes sont excentriques, encore plus quand on leur demande de donner de l'argent, et en particulier quand cet argent va à des bousiers. Mais quelque chose dans cette affaire me mettait mal à l'aise. Ce n'était sûrement qu'une coïncidence. C'est juste que ça n'en avait pas l'air.

Je suis vite allé regarder notre empreinte publique, au cas où des pornographes amateurs auraient encore détourné notre site web. Et quand je n'ai rien trouvé d'inquiétant (ou même d'intéressant), j'ai fini par remonter la piste des déserteurs comme le mec d'*Un homme d'exception*, en essayant de trouver de potentielles connexions entre eux. Pour autant que je sache, il n'y en avait pas. Ils étaient tous riches, blancs, politiquement et socialement conservateurs. Comme la majorité de nos donateurs.

Je ne dis pas que les bousiers ne sont pas importants (Dr Fairclough m'a longuement expliqué à plusieurs reprises pourquoi ils le sont, une histoire d'aération du sol et de matières organiques) mais il faut un certain niveau de privilège pour se soucier plus d'une gestion haut de gamme d'insectes que, disons, de mines antipersonnelles ou de refuges pour SDF. Bien sûr, si la plupart d'entre nous pensent que les SDF sont des êtres humains qui méritent donc de l'aide, Dr Fairclough dirait plutôt que les SDF sont des êtres humains, donc trop nombreux et, écologiquement parlant, situés quelque part entre insignifiants et nuisibles. Contrairement aux

Chapter 4

At 10:30, I dutifully presented myself outside Dr. Fairclough's office where Alex made a show of letting me in, even though the door was already open. The room, as ever, was an eerily ordered carnage of books, papers, and etymological samples, as if it was the nest of some particularly academic wasps.

"Sit, O'Donnell."

Yep. That's my boss. Dr. Amelia Fairclough looks like Kate Moss, dresses like Simon Schama, and talks like she's being charged by the word. In many ways, she's an ideal person to work for because her management style involves paying no attention to you unless you actually set something on fire. Which, to be fair, Alex has done twice.

I sat.

"Twaddle"—her gaze flicked sharply to Alex—"minutes."

He jumped. "Oh. Um. Yes. Absolutely. Does anybody have a pen?"

"Over there. Underneath the *Chrysochroa fulminans*."

"Splendid." Alex had the eyes of Bambi's mother. Possibly after she'd been shot. "The what?"

A muscle in Dr. Fairclough's jaw twitched. "The green one."

Ten minutes later, Alex had finally acquired a pen, some paper, a second piece of paper because he'd put his pen through the first one, and a copy of the *Ecology and Evolution of Dung Beetles* (Simmons and Ridsdill-Smith, Wiley-Blackwell, 2011) to rest on. "Okay," he said. "Ready."

Dr. Fairclough folded her hands on the desk in front of her. "This gives me no pleasure, O'Donnell..."

I couldn't tell if she meant having to talk to me or what she was about to say. Either way, it didn't bode well. "Shit, am I fired?"

"Not yet, but I've had to answer three emails about you today, and that's three more emails than I normally like to answer."

"Emails about me?" I knew where this was going. I'd probably always known. "Is this because of the pictures?"

bousiers, qui sont irremplaçables. Ce qui explique pourquoi elle analyse les données et je parle à la presse.

Chapitre 4

À 10h30, je me suis religieusement présenté devant le bureau de Dr Fairclough, où Alex s'est empressé de me faire entrer cérémonieusement, même si la porte était déjà ouverte. La pièce, comme d'habitude, était un carnage étrangement organisé de livres, de papiers et d'échantillons entomologiques, à l'image d'une sorte de nid de guêpes particulièrement savantes.

« O'Donnell, assieds-toi ! »

Yep. Voilà ma boss. Dr Amelia Fairclough ressemble à Kate Moss, s'habille comme Sir David Attenborough, et parle comme si chaque mot lui était facturé. Sous plein d'aspects, elle est une patronne idéale parce que son style de gestion revient à ne pas prêter attention à toi tant que tu ne mets pas le feu à quelque chose. Ce qu'Alex, il faut l'admettre, avait fait deux fois.

Je me suis assis.

« Twaddle, » ses yeux se sont fixés sur Alex, « prends notes. »

Il a sursauté. « Oh, euh, oui, absolument. Quelqu'un aurait-il un stylo ? »

— Juste là. Sous le *Chrysochroa fulminans*.

— Merveilleux. » Alex avait les mêmes yeux que la mère de Bambi. Possiblement après qu'elle s'est fait tuer. « Le quoi ? »

Dr Fairclough a contracté la mâchoire. « Le vert. »

Dix minutes plus tard, Alex s'était dégoté un stylo, une feuille de papier, une autre feuille de papier parce qu'il avait fait un trou dans la première avec son stylo, et une copie d'*Écologie et évolution des bousiers* (Simmons et Ridsdill-Smith, Wiley-Blackwell, 2011) comme support. « Parfait, » a-t-il dit, « je suis prêt. »

Dr Fairclough a entrelacé ses doigts par-dessus son bureau. « Je n'y trouve aucun plaisir, O'Donnell... »

Je ne savais pas si elle parlait de devoir discuter avec moi, ou du sujet de la discussion. Quoi qu'il en soit, ça n'annonçait rien de bon. « Merde, je suis viré ? »

— Pas encore, mais j'ai dû répondre à trois emails à ton sujet aujourd'hui, et ce sont trois emails de trop à mon goût.

— Des emails à mon sujet ? » Je savais où la conversation se dirigeait. « C'est à cause des photos ? »

She gave a curt nod. “Yes. When we took you on, you told us that was behind you.”

“It was. I mean, it is. I just made the mistake of going to a party the same night my dad was on ITV.”

“The consensus among the press appears to be that you were lying in a drug-fuelled haze in a gutter. In fetish wear.”

“I fell over,” I said flatly, “in a pair of comedy bunny ears.”

“To a certain class of person, that detail adds an especial element of deviance.”

In some ways, it felt almost like a relief to get angry. It was better than being terrified I was about to lose my job. “Do I need a lawyer? Because I’m beginning to think this has more to do with my sexuality than my sobriety.”

“Of course it does.” Dr. Fairclough made an impatient gesture. “It makes you look like entirely the wrong sort of homosexual.”

Alex had been watching the conversation as if it was Wimbledon. And I could now hear him murmuring “wrong sort of homosexual” under his breath as he scribbled.

I did my best to offer my reply in the most reasonable tone I could muster. “You know I could really hard-core sue you for this.”

“You could,” agreed Dr. Fairclough. “But you wouldn’t get another job, and we’re not strictly firing you. Besides which, as our fundraiser, you must be acutely aware that we don’t have any money, making litigation rather pointless from your end.”

“What, so you just brought me here to brighten my day with a little casual homophobia?”

“Come now, O’Donnell.” She sighed. “You must know I have no interest in what variety of homosexual you are—incidentally, did you know that aphids are parthenogenetic?—but unfortunately several of our backers do. They, of course, are not all homophobic, and I think rather enjoyed having a delightful young gay wining and dining them. That, however, was rather predicated on you being essentially nonthreatening.”

My anger, like every man I’d ever been with, didn’t seem inclined to stick around. And had left me feeling tired and pointless. “Actually, that’s still homophobic.”

Elle a acquiescé sèchement. « Oui. Quand on t'a accueilli ici, tu nous as dit que tout ça était derrière toi.

— Ça l'était. Je veux dire, ça l'est. J'ai juste fait l'erreur d'aller à une fête un soir où mon père passait sur ITV.

— Le consensus dans la presse semble être que tu étais inconscient dans le caniveau après une soirée à te droguer. Et habillé en tenue fétichiste.

— Je suis tombé, » ai-je dit platement, « et c'était des oreilles de lapin rigolotes.

— Pour une certaine catégorie de personnes, ce détail ajoute un élément de déviance encore plus particulier. »

D'une certaine manière, m'énerver était presque un soulagement. C'était toujours mieux que d'être terrifié à l'idée de perdre mon travail. « Est-ce que j'ai besoin d'un avocat ? Parce que je commence à croire que tout ça est plus en rapport avec ma sexualité qu'avec ma sobriété.

— Bien sûr que ça l'est. » Dr Fairclough a fait un geste impatient. « Tu passes complètement pour la mauvaise sorte d'homosexuel. »

Alex observait la conversation comme s'il s'agissait d'un match à Wimbledon. Et je l'entendais maintenant murmurer « mauvaise sorte d'homosexuel » en prenant ses notes.

J'ai fait de mon mieux pour répondre sur le ton le plus raisonnable possible. « Vous savez que je pourrais carrément vous traîner en justice pour ça.

— Tu pourrais, » Dr Fairclough a acquiescé, « mais tu n'aurais jamais d'autre travail, et nous ne te virons pas à proprement parler. De plus, en tant que collecteur de fonds, tu devrais parfaitement savoir que nous n'avons pas d'argent, et qu'un procès ne t'apporterait donc rien.

— Et donc quoi, vous m'avez juste amené ici pour embellir ma journée à coup d'homophobie ordinaire ?

— Allons, O'Donnell. » Elle a soupiré. « Tu dois bien savoir que je me fiche de quelle variété d'homosexuels tu es (d'ailleurs, savais-tu que les Aphidoidea sont parthénogénétiques ?) mais malheureusement, ce n'est pas le cas de certains de nos donateurs. Ils ne sont évidemment pas tous homophobes, et je pense qu'ils appréciaient qu'un charmant jeune homosexuel les invite à dîner. Cela reposait cependant sur le fait que tu étais essentiellement inoffensif. »

Ma colère, comme tous les hommes avec lesquels je suis sorti, ne semblait pas vouloir rester avec moi. Et elle m'a laissé avec un sentiment de fatigue et de futilité. « Ça reste homophobe, en fait...

“And you may certainly call them up and explain that to them, but I somehow doubt it will make them more inclined to give us their money. And if you are unable to get people to give us their money, then that rather limits your usefulness to our organisation.”

Well, now I was scared again. “I thought you said I wasn’t going to get fired.”

“As long as the Beetle Drive is successful, you may go to whatever bars you please and wear whatever mammalian appendages you like.”

“Yay.”

“But right now”—she cast me a cold glance—“your public image as some kind of barebacking, coke-snorting, buttockless-trouser-wearing pervert has scared away three of our biggest donors, and I need not remind you, our donor list is straying perilously close to single digits.”

Maybe not the best time to tell her about the emails I’d received this morning. “So what am I supposed to do?”

“Rehabilitate yourself fast. You need to go back to being the sort of harmless sodomite that Waitrose shoppers can feel good about introducing to their left-wing friends and smug about introducing to their right-wing friends.”

“For the record, I’m really, *really* offended by this.”

She shrugged. “Darwin was offended by the *Ichneumonidae*. To his chagrin, they persisted in existing.”

If I had a single gnat’s testicle of pride, I would have walked out there and then. But I haven’t, so I didn’t. “I can’t control what the tabloids say about me.”

“Of course you can,” piped up Alex. “It’s easy.”

We both stared at him.

“Friend of mine from Eton, Mulholland Tarquin Jjones, got into a terrible pickle a couple of years back over a misunderstanding with a stolen car, three prostitutes, and a kilo of heroin. The papers were beastly to him about it, but then he got engaged to a lovely little heiress from Devonshire, and it was all garden parties and spreads in *Hello* from then on.”

“Alex,” I said slowly. “You know how I’m gay, and this whole conversation has been about me being gay?”

“Well, obviously I mean a boy heiress, not a girl heiress.”

“I don’t know any heiresses of either gender.”

“Don’t you?” He looked genuinely confused. “Who do you go to Ascot with?”

— Et tu peux tout à fait les appeler pour leur expliquer, mais je doute qu'ils veuillent encore te donner de l'argent. Et si tu deviens incapable de nous rapporter de l'argent, ton utilité dans notre organisation devient limitée. »

Parfait, maintenant j'avais peur à nouveau. « Je croyais que je ne serais pas viré.

— Tant que la Coléo-Collecte se passe bien, tu es libre d'aller dans tous les bars et de porter tous les appendices de mammifères qui te plaisent.

— Youpi...

— Mais pour l'instant, » elle m'a jeté un regard froid, « ton image publique de pervers cocaïnomanes rempli d'IST a fait fuir trois de nos meilleurs donateurs, et je ne pense pas devoir te rappeler que notre liste de mécènes s'approche dangereusement d'un nombre à un chiffre. »

Ce n'était probablement pas le meilleur moment pour lui parler des emails de ce matin. « Alors qu'est-ce que je dois faire ?

— Reprends-toi en main, et vite. Tu dois redevenir cette sorte de sodomite sans danger que les clients aisés de Waitrose présentent avec fierté à leurs amis de gauche et avec suffisance à leurs amis de droite.

— Pour info, je suis très, très offensé. »

Elle a haussé les épaules. « Darwin était offensé par les *Ichneumonidae*. À son grand regret, ils s'obstinaient à exister. »

Si j'avais ne serait-ce que les couilles d'un moucheron, je serais parti immédiatement. Mais je n'en ai pas, donc je ne l'ai pas fait. « Je ne peux pas contrôler ce que les tabloïds disent de moi.

— Bien sûr que tu peux, » Alex est intervenu, « c'est facile. »

On l'a tous les deux dévisagé.

« Un de mes camarades d'Eton, Mulholland Tarquin Jones, s'est retrouvé dans de beaux draps il y a quelques années à cause d'un quiproquo concernant une voiture volée, trois prostituées, et un kilogramme d'héroïne. Les journaux se sont acharnés sur lui, mais il s'est fiancé à une charmante petite héritière du Devonshire, et après ça il n'était plus question que de réceptions en plein air et de doubles pages dans les magazines people.

— Alex, » ai-je dit lentement, « tu sais que je suis gay et que toute cette conversation tourne autour du fait que je suis gay ?

— Eh bien, je parle évidemment d'une héritière garçon, pas d'une héritière fille.

— Je ne connais aucune héritière, peu importe son genre.

— Ah bon ? » Il avait l'air perplexe. « Mais avec qui vas-tu aux courses de Royal Ascot, alors ? »

I put my head in my hands. I thought I might be about to cry.

Which was when Dr. Fairclough took control of the conversation again. “Twaddle does have a point. With an appropriate boyfriend, I daresay you’d become endearing again very quickly.”

I’d been trying very hard not to think about my abysmal failure with Cam at The Cellar. Now the memory of his rejection flooded me with fresh humiliation. “I can’t even get an inappropriate boyfriend.”

“That is not my problem, O’Donnell. Please leave. Between the emails and this conversation, you’ve already taken up too much of my morning.”

Her attention snapped back to whatever she was doing on her computer with such intensity that I half thought I’d actually stopped existing. Right about then, I wouldn’t have cared if I had.

My head was swimming as I left the office. I put a hand to my face and discovered my eyes were wet.

“Gosh,” said Alex. “Are you crying?”

“No.”

“Do you want a hug?”

“No.”

But somehow I ended up in his arms anyway, having my hair awkwardly patted. Alex was supposed to have been a serious cricketer at school or university or something—whatever serious meant for a sport that was basically five days of eating strawberries and walking slowly—and I couldn’t help notice he still had the body for it, lean and rangy and solid. On top of which he smelled implausibly wholesome, like freshly cut grass in summer. I pushed my face into his designer cashmere cardigan and made a sound that definitely wasn’t a sob.

To his credit, Alex seemed entirely unperturbed by this. “There, there. I know Dr. Fairclough can be a bit of a rotter, but worse things happen at sea.”

“Alex.” I sniffed and surreptitiously attempted to wipe my nose. “People haven’t said ‘worse things happen at sea’ since 1872.”

“Yes, they have. I said it just now. Weren’t you listening?”

“You’re right. Silly of me.”

“Don’t worry. I can see you’re upset.”

J'ai couvert mon visage avec mes mains. Je pensais que j'allais me mettre à pleurer.

Dr Fairclough a choisi ce moment-là pour reprendre le contrôle de la conversation. « Twaddle n'a pas tort. Avec un petit ami convenable, je pense que tu redeviendrais très vite attachant. »

J'avais vraiment essayé de ne plus penser à mon fiasco avec Cam au Cellar. Mais maintenant, le souvenir de son rejet ravivait mon humiliation. « Je n'arrive même pas à avoir un petit ami inconvenable.

— Ce n'est pas mon problème, O'Donnell. Maintenant, sors. Entre les emails et cette conversation, tu m'as fait perdre assez de temps pour aujourd'hui. »

Son attention s'est recentrée sur allez savoir ce qu'elle faisait sur son ordinateur, avec une telle intensité que je pensais à moitié avoir cessé d'exister. À ce moment précis, ça ne m'aurait fait ni chaud ni froid.

Ma tête tournait quand je suis sorti du bureau. J'ai porté ma main à mon visage et j'ai découvert que mes yeux étaient mouillés.

« Seigneur, » Alex s'est exclamé, « tu pleures ?

— Non.

— Voudrais-tu un câlin ?

— Non. »

Allez savoir comment, je me suis quand même retrouvé dans ses bras pendant qu'il me caressait les cheveux maladroitement. Alex avait apparemment été un joueur de cricket doué à l'école ou l'université ou quelque chose du genre (quoi que doué veuille dire dans un sport qui consiste principalement à manger des fraises et à marcher lentement pendant cinq jours), et je ne pouvais m'empêcher de remarquer que son corps était toujours sculpté pour ça, mince et élancé et solide. En plus de ça, il sentait incroyablement bon, comme de l'herbe fraîchement coupée en été. J'ai collé mon visage contre son cardigan de marque en cachemire et j'ai fait un bruit qui n'était absolument pas un sanglot.

Il fallait accorder à Alex qu'il semblait complètement impassible à la situation. « Là, là. Je sais que Dr Fairclough peut parfois agir comme une canaille, mais il faut faire contre mauvaise fortune bon cœur.

— Alex, » ai-je reniflé avant d'essayer discrètement d'essuyer mon nez, « plus personne ne dit ça depuis 1872.

— Bien sûr que si. Je viens de le dire. N'écoutais-tu pas ?

— Tu as raison. Comme je suis bête.

— Ne t'en fais pas. Je vois bien que tu es bouleversé. »

Having dragged myself about two inches above rock bottom, I became painfully aware I was crying on the shoulder of the office doofus. “I’m fine. I’m still trying to process the fact that having been basically single for half a fucking decade, I have to get a boyfriend overnight or lose the only job that would have me—working for a charity whose standards for employment are so low that they’d hire you and Rhys.”

Alex thought about this for a moment. “You’re right. That is terrible. I mean, we’re complete duffers.”

“Oh, come on,” I growled. “At least be offended. Now you’re making me feel like a total dick.”

“I’m so sorry. I didn’t mean to.”

There are times when I almost wonder if Alex is secretly a genius and we are but pawns in his grand design. “You’re doing this deliberately, aren’t you?”

He gave a smile that was either enigmatic or just vacant. “In any case, I’m sure you could get a boyfriend easily. You’re nice-looking. You’ve got a good job. You’ve even been in the newspapers recently.”

“If I could get a boyfriend, I would *have* a boyfriend.”

Alex propped his hips against the side of his desk. “Chin up, old thing. We can crack this. Now, do your parents know anybody suitable?”

“You remember that my dad is a recovering druggie on reality TV and my mum is an ’80s recluse with exactly one friend?”

“Yes, but I assume they still have a club?”

“They don’t.”

“Don’t worry. Plenty more options.” A pause. “Just give me a moment while I think of them.”

Oh hello, rock bottom. Nice to see you again. Do you want to be my boyfriend?

After several long moments, Alex perked up like a beagle scenting a rabbit. “What about the chaps you went to school with? Ring them up and ask if any of them has a nice sister. I mean, brother. I mean, gay brother.”

“I went to school in a tiny village. There were three people in my year. I’m not in touch with any of them.”

“How peculiar.” He tilted his head quizzically. “I assumed you must have been a Harrow man.”

“You know there are people who went to neither Eton or Harrow?”

“Well yes, obviously. Girls.”

En essayant de me relever après être tombé au fond du trou, j'ai horriblement pris conscience que je pleurais sur l'épaule de l'andouille du bureau. « Je vais bien. J'essaye simplement d'accepter le fait que je suis célibataire depuis à peu près une putain de demi-décennie, et que je dois trouver un copain du jour au lendemain sinon je perdrai le seul boulot qui veuille bien de moi : une organisation aux critères d'embauche si bas qu'elle vous a engagés, Rhys et toi. »

Alex y a réfléchi pendant un moment. « Tu as raison. C'est terrible. Nous sommes de véritables benêts.

— Oh, s'il te plaît... » ai-je grommelé. « Sois au moins offensé. Je passe pour un vrai connard, maintenant.

— Je suis désolé. Ce n'était pas mon but. »

Parfois, je me demande presque si Alex ne serait pas secrètement un génie dont nous serions les pions de son grand dessein. « Tu le fais exprès, pas vrai ? »

Il m'a lancé un sourire qui était soit énigmatique, soit absent. « Quoi qu'il en soit, je suis certain que tu peux facilement te trouver un petit ami. Tu es attirant. Tu as un bon travail. Tu es même apparu dans les journaux récemment.

— Si je pouvais avoir un petit ami, *j'aurais* un petit ami. »

Alex s'est appuyé contre le rebord de son bureau. « Courage, mon ami. Nous pouvons régler cela. Alors, est-ce que tes parents connaissent un bon parti ?

— Tu te rappelles que mon père est un toxico en rémission avec une émission télé et que ma mère est une ermite des années 80 qui n'a qu'une seule et unique amie ?

— Oui, mais j'imagine qu'ils sont toujours membres d'un club ?

— Non.

— Ne t'en fais pas, il reste des tas d'autres options. » Une pause. « Laisse-moi juste un moment pour y réfléchir. »

Oh bonjour, fond du trou. Ravi de te revoir. Tu veux être mon petit ami ?

Après plusieurs longs instants, Alex s'est redressé comme un beagle qui repère un lapin. « Pourquoi pas tes anciens camarades de classe ? Téléphone-leur et demande si l'un d'eux a une chouette sœur. Pardon, un frère. Pardon, un frère gay.

— Je suis allé à l'école dans un tout petit village. On était trois dans ma classe. Je n'ai plus de contacts avec aucun d'eux.

— Comme c'est étrange. » Il a penché la tête avec curiosité. « J'aurais pensé que tu avais étudié à Harrow.

— Tu sais que certaines personnes n'ont étudié ni à Eton ni à Harrow ?

— Évidemment, enfin. Les filles. »

I was in no state to explain the socioeconomics of modern Britain to a man so posh he didn't even think it was weird that you pronounced the *t* in Moët but not merlot. "I can't believe I'm going to say this, but can we please get back to you trying to fix my love life?"

"I have to admit I'm a bit stumped." He fell silent, frowning and fiddling with his cuffs. Then, out of nowhere, he beamed at me. "I've thought of something."

Under normal circumstances, I would have taken this with the giant grain of salt it deserved. But I was desperate. "What?"

"Why don't you say you're going out with me?"

"You're not gay. And everyone knows that you're not gay."

He shrugged. "I'll tell them I've changed my mind."

"I'm really not sure that's how it works."

"I thought these things were meant to be fluid nowadays. Twentieth century and all that."

This was not the time to remind Alex what century it was. "Don't you have a girlfriend?" I asked.

"Oh, yes, Miffy. I'd quite forgotten. But she's a terrific girl. She won't mind at all."

"In her place, I would mind. I would mind *a lot*."

"Well, maybe that's why you don't have a boyfriend." He gave me a faintly wounded look. "You sound very demanding."

"Look. I appreciate the offer. But don't you think if you can't remember you've got an actual girlfriend, you might have trouble remembering a fake boyfriend?"

"No, you see that's the clever thing about it. I can pretend that you're my boyfriend, and nobody will think it's strange that I've never mentioned you before because I'm such an utter nincompoop that it could very easily have slipped my mind."

Terrifyingly, he was beginning to make sense. "You know what," I said. "I will genuinely think about it."

"Think about what?"

"Thanks, Alex. You've been a big help."

I made my way slowly back to my office, where I was relieved to discover I hadn't driven off any other donors in the interim. Then I sat at my desk with my head in my hands and wished—

Je n'étais pas en état d'expliquer le statut socio-économique de la Grande-Bretagne moderne à un homme si huppé qu'il ne se demandait même pas pourquoi on prononçait le *-er* de Bollinger différemment de Piper. « Je n'en reviens pas de dire ça, mais est-ce qu'on peut revenir à toi qui essayes de sauver ma vie amoureuse ?

— Je dois admettre que je suis un peu désarçonné. » Il s'est tu, triturant sa manche les sourcils froncés. Puis, sans prévenir, il m'a fait un grand sourire. « J'ai une idée. »

En temps normal, ce genre chose aurait mérité que je le prenne avec d'énormes pincettes. Mais j'étais désespéré. « Quoi ?

— Pourquoi ne dis-tu pas que tu sors avec moi ?

— Tu n'es pas gay. Et tout le monde sait que tu n'es pas gay. »

Il a haussé les épaules. « Je répondrai que j'ai changé d'avis.

— Je ne pense vraiment pas que ça fonctionne comme ça.

— Je croyais que ces choses-là étaient censées être fluides maintenant. Tu sais, le vingtième siècle et toutes ces histoires »

Ce n'était pas le moment de rappeler à Alex à quel siècle nous vivions. « Tu n'as pas une petite amie ? » lui ai-je demandé.

« Oh, oui, Miffy. J'avais oublié. Mais c'est une jeune fille formidable. Ça ne la dérangera pas du tout.

— À sa place, ça me dérangerait. Ça me dérangerait *beaucoup*.

— Eh bien, c'est peut-être pour cela que tu n'as pas de petit ami. » Il avait l'air blessé. « Tu sembles très exigeant.

— Écoute, j'apprécie ton offre. Mais tu ne crois pas que si tu oublies déjà ta vraie petite amie, tu risques d'oublier un faux petit ami ?

— Non, vois-tu, c'est justement là que se trouve l'astuce. Je peux prétendre que tu es mon petit ami, et personne ne trouvera cela étrange que je n'ai jamais parlé de toi auparavant, parce que je suis un tel nigaud que cela m'aurait très facilement échappé. »

Son plan commençait terriblement à tenir debout. « Tu sais quoi, » lui ai-je dit, « je vais sincèrement y réfléchir.

— Réfléchir à quoi ?

— Merci, Alex. Tu m'as vraiment aidé. »

Je suis lentement retourné à mon bureau, où j'ai été rassuré de voir qu'aucun autre donateur ne s'était enfui entre-temps. Je me suis ensuite assis avec ma tête entre les mains et j'ai prié pour...

God. I was too fucked up to even know what I was wishing for. Obviously, it would have been nice if my father wasn't on TV and I wasn't in the papers and my job wasn't in jeopardy. But none of those things, either together or individually, were really the problem here. They were just a few more dead seabirds bobbing on the outskirts of the oil spill that was my life. After all, I couldn't fix the fact my father was Jon Fleming. I couldn't fix that he hadn't wanted me. I couldn't fix falling in love with Miles. And I couldn't fix that he hadn't wanted me either.

It was while I was wallowing that I came to the realisation that Alex hadn't been entirely unhelpful. I mean, he hadn't gone so far as to actually *be* helpful—small steps, small steps—but he was, broadly speaking, right in that people you knew were an effective way to meet people you didn't know.

I grabbed my phone and fired up the WhatsApp group, which somebody had recently rechristened Don't Wanna Be All Bi Myself. After a moment's consideration, I sent a series of siren emojis followed by **Help. Emergency. Queervengers Assemble. Rose & Crown. 6 tonight** and was secretly kind of touched by how quickly the screen lit up with promises to be there.

Chapter 5

It was slightly selfish of me to choose the Rose & Crown for the meet-up because it was way closer to me than it was to anyone else. But since I was the one having the crisis, I felt entitled. Besides, it was one of my favourite pubs—a gawky seventeenth-century building that looked as though it had been airlifted in from a country village and plonked down in the middle of Blackfriars. With its disconcertingly expansive beer-garden and hanging baskets, it was practically its own little island, the surrounding office blocks almost leaning away from it in embarrassment.

I ordered a beer and a burger and staked a claim to a picnic table outside. As it was what passed for spring in England, the air was a bit nippy, but if Londoners let little things like cold, rain, a slightly worrying level of pollution, and getting crapped on by pigeons bother us, we'd never go outside at all. I was only waiting a couple of minutes before Tom showed up.

Which was ever so slightly awkward as fuck.

Bon sang. J'étais tellement paumé que je ne savais même pas pour quoi je priais. Évidemment, ça aurait été sympa si mon père ne passait pas à la télé, si je n'étais pas dans les journaux et si mon travail n'était pas menacé. Mais aucune de ces choses, seules ou accumulées, n'était réellement le problème ici. Ce n'était qu'un ou deux oiseaux marins de plus qui flottaient morts sur la nappe de pétrole qu'était ma vie. Après tout, je ne pouvais rien au fait que mon père était Jon Flemming. Je ne pouvais rien au fait qu'il n'avait pas voulu de moi. Je ne pouvais rien au fait d'être tombé amoureux de Miles. Et je ne pouvais rien au fait que lui non plus n'avait pas voulu de moi.

Pendant que je m'apitoyais sur mon sort, je me suis rendu compte qu'Alex n'avait pas été complètement inutile. Enfin, il n'avait pas été tellement *utile* non plus (chaque chose en son temps), mais il avait relativement raison de dire que les gens qu'on connaît sont un bon moyen de rencontrer des gens qu'on ne connaît pas.

J'ai attrapé mon téléphone et ouvert le groupe WhatsApp, que quelqu'un avait récemment renommé *Don't Wanna Be All Bi Myself*. Après un moment de réflexion, j'ai envoyé une série d'émojis gyrophares suivis de « Au secours. Urgence. Queervengers rassemblement. RDV Rose & Crown. 18h ajd. » à mes amis et j'ai été secrètement un petit peu ému de voir à quelle vitesse l'écran s'est allumé avec leurs promesses de venir.

Chapitre 5

Choisir le Rose & Crown comme lieu de rencontre était légèrement égoïste de ma part, car c'était beaucoup moins loin pour moi que pour tous les autres. Mais comme la crise me concernait, je me sentais dans mon droit. En plus, c'était un de mes pubs préférés : un bâtiment mal proportionné du XVII^e siècle qui avait l'air d'avoir été transporté par les airs depuis la campagne puis lâché au milieu de Blackfriars. Avec son jardin étonnamment grand et ses paniers suspendus, c'était presque comme une petite île, entourée d'immeubles de bureaux qui, comme gênés, semblaient s'en écarter.

J'ai commandé une bière et un burger avant de revendiquer l'une des tables de pique-nique à l'extérieur. Comme on était à ce qui passe pour le printemps en Angleterre, l'air était frisquet, mais si nous, les Londoniens, laissons des petites choses comme le froid, la pluie, un niveau de pollution vaguement inquiétant et des crottes de pigeons nous déranger, nous n'irions jamais dehors. J'attendais depuis seulement quelques minutes quand Tom est apparu.

Ce qui était très légèrement extrêmement gênant.

Tom isn't, strictly speaking, a friend. He's a friend-in-law, being the long-term partner of the group's Token Straight Girl, Bridget. He's both the hottest and the coolest person I know, on account of looking like Idris Elba's cleaner-cut younger brother and being an actual spy. Well, not exactly. He works for the Intelligence Division of Customs and Excise, which is one of those agencies that exist but never get in the papers. It gets even more complicated than that because, technically, I saw him first. We went on a couple of dates and I thought it was going really well, so I introduced him to Bridget, and she fucking stole him from me. Well, she didn't steal him. He just liked her more. And I don't resent it at all. I mean, I do. But I don't. Except when I do.

And probably I shouldn't have hit on him again when he and Bridget went through that bad patch a couple of years ago. They were on a break, so it was less shitty of me than it could have been. And, anyway, all it wound up doing was making him realise how much he loved her and wanted to fix things with her. So that felt great.

Basically Tom does to my self-esteem what he does to people traffickers and gunrunners. Although my self-esteem is way less entrenched.

"Hi," I said, trying not to dig a hole in the grass and wriggle into it like an endangered dung beetle.

Tom gave me a very continental and slightly soul-destroying kiss on the cheek, plonking his beer down next to mine. "Good to see you. It's been a while."

"Yeah. Hasn't it."

I must have accidentally looked traumatised because Tom went on, "Bridge is running late. I mean, obviously."

I laughed nervously. Late is her default. "So. Um. What have you been up to?"

"This and that. Big commercial fraud case. Should be wrapping up fairly soon. What about you?"

From three years of hanging out with Tom, I knew that *commercial fraud* was industry code for something significantly more serious, although I'd never quite worked out what. Which meant having to tell him I was organising a party to raise money for poo bugs was the tiniest bit mortifying. But, of course, he looked terribly interested and asked a bunch of really insightful questions, half of which I should probably have been asking myself. In any case, it kept the conversation going until the James Royce- Royces arrived.

Tom n'est pas, à proprement parler, un ami. C'est un ami par alliance, le partenaire de longue date de Bridget, l'Amie Hétéro joker du groupe. Tom est la personne la plus sexy et la plus cool que je connaisse, parce qu'il ressemble à une version plus jeune et soignée d'Idriss Elba et parce que c'est vraiment un espion. Enfin, pas vraiment. Il travaille pour la direction générale des Douanes, qui est un de ces organismes qui existent mais n'apparaissent jamais dans les journaux. L'histoire est encore plus complexe parce que, techniquement, c'est moi qui l'ai vu en premier. On a eu quelques rendez-vous ensemble et je pensais que ça se passait super bien, alors je l'ai présenté à Bridget et elle me l'a volé, putain. Enfin, elle ne l'a pas volé. Il l'aimait juste plus que moi. Et je ne lui en veux pas. Enfin... Si. Mais pas vraiment. Sauf quand je lui en veux.

Et je n'aurais probablement pas dû essayer de le draguer à nouveau quand lui et Bridget étaient en froid il y a quelques années. Ils faisaient une pause, donc c'était moins merdique de ma part que ça aurait pu l'être. Et de toute façon, je lui ai juste fait prendre conscience d'à quel point il l'aimait et voulait que tout s'arrange avec elle. Sympa pour moi, donc.

En gros, Tom fait à mon amour-propre ce qu'il fait aux trafiquants d'armes et d'êtres humains. Bien que mon amour-propre soit beaucoup moins tenace.

« Salut, » ai-je dit, en essayant de ne pas me cacher profondément sous terre comme un bousier en voie d'extinction.

Tom m'a fait la bise de manière très continentale, me brisant à peine le cœur et déposant sa bière à côté de la mienne. « Je suis content de te revoir. Ça faisait longtemps.

— Oui. Tout à fait. »

Je devais sûrement avoir l'air traumatisé sans le vouloir, parce que Tom a continué : « Bridge arrivera en retard. Comme d'habitude. »

J'ai ri nerveusement. Elle était en retard par défaut. « Alors, euh... Quoi de neuf ?

— Pas grand-chose. Un gros dossier de fraude commerciale au boulot. Ça devrait être réglé d'ici peu de temps. Et toi ? »

Après trois ans à traîner avec Tom, j'ai appris que dans son milieu, *fraude commerciale* était un code pour quelque chose de bien plus grave, même si je n'avais jamais su quoi. Ce qui signifiait que lui dire que j'organisais une soirée afin de récolter de l'argent pour des insectes mangeurs de caca était un tout petit peu humiliant. Mais évidemment, il avait l'air terriblement intéressé et m'a posé plein de questions très pertinentes, la moitié desquelles j'aurais probablement dû me poser moi-même. Au moins, ça a entretenu la conversation jusqu'à ce que les James Royce-Royce arrivent.

I met James Royce and James Royce (now James Royce-Royce and James Royce-Royce) at a university LGBTQ+ event. In some ways, it's strange the two of them work so well together because their name is pretty much the only thing they've ever had in common. James Royce-Royce is a bespectacled chef with a way of expressing himself that... Look, I'm trying to find a tactful way to put it, but basically he's just phenomenally camp. James Royce-Royce, on the other hand, looks like a Russian hit man, has a job I don't understand involving unspeakably complex mathematics, and is incredibly shy.

Currently they're trying to adopt, so the conversation very quickly became about the "truly hellacious" (James Royce-Royce's term) amount of paperwork involved in what I'd naively assumed was the straightforward process of getting babies from people who don't want them to people who do want them. I honestly couldn't tell if it was more or less alienating than talking about actual children.

Next we got Priya, a tiny lesbian with multicoloured extensions who somehow managed to pay her bills by welding bits of metal to other bits of metal and selling them in galleries. I'm sure she's genuinely very talented, but I am totally unqualified to judge. She used to be the only other singleton in my immediate friendship group, and many were the evenings we spent drinking cheap prosecco, lamenting our mutual unlovability, and promising to cash out and marry each other if we were both still alone at fifty. But then she betrayed me by falling in love with a married Medievalist twentysomething years her senior. And then, even more unforgivably, making it work.

"Where the shit were you on Saturday?" She hopped onto the table and glared at me. "We were supposed to be sitting in a corner judging people."

I gave one of those I'm-pretending-not-to-be-mortified shrugs. "Showed up, bought a cocktail, got the knock-back from a pretty hipster, left in disgrace."

"Huh." Priya's mouth quirked into a crooked grin. "So fairly normal evening for you."

"I want you to know that while I do have a comeback, that's actually completely fair."

"Which is why I said it. Anyway, what's this great calamity?"

"Bridget," said James Royce-Royce, "has not yet graced us with her presence."

Priya rolled her eyes. "That's not a calamity. That's business as usual."

J'ai rencontré James Royce et James Royce (désormais James Royce-Royce et James Royce-Royce) à un événement LGBTQIA+ universitaire. D'une certaine manière, c'était étrange qu'ils s'entendent si bien, étant donné que leur nom est à peu près la seule chose qu'ils ont en commun. James Royce-Royce est un chef cuisinier à lunettes et il a une manière de s'exprimer qui est... Bon, j'essaie de trouver une manière délicate de le dire, mais en gros il est juste incroyablement *camp*. James Royce-Royce, à l'inverse, ressemble à un tueur à gages russe, il a un travail que je ne comprends pas impliquant des calculs mathématiques extrêmement complexes, et il est incroyablement timide.

En ce moment, ils essaient d'adopter, donc la conversation a très vite tourné autour de la quantité « effroyablement dantesque » (les mots de James Royce-Royce) de paperasse nécessaire à un processus que je pensais très simple, consistant à prendre des bébés à des gens qui n'en veulent pas pour les donner à des gens qui en veulent. Je ne sais honnêtement pas si parler de vrais enfants aurait été plus fatigant.

Est ensuite arrivée Priya, une petite lesbienne aux extensions multicolores qui parvient bizarrement à payer ses factures en soudant des bouts de métal à d'autres bouts de métal pour les vendre dans des galeries. Je suis sûr qu'elle est réellement talentueuse, mais je ne suis absolument pas qualifié pour en juger. Avant, elle était la seule autre célibataire de mon groupe d'amis proches, et nous avons passé beaucoup de soirées à boire du prosecco pas cher en nous lamentant sur notre sort de mal-aimés et en nous promettant de jeter l'éponge et de nous marier si nous étions encore seuls à cinquante ans. Sauf qu'elle m'a trahi en tombant amoureuse d'une médiéviste mariée et plus âgée qu'elle d'au moins vingt ans. Et encore pire, ça fonctionne entre elles.

« T'étais où samedi, bordel ? » D'un petit saut, elle s'est assise sur la table et m'a jeté un regard noir. « On était censés s'asseoir dans un coin pour juger les gens. »

J'ai haussé les épaules comme si je n'étais pas mortifié. « Je me suis pointé, j'ai pris un cocktail, puis un râteau de la part d'un beau hipster, et je suis parti en disgrâce.

— Ah. » Un rictus est apparu sur les lèvres de Priya. « Une soirée normale pour toi, donc.

— Sache que même si j'ai de quoi rétorquer, tu as tout à fait raison.

— C'est pour ça que je l'ai dit. Et sinon, c'est quoi cette grande calamité ?

— Bridget, » a interrompu James Royce-Royce, « ne nous a pas encore honorés de sa présence. »

Priya a roulé des yeux. « C'est pas une calamité, ça. On a l'habitude. »

Since waiting for Bridge could last anything between twenty minutes and never, I spilled my guts. About the pictures, the donors, and how I was totally fucked job-wise if I didn't get a respectable boyfriend stat.

James Royce-Royce was the first to react. "That," he declared, "is the most outrageous transgression against all forms of decency. You're a fundraiser for an environmental charity, not a contestant on *Love Island*."

"I agree." Gorgeous Not-Dating-Me Tom took a sip of his drink, throat working as he swallowed. "This isn't okay on any level. It's not my area, but you've got a case for an employment tribunal here."

I gave a sad little shrug. "Maybe, but if I tank our fundraising by being too gay, then I won't have an employer to tribune."

"Seems like"—Priya paused to retie the rainbow lace on her Docs—"you've got two options. Get fired or get grafting."

This earned her an over-the-glasses look from James Royce-Royce. "Priya, my darling, we're trying to be emotionally supportive."

"You're trying to be emotionally supportive," she said. "I'm trying to be useful."

"Emotional support is useful, you Technicolour reprobate."

Tom, who didn't have the same fond memories of their bickering, sighed. "I'm sure we can be both. But I'm not sure we should be encouraging Luc to go along with this."

"Look," I told him, "that's super right-on and very kind of you, but I don't think I have a choice. So I need you all to get on board and find me a man."

There was a worryingly long silence.

Finally Tom broke it. "Okay. If that's what you want. But you're going to have to narrow the field a little. What are you looking for?"

"Didn't you hear me? A man. Any man. As long as he can wear a suit, make small talk, and not embarrass me at a fundraiser."

"Luc, I..." He pushed a hand through his hair. "I really am trying to help. But that's a terrible attitude. I mean, what are you expecting me to do? Call up my ex and be like, *Hey, Nish, great news. I've got a friend with incredibly low standards who wants to go out with you?*"

"Well, the last time I had high standards, the guy dumped me for my best friend."

James Royce-Royce sucked in an audible breath. And, suddenly, everyone was studiously looking in different directions.

Puisqu'attendre Bridge pouvait prendre entre vingt minutes et une éternité, j'ai tout déballé. Les photos, les donateurs, et le fait que j'étais complètement foutu au boulot si je ne trouvais pas un copain respectable sur-le-champ.

James Royce-Royce a été le premier à réagir. « C'est la chose la plus scandaleusement indécente que j'aie jamais entendue. Tu es collecteur de fonds, pas participant à *Love Island*.

— Je suis d'accord. » Le beau Tom qui-ne-sort-pas-avec-moi a pris une gorgée de son verre, le mouvement de sa gorge visible. « Rien de tout ça n'est acceptable. Ce n'est pas mon rayon, mais tu m'as l'air de pouvoir traîner ton employeur devant un tribunal. »

J'ai légèrement haussé les épaules. « Peut-être, mais si notre association fait faillite parce que je suis trop gay, il n'y aura pas d'employeur à tribuener.

— On dirait, » Priya a fait une pause pour relacer ses Docs, « que t'as deux options. Soit tu prends la porte, soit tu prends sur toi. »

James Royce-Royce lui a lancé un regard par-dessus ses lunettes. « Priya, mon chou, nous essayons de lui apporter du soutien émotionnel.

— *Vous* essayez de lui apporter du soutien émotionnel, » a-t-elle dit, « moi, j'essaie d'être utile.

— Le soutien émotionnel est utile, petite dévoyée en technicolor. »

Tom, pour qui leurs chamailleries n'étaient pas d'aussi bons souvenirs que pour nous, a soupiré. « Je suis sûr qu'on peut être les deux en même temps. Mais je ne pense pas qu'on devrait encourager Luc dans cette direction.

— Écoute, » lui ai-je dit, « c'est super sympa de ta part, mais je ne pense pas avoir le choix. Donc j'ai besoin que vous soyez tous de mon côté et que vous me trouviez un homme. »

Un silence terriblement long a suivi.

C'est finalement Tom qui y a mis fin. « D'accord. Si c'est ce que tu veux. Mais tu vas devoir être plus précis. Qu'est-ce que tu cherches exactement ?

— Je n'ai pas été clair ? Un homme. N'importe quel homme. Tant qu'il sait porter un costard, parler de banalités et qu'il ne m'embarrasse pas à une récolte de fonds.

— Luc, je... » Il a passé une main dans ses cheveux. « J'essaie vraiment de t'aider. Mais ton attitude est horrible. Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Que j'appelle mon ex en disant "Hey, Nish, bonne nouvelle ! Mon ami qui n'a plus rien à perdre voudrait sortir avec toi" ?

— La dernière fois que j'ai été sélectif, le type m'a largué pour ma meilleure amie. »

James Royce-Royce a inspiré bruyamment. Et tout d'un coup, tout le monde regardait attentivement dans une autre direction.

“Sorry,” I muttered. “I... Sorry. I’m a bit upset right now, and I use being a prick as a defence mechanism.”

“Not a problem.” Tom went back to his beer.

It took me a second or two to realise I wasn’t sure if he meant “not a problem because I’m not offended and don’t consider you prickish” or “not a problem you’re a prick because we’re not actually friends.” Fucking spies. And it’s not like he was wrong. I was asking a lot here.

“The thing is”—I started picking the label off the nearest bottle— “I’ve not been able to do the relationship thing for...for a while. And probably you’re all going to spend the next thirty years arguing with your partners over who gets stuck with me for Christmas. But I can’t—”

“Oh, Luc,” cried James Royce-Royce, “you’ll always be welcome at Casa de Royce-Royce.”

“Not entirely the point, but good to know.”

“Wait a minute.” Priya looked up from her boots and snapped her fingers. “I’ve got it. Hire someone. I can think of at least thirty people who’d jump on the gig.”

“I can’t tell if I’m more disturbed that you’re recommending I solicit a prostitute or that you apparently already know thirty prostitutes.”

She gave me a confused look. “I was mostly thinking of out-of-work actors or performing artists, but whatever works. Though now you mention it, I think Kevin did a bit of escorting in the late 2000s, and Sven still does pro-domming on the side.”

“Wow.” I put up the world’s most sarcastic double-thumbs. “He sounds perfect. Which part of ‘trying to keep out of the tabloids’ do you not understand?”

“Oh, come on. He’s lovely. He’s a poet. They won’t find out.”

“They *always* find out.”

“Okay so”—Priya seemed a tad frustrated with me—“when you said a man, any man, you actually meant any man who fits into a very narrow, middle-class, and slightly heteronormative definition of acceptability.”

“Yes. I work for an obscure ecological charity. Narrow, middle-class, and slightly heteronormative is our target demographic.”

There was another lengthy silence.

“Please,” I legit begged, “you must have some friends who are neither sex workers nor too good for me.”

Then James Royce-Royce leaned in and whispered something to James Royce-Royce.

« Pardon, » ai-je murmuré. « Je... Pardon. Je suis un peu sur les nerfs, et j'agis comme un connard pour me défendre.

— Ce n'est pas grave. » Tom s'est reconcentré sur sa bière.

Il m'a fallu quelques secondes pour me rendre compte que je ne savais pas s'il voulait dire « ce n'est pas grave parce que je ne suis pas fâché et que je ne te considère pas comme un connard » ou bien « ce n'est pas grave que tu sois un connard parce qu'on n'est pas vraiment amis ». Putain d'espions. Et ce n'est pas comme s'il avait tort. J'en demandais beaucoup.

J'ai commencé à triturer l'étiquette de la bouteille la plus proche. « Le truc c'est que je n'ai pas réussi à maintenir une relation depuis... depuis un bail. Et vous allez sûrement passer les trente prochaines années à vous disputer en couple à propos de qui devra me supporter à Noël. Mais je ne peux pas...

— Oh Luc, » s'est écrié James Royce-Royce, « tu seras toujours le bienvenu à la Casa de Royce-Royce.

— Pas tout à fait le sujet, mais c'est bon à savoir.

— Attends une minute. » Priya a relevé les yeux de ses bottines et a claqué des doigts. « Je sais. Engage quelqu'un. Je connais au moins trente personnes prêtes à se jeter sur ce job.

— Je ne sais pas ce qui me perturbe le plus : que tu me recommandes d'engager un prostitué, ou que tu en connais apparemment déjà trente. »

Elle m'a regardé bizarrement. « Je pensais plutôt à des comédiens ou des artistes au chômage, mais comme tu veux. Mais maintenant que tu le dis, je crois que Kevin a été escort vers la fin des années 2000, et Sven est dominant professionnel dans son temps libre.

— Wow. » J'ai levé les pouces de la manière la plus sarcastique au monde. « Il a l'air parfait. Qu'est-ce que tu ne comprends pas dans “ne pas finir dans les tabloïds” ?

— Oh, allez. Il est gentil. Et c'est un poète. Personne ne l'apprendra.

— On finit *toujours* par l'apprendre.

— Okay, » Priya semblait un peu frustrée par ma faute, « donc quand tu parles d'un homme, n'importe quel homme, tu parles en réalité de n'importe quel homme qui rentre dans une définition très étroite, bourgeoise et légèrement hétéronormative de ce qui est acceptable.

— Exact. Je travaille pour une organisation écologique obscure. Étroit d'esprit, bourgeois et légèrement hétéronormatif, ça décrit bien notre public cible. »

Un autre long silence a suivi.

« S'il vous plaît, » ai-je presque supplié, « vous devez bien avoir des amis qui ne sont ni travailleurs du sexe, ni trop bons pour moi. »

James Royce-Royce s'est penché pour murmurer quelque chose à James Royce-Royce.

James Royce-Royce's face lit up. "That's a splendid idea, sugarplum. He'd be perfect. Except I think he married a chartered accountant from Neasden last July."

James Royce-Royce looked crestfallen.

I yanked the label fully off the beer bottle and crumpled it up. "Right. My options thus far: someone who's probably already married, thirty prostitutes, and a bloke called Nish who used to date Tom and will, therefore, see me as a bit of a comedown."

"I didn't mean," said Tom slowly, "to make you think that I thought that Nish would think he was too good for you. I'd be happy to introduce you. It's just, from his Instagram, I'm pretty sure he's seeing someone."

"Well, I'm fired." I thoned my head onto the table, somewhat harder than I intended.

"Sorry I'm laaaaaate." Bridget's voice rang clarion-like across the beer garden, and I turned my face sideways in time to see her wobbling urgently over the grass in her ever-impractical heels. "You won't believe what's happened. Can't really talk about it. But one of our authors was scheduled to have this massively prestigious midnight release tonight and the lorry carrying the books to Foyles went over a bridge into a river and now not only are half of them ruined but the other half have been scavenged by extremely well-organised fans and there are spoilers all over the internet. I think I'm going to get fired." And, with that, she collapsed breathlessly into Tom's lap.

He wrapped his arms around her and pulled her in close. "That's not your fault, Bridge. They're not going to fire you over it."

Bridget Welles: my Token Straight Friend. Always late, always in the middle of a crisis, always on a diet. For whatever reason, she and Tom are genuinely good together. And although I'm messed up about Tom because of my own shit, it's kind of nice that she's found someone who sees what an amazing, loving person she is and who isn't also as gay as a box of ribbons.

"Luc, on the other hand," said Priya, "is definitely going to get fired unless he gets a boyfriend."

Bridge honed in on me like a laser-guided date launcher. "Oh, Luc, I'm so pleased. I've been on at you to get a boyfriend for ages."

I peeled my head off the table. "A+ priorities, Bridge."

"This is the best thing ever." She squeezed her hands together excitedly. "I know the perfect guy."

My heart sank. I knew where this was going. I love Bridget, but she only knows one other gay person outside our immediate social circle. "Don't say Oliver."

"Oliver!"

Le visage de James Royce-Royce s'est illuminé. « Quelle fabuleuse idée, mon ange ! Il serait parfait. Mais je crois qu'il a épousé un expert-comptable de Neasden en juillet dernier. »

James Royce-Royce avait l'air dépité.

J'ai complètement arraché l'étiquette de la bouteille pour la rouler en boule. « D'accord. Alors voilà mes options : quelqu'un qui s'est peut-être déjà marié, trente prostitués, et un mec appelé Nish qui est sorti avec Tom et qui verra donc qu'il s'est fait arnaquer avec moi.

— Je ne voulais pas que tu croies, » a lentement dit Tom, « que je crois que Nish se croirait trop bon pour toi. Je serais ravi de te le présenter. C'est juste que, d'après son Instagram, je suis presque certain qu'il voit déjà quelqu'un.

— Bon, je suis viré. » J'ai cogné mon front contre la table, plus fort que je ne le voulais.

« Pardon pour le retaaaard ! » La voix de Bridget a résonné à travers le jardin comme un carillon, et j'ai tourné la tête juste à temps pour la voir se précipiter à travers la pelouse en chancelant sur ses éternels talons hauts. « Vous n'allez pas me croire. Je ne peux pas vraiment en parler, mais l'un de nos auteurs devait avoir une sortie incroyablement prestigieuse à minuit et le camion qui transportait les livres à la plus grande librairie de Londres est tombé dans une rivière et maintenant la moitié des livres sont trempés et les autres ont été récupérés par des fans très bien organisés et il y a des spoilers partout sur internet. Je pense que je vais me faire virer. » Et, à bout de souffle, elle s'est laissée tomber sur les genoux de Tom.

Il l'a enlacée et l'a serrée contre lui. « Ce n'est pas de ta faute, Bridge. On ne te virera pas pour ça. »

Bridget Welles : mon Amie Hétéro joker. Toujours en retard, toujours en pleine crise, toujours en plein régime. Allez savoir pourquoi, elle et Tom sont vraiment faits l'un pour l'autre. Et même si je reste coincé sur Tom parce que j'ai clairement un problème, c'est chouette de voir qu'elle a trouvé quelqu'un qui se rend compte d'à quel point c'est une personne incroyable et aimante, et qui ne soit pas également incroyablement gay.

« Luc, par contre, » a dit Priya, « va vraiment se faire virer, sauf s'il trouve un petit ami. »

Bridge s'est focalisée sur moi comme un missile à tête chercheuse. « Oh, Luc, je suis si contente. Ça faisait des siècles que je t'encourageais à trouver un petit ami. »

J'ai décollé ma tête de la table. « Super priorités, Bridge.

— C'est vraiment génial. » Elle a frotté ses mains avec enthousiasme. « Je connais le mec parfait. »

Mon cœur s'est arrêté. Je savais où ça allait me mener. J'adore Bridget, mais elle ne connaît qu'une seule personne gay en dehors de notre petit groupe d'amis. « Ne dis pas Oliver.

— Oliver !

“I’m not dating Oliver.”

Her eyes went big and hurt. “What’s wrong with Oliver?”

I’d met Oliver Blackwood exactly twice. The first time, we’d been the only two gay men at one of Bridget’s work parties. Someone had come up to us and asked if we were a couple, and Oliver had looked utterly disgusted, and replied, “No, this is just another homosexual I’m standing next to.” The second time, I’d been very drunk and very desperate, and invited him to come home with me. My memories of what happened next were hazy, but I’d woken alone the next morning, fully clothed next to a large glass of water. On both occasions, in uniquely humiliating ways, he’d made it very clear that we each had a league, and his was very much out of mine.

“He’s... not my type,” I tried.

Priya was obviously still miffed I’d turned down her prostitutes. “He’s exactly the kind of man you said you were looking for. Which is to say, incredibly boring.”

“He’s not boring,” protested Bridge. “He’s a barrister...and...and he’s very nice. Lots of people have dated him.”

I shuddered. “And that’s not a red flag *at all*.”

“Alternatively,” suggested Tom, “you could look at it like this: between the two of you, you’ve had a completely normal, healthy dating life.”

“I don’t know why it never works out for him.” Bridget seemed genuinely bewildered that her awful friend was single. “He’s so lovely. And he dresses so well. And his house is so clean and tastefully decorated.”

James Royce-Royce pulled a wry face. “I hate to say it, darling, but he seems to be exactly what you’re looking for. Refusing to even meet with the man would be deeply ungracious.”

“But if he’s so fucking perfect,” I pointed out, “with his nice job and his nice house and his nice clothes, what the hell is he going to want with me?”

“You’re nice too.” One of Bridget’s hands landed consolingly on mine. “You just try very hard to pretend you aren’t. And, anyway, leave everything to me. I’m super good at this sort of thing.”

I was pretty sure my dating life was about to go off a bridge and into a river. And quite possibly wind up with spoilers all over the internet. But, God help me, it looked like Oliver Blackwood was my best hope.

— Je ne sortirai pas avec Oliver. »

Elle a écarquillé les yeux, irritée. « Qu'est-ce qui ne va pas avec Oliver ? »

J'avais rencontré Oliver Blackwood à deux reprises en tout et pour tout. La première fois, nous étions les deux seuls hommes gays à une fête pour le boulot de Bridge. Quelqu'un s'était approché et nous avait demandé si nous étions en couple, et Oliver avait eu l'air absolument dégoûté en répondant « Non, c'est simplement un autre homosexuel à côté duquel je me tiens. » La deuxième fois, j'étais très saoul et très désespéré, et je l'avais invité à rentrer avec moi. Mes souvenirs sont plutôt flous, mais je me suis réveillé seul le matin suivant, complètement habillé, à côté d'un grand verre d'eau. Dans les deux cas, il m'a bien fait comprendre, de deux manières particulièrement humiliantes, que nous ne jouions pas dans la même catégorie, et qu'il valait bien mieux que moi.

« Il... Il n'est pas mon genre, » ai-je tenté.

De toute évidence, Priya était toujours froissée que j'aie refusé ses prostitués. « C'est exactement le genre d'homme que tu cherches. C'est-à-dire : incroyablement chiant.

— Il n'est pas chiant. » A protesté Bridge. « Il est avocat... et... et il est très gentil. Il est sorti avec plein de gens. »

J'ai frissonné. « Et ça, ce n'est pas *du tout* mauvais signe.

— Sinon, » a suggéré Tom, « tu peux le voir comme ça : à vous deux, vous avez eu une vie sentimentale tout à fait saine et ordinaire.

— Je ne sais pas pourquoi ça ne fonctionne jamais pour lui. » Bridget avait l'air sincèrement étonnée que son horrible ami soit célibataire. « Il est si charmant. Et il s'habille si bien. Et sa maison est si propre et si bien décorée. »

James Royce-Royce a tiré une drôle de tête. « Désolé de te le dire, mon chou, mais on dirait bien que c'est exactement ce que tu recherches. Refuser d'au moins le rencontrer serait grandement désobligeant.

— Mais s'il est si parfait, » ai-je insisté, « avec son super job et sa super maison et ses super vêtements, pourquoi est-ce qu'il accepterait de sortir avec moi, bordel ?

— Tu es gentil aussi. » Bridget a posé l'une de ses mains sur la mienne pour me consoler. « Tu essayes juste très fort de faire comme si tu ne l'étais pas. Et, de toute façon, laisse-moi faire. Je suis super douée pour ce genre de chose. »

J'étais à peu près sûr que ma vie sentimentale était sur le point de tomber dans une rivière. Et possiblement se retrouver avec des spoilers sur internet. Mais il semblait qu'Oliver Blackwood soit ma seule chance. Au secours.

Chapter 6

Three days later, against my better judgment and despite my protests, I was getting ready for a date with Oliver Blackwood. The WhatsApp group—One Gay More—was alive with advice, mainly about what I shouldn't wear. Which seemed to amount to everything in my wardrobe. In the end I went with my skinniest jeans, my pointiest shoes, the only shirt I could find that didn't need ironing, and a tailored jacket. I wasn't going to win any fashion awards, but I thought I'd struck a nice balance between "has made no effort" and "is disgustingly desperate." Unfortunately, too much texting, faffing, and selfie-taking for the approval of the peanut gallery had made me late. On the other hand, Oliver was a friend of Bridget's so he'd probably developed a certain tolerance for tardiness over the years.

As I cantered through the door of Quo Vadis—his pick; I wouldn't have dared go for anything so classy—it quickly became apparent he had not, in fact, developed any tolerance for tardiness whatsoever. He was sitting at a corner table, the light from the stained-glass windows dappling over his frown in shades of sapphire and gold. The fingers of one hand tapped impatiently against the tablecloth. The other cradled a pocket watch on a fob, which he was in the process of checking with the air of a man who had done so several times already.

Seriously, though. A fob. Who even?

"I'm so sorry," I panted. "I...I..." Nope, I had nothing. So I had to fall back on the obvious. "I'm late."

"These things happen."

At my arrival he'd risen like we were at a tea dance in the '50s, leaving me totally at a loss for what I was supposed to do in response. Shake his hand? Kiss his cheek? Check with my chaperone? "Should I sit down?"

"Unless"—one of his brows tilted quizzically—"you have another engagement."

Was that a joke? "No. No. I'm, er, all yours."

He made a be-my-guest gesture, and I wriggled gracelessly onto the banquette. Silence stretched between us, as socially discomforting as mozzarella strings. Oliver was much as I remembered him: a cool, clean, modern-art piece of a man entitled *Disapproval in Pinstripes*. And handsome enough to annoy me. My own face looked as if Picasso had created it on a bad day—bits of my mum and my dad thrown together without rhyme or reason. But Oliver had the sort of perfect symmetry that eighteenth-century philosophers would have taken as evidence for the existence of God.

Chapitre 6

Trois jours plus tard, en dépit de mon bon sens et de mes protestations, je me préparais pour un rendez-vous avec Oliver Blackwood. Le groupe WhatsApp (*One Gay More*) était rempli de conseils, surtout sur ce qu'il ne fallait pas porter. Ce qui revenait apparemment à toute ma garde-robe. En fin de compte, j'ai mis un jeans moulant, mes plus belles chaussures, la seule chemise repassée que j'ai trouvée, et une veste sur mesure. Je n'allais pas gagner un concours de mode, mais je pensais avoir trouvé un bon équilibre entre « aucun effort » et « atrocement désespéré ». Malheureusement, je suis arrivé en retard à cause de trop de messages, d'hésitations et de selfies pour l'approbation de mes critiques de bas étage. Et en même temps, Oliver était ami avec Bridget, donc il avait sûrement développé une tolérance aux retards à force de la connaître.

En passant précipitamment la porte de Quo Vadis (c'est lui qui a choisi, je n'aurais jamais osé proposer quelque chose d'aussi chic), j'ai très vite compris qu'il n'avait en fait développé absolument aucune tolérance aux retards. Il était installé à une table dans un coin, la lumière du vitrail parsemant ses sourcils froncés de teintes saphir et or. Ses doigts tapotaient impatiemment sur la nappe. Son autre main tenait une montre à gousset accrochée à une petite chaîne, qu'il regardait avec l'air de quelqu'un qui l'avait déjà fait trop de fois.

Franchement, quoi. Une montre à gousset. Sérieux ?

« Je suis désolé. » Ai-je haleté. « Je... Je... » Non, je n'avais pas d'excuse. Donc je me suis rabattu sur ce qui était évident. « Je suis en retard.

— Ce genre de choses arrive. »

Il s'était levé à mon arrivée comme si on était à une soirée dansante des années 50, me laissant sans aucune idée de quoi faire face à ça. Lui serrer la main ? Lui faire la bise ? Demander à mon chaperon ? « Je peux m'asseoir ?

— À moins, » il a haussé un sourcil d'un air interrogateur, « que tu ne sois attendu ailleurs. » C'était une blague ? « Non. Non. Euh... Je suis tout à toi. »

Il m'a fait signe de m'asseoir, et je me suis maladroitement tortillé sur la banquette. Un silence s'est installé entre nous, aussi long et gênant qu'un fil de fromage fondu. Oliver était exactement comme je m'en souvenais : une sorte d'œuvre d'art moderne, froide et soignée intitulée *Désapprobation en costard*. Et suffisamment beau pour que ça m'énerve. Quant à moi, on aurait dit que Picasso avait créé mon visage après une mauvaise journée, en y jetant des morceaux de mon père et de ma mère sans raison ni cohésion. Mais Oliver avait cette espèce de parfaite symétrie que les philosophes du dix-huitième siècle auraient prise comme preuve que Dieu existe.

“Are you wearing eyeliner?” he asked.

“What? No.”

“Really?”

“Well, it’s the kind of thing I think I’d remember. I’m pretty sure this is just what my eyes look like.”

He looked slightly affronted. “That’s ridiculous.”

Thankfully, at this juncture a waiter materialised with the menus, giving us an excuse to ignore each other for a few happy minutes.

“You should start,” remarked Oliver, “with the smoked eel sandwich. It’s a speciality.”

Since the menu came in the form of a broadsheet, with hand-drawn illustrations and a weather report at the top, it took me a moment to find what he was talking about. “It damn well ought to be for a tenner.”

“Since I will be paying, that need not concern you.”

I squirmed, which made my jeans squeak against the leather. “I’d be more comfortable if we went halvesies.”

“I wouldn’t, given I chose the restaurant, and I believe Bridget said you work with dung beetles.”

“I work *for* dung beetles.” Okay, that didn’t sound much better. “I mean, I work for their preservation.”

Another of his eyebrow twitches. “I wasn’t aware they needed preserving.”

“Yeah, neither are most people. That’s the problem. Science isn’t exactly my strong point but the short version is, they’re good for the soil and if they go extinct, we’ll all starve to death.”

“Then you’re doing good work, but I know for a fact that even the big-name charities pay far less than the private sector.” His eyes—which were a hard, gunmetal grey—held mine so long and so steadily that I actually started sweating. “This is on me. I insist.”

It felt weirdly patriarchal but I wasn’t sure I was allowed to complain about that, on account of us both being men. “Umm...”

“If it will make you feel better, you could allow me to order for you. This is one of my favourite restaurants and”—he shifted position and accidentally kicked me under the table—“my apologies... I enjoy introducing people to it.”

“Are you going to expect me to trim your cigar later?”

“Is that a euphemism?”

« Tu portes de l'eyeliner ? » M'a-t-il demandé.

« Quoi ? Non.

— Vraiment ?

— Ben, je pense que je m'en souviendrais si j'avais fait un truc pareil. Il me semble que je suis bien placé pour savoir que mes yeux sont juste comme ça. »

Il a eu l'air offusqué. « Ridicule. »

Heureusement, un serveur s'est matérialisé avec les menus pile à cet instant, ce qui nous a donné une excuse pour nous ignorer pendant quelques merveilleuses minutes.

« Tu devrais commencer par le sandwich à l'anguille fumée, » m'a fait remarquer Oliver, « c'est une spécialité. »

Comme le menu était présenté sous forme d'une feuille de journal, avec des illustrations à la main et un bulletin météo tout en haut, il m'a fallu un moment pour trouver ce dont il parlait. « J'espère bien vu le prix.

— Comme je payerai, tu ne devrais pas t'en faire pour ça. »

J'ai gigoté, ce qui a fait couiner mon jeans contre le cuir du siège. « Je serais plus à l'aise si on faisait moitié-moitié.

— Et je serais mal à l'aise étant donné que j'ai choisi le restaurant, et qu'il me semble avoir entendu Bridget mentionner que tu travailles avec des bousiers.

— Je travaille *pour* des bousiers. » Okay, ça ne sonnait pas beaucoup mieux. « Enfin, je travaille pour leur préservation, je veux dire. »

Il a encore froncé les sourcils. « Je ne pensais pas qu'ils étaient en danger.

— Ouais, comme la plupart des gens. C'est le problème. La science n'est pas vraiment mon fort, mais en gros, ils sont bons pour les sols et s'ils disparaissent, on mourra tous de faim.

— Alors tu fais du bon travail, mais je sais très bien que même les associations les plus renommées sont loin de payer autant que le secteur privé. » Ses yeux, sévères et d'un gris acier, ont regardé droit dans les miens sans interruption pendant si longtemps que j'ai commencé à suer. « C'est moi qui invite. J'insiste. »

Ça sonnait bizarrement patriarcal, mais je n'étais pas sûr de pouvoir m'en plaindre vu qu'on était tous les deux des hommes. « Euh...

— Si cela peut te soulager, tu pourrais me laisser commander pour toi. Ce restaurant est l'un de mes préférés, » il a déplacé sa jambe sous la table et m'a accidentellement donné un coup de pied, « excuse-moi... et j'aime le faire découvrir aux autres.

— Tu t'attends à ce que j'allume ton cigare, après ça ?

— C'est un euphémisme ?

“Only in *Gigi*.” I sighed. “But fine. I guess you can order for me. If you really want to.”

For about 0.2 seconds, he looked perilously close to happy. “I can?”

“Yes. And”—God, why was I always so ungracious?—“sorry. Thank you.”

“Do you have any dietary restrictions?”

“Nope. I’ll eat anything. Um. Foodwise. That is.”

“And…” He hesitated. Then tried to pretend he hadn’t. “Are we drinking?”

My heart did the half-dead fish flop it always did when conversation strayed even tangentially close to any of the things that had been said about me over the years. “I know you’ve got no reason to believe this, but I’m not an alcoholic. Or a sexoholic. Or a drug addict.”

There was a lengthy silence. I stared at the crisp, white tablecloth, wanting to die.

“Well,” Oliver said at last. “I’ve one reason to believe it.”

In an ideal world, I would have behaved with terrible dignity. In the world I actually lived in, I gave him a sullen glance. “Which is?”

“You told me otherwise. So are we drinking?”

My stomach had gone into a wild free-fall. I hardly knew why. “Can we not, if you don’t mind? While I don’t have medical problems with alcohol, I do tend to make a bit of a tit of myself when plastered.”

“I’m aware.”

And to think I’d almost liked him. Although technically I didn’t have to like him, I just had to make him think I liked him for long enough that he’d date me for long enough that I wouldn’t get fired. It was fine. I could do this. I could be charming. I was naturally charming. I was a quarter Irish and a quarter French. You couldn’t get more charming than that.

The waiter returned and, while I sat in sulky silence, Oliver placed our order. The whole experience was slightly strange, since I still hadn’t figured out how demeaning I should be finding it. I definitely wouldn’t have wanted it to happen regularly. But there was also some pathetic, lonely part of me that enjoyed being so publicly possessed. Especially by a man like Oliver Blackwood. It felt perilously close to being worth something.

“I can’t help but notice,” I began, when the waiter departed, “that if this fish sarnie is all that and a bag of chips, you aren’t having one.”

“Yes. Well.” Surprisingly, Oliver went a teeny bit pink around the ears. “I’m a vegetarian.”

— Seulement dans *Moulin Rouge*. » Puis j'ai soupiré. « Mais d'accord. Tu peux commander pour moi, j'imagine. Si c'est ce que tu veux. »

Pendant environ 0,2 seconde, il a semblé dangereusement proche d'être content. « Je peux ?

— Oui. Et... » Mon Dieu, pourquoi est-ce que j'étais toujours si ingrat ? « Désolé. Merci.

— As-tu de quelconques restrictions alimentaires ?

— Non. Je peux tout avaler. Euh... En nourriture. Évidemment.

— Et... » Il a hésité. Puis il a tenté de faire comme si ce n'était pas le cas. « Buvons-nous ? »

Mon cœur a fait ce tressautement de poisson à moitié mort qu'il faisait toujours quand une conversation s'approchait ne serait-ce que légèrement de n'importe laquelle des choses dites à mon sujet ces dernières années. « Je sais que tu n'as aucune raison de me croire, mais je ne suis pas un alcoolique. Ou un addict à la drogue. Ou un addict au sexe. »

Un long silence a suivi. J'ai fixé la nappe blanche et repassée, avec l'envie de mourir.

« Eh bien, » Oliver a finalement dit, « j'ai une raison de te croire. »

Dans un monde idéal, je me serais comporté avec une grande dignité. Dans le monde dans lequel je vivais en réalité, je lui ai lancé un regard morose. « C'est-à-dire ?

— Tu m'as dit le contraire. Et donc, buvons-nous ? »

Mon estomac était parti en chute libre. Je comprenais à peine pourquoi.

« On peut éviter, si ça ne te dérange pas ? Je n'ai pas de problème médical avec l'alcool, mais j'ai tendance à être un vrai con quand je suis bourré.

— Je suis au courant. »

Et dire que j'ai failli l'apprécier. Quoique techniquement, je ne devais pas l'apprécier, je devais juste lui faire croire que je l'appréciais suffisamment longtemps pour qu'il sorte avec moi suffisamment longtemps pour que je ne sois pas viré. Tout allait bien. Je pouvais le faire. Je pouvais être charmant. J'étais naturellement charmant. J'étais un quart Irlandais et un quart Italien. On ne pouvait pas faire plus charmant.

Le serveur est revenu et, pendant que je tirais la tête en silence, Oliver a commandé. L'expérience était plutôt étrange, vu que je ne savais pas encore à quel point je devais trouver ça rabaissant. Je n'aurais clairement pas voulu que ça arrive régulièrement. Mais une part de moi, pathétique et seule, appréciait cet étalage public de possessivité. En particulier venant d'un homme comme Oliver Blackwood. On aurait dangereusement pu croire que je valais quelque chose.

« Je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer, » ai-je dit quand le serveur est parti, « que si ce sandwich au poisson est aussi formidable que tu le dis, tu n'en prends pourtant pas.

— C'est vrai. En fait... » Étonnement, Oliver a légèrement rougi. « Je suis végétarien.

“Then how do you know about the magic eel?”

“I’ve eaten meat before, and I like it. It’s just I’ve reached the point that I can’t justify it ethically.”

“But you’re cheerfully going to sit there and watch me chow down on bits of dead animal like some kind of creepy carni-voyeur?”

He blinked. “I hadn’t thought of it that way. I just wanted you to enjoy the food, and I’d never impose my principles on people who don’t necessarily share them.”

Was it me, or had he basically said “I think you’re behaving unethically, but I assume I can’t expect any better from you”? The mature making-this-work-and-saving-my-job reaction would be to let that slide. “Thanks. I always like my dinner served with a sprinkling of sanctimony.”

“That’s rather unfair.” Oliver moved again, and kicked me again. “Especially given you’d have been equally, if not more, offended if I’d ordered vegetarian without asking you. Also, I’m sorry I keep catching you with my feet. Yours are never where I’m expecting them to be.”

I gave him one my meanest looks. “These things happen.”

The conversation hadn’t so much died on us as been taken out back and shot in the head. And I knew I should be playing paramedic but I couldn’t quite bring myself to or work out how.

Instead, I crunched on some of the baked salisfy and parmesan that had just arrived (which was delicious in spite of the fact I had no idea what salisfy was, and didn’t want to give Oliver the satisfaction of asking him) and wondered what it would be like being here with somebody I could actually stand. It was a lovely, cosy place, with the brightly painted windows and caramel leather seating, and the food was clearly going to be amazing. The sort of restaurant you’d come back to for anniversaries and special occasions, and reminisce about the perfect first date you shared there.

The fish sarnie, when it showed up, turned out to be pretty much the most perfect thing I’d ever eaten: buttery sourdough wrapped around smoky slabs of eel, slathered in truly fiery horseradish and Dijon mustard, and served with pickled red onions just sharp enough to cut through the meaty intensity of the fish. I think maybe I genuinely moaned.

“Okay,” I said, once I’d inhaled it. “I was too hasty. That was so good I could pretty much marry you now.”

— Alors comment est-ce que tu peux être au courant pour l'anguille magique ?

— Je mangeais de la viande avant, et j'aime bien ça. J'ai simplement atteint un point où je ne peux plus le justifier moralement.

— Mais tu vas joyeusement rester là à me regarder mâchouiller des bouts d'animaux morts comme une espèce de carni-voyeur malsain ? »

Il a cligné des yeux. « Je n'y avais pas pensé comme ça. Je voulais juste que la nourriture te plaise, et je n'imposerais jamais mes principes à ceux qui ne les partagent pas nécessairement. »

C'était moi, ou il venait de dire en gros : « Je pense que tu te comportes de manière immorale, mais j'imagine que je ne peux rien attendre de mieux venant de toi » ? La réaction mature qui m'aurait permis de sauver ce rancard et mon job aurait été de ne pas lui prêter attention. « Merci. J'ai toujours aimé une pincée de culpabilité avec mon repas.

— Tu es plutôt injuste. » Oliver a bougé à nouveau, et m'a cogné à nouveau. « Surtout en sachant que tu aurais été tout aussi offensé, si pas plus, si j'avais commandé végétarien sans te le demander. Et aussi, je suis désolé de te donner des coups de pied. Les tiens ne sont jamais là où je m'y attends. »

Je lui ai lancé mon regard le plus mauvais. « Ce genre de choses arrive. »

Ce n'est pas que la conversation s'est éteinte, mais plutôt qu'on l'a amenée à l'écart pour lui tirer une balle dans la tête. Et je savais que j'aurais dû jouer au secouriste, mais je n'arrivais pas vraiment à m'y forcer ou à savoir comment m'y prendre.

Au lieu de ça, j'ai grignoté un peu du salsifis grillé au parmesan qui venait d'arriver (et qui était délicieux même si je n'avais aucune idée de ce qu'était du salsifis, et que je ne voulais pas donner à Oliver la satisfaction de le lui demander) et je me suis demandé ce que ça ferait de venir ici avec une personne que je pouvais réellement supporter. C'était un lieu charmant et confortable, avec des vitraux aux couleurs vives et des sièges en cuir couleur caramel, et la nourriture allait clairement être incroyable. Le genre de restaurant où on reviendrait pour les anniversaires et les occasions particulières, et pour ressasser le premier rendez-vous parfait qu'on y aurait partagé.

Une fois arrivé, le sandwich a bien semblé être la chose la plus parfaite que j'ai jamais mangée : deux tranches beurrées de pain au levain autour de morceaux d'anguille fumée, badigeonnée d'une sauce au raifort et à la moutarde de Dijon vraiment épicée, le tout servi avec des oignons rouges marinés, juste assez forts pour ressortir malgré l'intensité de l'anguille. Je crois que j'ai carrément gémi de plaisir.

« D'accord, » ai-je dit, une fois que je l'avais englouti. « J'ai parlé trop vite. C'était tellement bon que je pourrais t'épouser, maintenant. »

Maybe I was seeing the world through eel-tinted glasses, but right then, Oliver's eyes had a touch of silver in them. And were softer than I'd thought. "I'm happy you liked it."

"I could eat one every day for the rest of my life. How could you know these exist and give them up?"

"I...thought it was the right thing to do."

"I can't tell if that's really commendable or really tragic."

He lifted one shoulder in a self-conscious shrug. And the silence between us, while still not comfortable, seemed slightly less jagged. Maybe this was going to be okay. Maybe we'd been saved by a dead fish.

"So...uh..." Still riding my sandwich bliss, I felt slightly more able to make the effort. "I seem to remember you being a lawyer or something?"

"I'm a barrister, yes."

"And what do you...barrist?"

"I—" The toe of his shoe whomped me in the knee. "God. I'm sorry. I've done it again."

"I've got to say, you play one hell of a hard-core game of footsie."

"I assure you, it's been accidental every time."

He looked so mortified I took pity on him. "It's me. I'm all legs."

We both peered beneath the tablecloth.

"How about if I..." I suggested, swinging my feet to the right.

He shuffled his Italian leather oxfords left. "And I go..."

His ankle brushed against mine as we rearranged ourselves. And it had clearly been way too long since I got laid, because I damn near fainted. Dragging my attention away from our under-table negotiations, I found him watching me with this crooked half-smile—as if we'd single-handedly (- footedly?) brought peace to the Middle East.

And all of a sudden he was a lot more bearable. Enough more bearable that I could almost see myself putting up with a man who smiled like that, and bought me amazing eel sandwiches, even if I didn't have to.

Which was way, way worse than not liking him.

Ma vision du monde était peut-être embellie par l'anguille, mais juste à ce moment-là, je pouvais voir une touche d'argent dans les yeux d'Oliver. Et ils étaient plus doux que je ne m'en souvenais. « Je suis content que ça t'ait plu.

— Je pourrais en manger chaque jour pour le restant de ma vie. Comment est-ce que tu peux savoir que ce truc existe et quand même y renoncer ?

— Je... pensais que c'était pour le mieux.

— Je ne sais pas si c'est vraiment louable ou vraiment tragique. »

Il a haussé les épaules, mal à l'aise. Et le silence entre nous, même s'il n'était toujours pas agréable, semblait légèrement moins glacial. Peut-être que tout irait bien. Peut-être qu'un poisson mort nous avait sauvés.

« Et donc, euh... » Grâce à mon sandwich béatifique, je me sentais plus à même de faire un effort. « Je crois me rappeler que tu es avocat ou un truc du genre ?

— À la cour, oui.

— Et qu'est-ce que tu... avocates ?

— Je... » La pointe de sa chaussure m'a cogné le genou. « Bon sang. Excuse-moi. J'ai recommencé.

— Je dois dire que tu me fais du pied comme un vrai champion.

— Je t'assure que c'était accidentel à chaque fois. »

Il avait l'air si embarrassé que j'ai eu pitié. « C'est ma faute. Moi et mes longues jambes. »

On a tous les deux regardé sous la table.

« Et si je... » ai-je suggéré en décalant mes pieds vers la droite.

Ses chaussures en cuir italien ont glissé vers la gauche. « Et moi je... »

Sa cheville a effleuré la mienne alors qu'on se repositionnait. Et ça faisait vraiment trop longtemps que je ne m'étais pas envoyé en l'air, parce que j'ai bien failli m'évanouir. En détournant mon attention de nos négociations par-dessous la table, je l'ai vu me regarder avec ce demi-sourire en coin, comme si nous avions apporté la paix au Moyen-Orient en un tour de main (de pied ?).

Et d'un coup, il était beaucoup plus supportable. Suffisamment supportable pour que je puisse presque m'imaginer tolérer un homme qui me souriait comme ça, et qui m'achetait de merveilleux sandwiches à l'anguille, même s'il n'y était pas obligé.

Ce qui était pire, bien pire que de ne pas l'apprécier.

Chapter 7

“Your...your job?” I asked with all the smoothness of a bowl of granola.

“Ah. Yes. Well, I”—this time, his foot only stroked the side of mine as it jiggled under the table—“specialise in criminal defence. And you might as well get it over with.”

“Get what over with?”

“The question that everyone asks when you tell them you work in criminal defence.”

This felt uncomfortably like failing an exam. In a blind panic, I blurted out the first thing that came into my head. “Do you have sex in the wig?”

He stared at me. “No, because they’re very expensive, very uncomfortable, and I have to wear mine to work.”

“Oh.” I tried to come up with another question. Except now all I could think of was “Do you have sex in the robe?” and that obviously wasn’t going to help.

“The question people usually ask,” he went on, like he was the only one in the play who’d remembered his lines, “is how do you live with yourself when you spend your whole life putting rapists and murderers back on the street?”

“Actually, that is a good question.”

“Should I answer it?”

“Well, you seem to really want to.”

“It’s not about whether I want to.” His jaw tightened. “It’s about whether you’re going to think I’m an amoral profiteer if I don’t.”

I couldn’t imagine that he—or anyone—would care that much for my opinion, good, bad, or indifferent. I spread my hands in a go-for-it gesture. “I guess you’d better tell me then.”

“The short version is: an adversarial justice system isn’t perfect, but it’s the best that we’ve got. Statistically, yes, most people I defend in court are guilty because the police can broadly do their jobs. But even people who probably did it are entitled to a zealous legal defence. And that’s a principle to which...to which I am ideologically committed.”

Thankfully, while he’d been delivering this monologue—which only needed some stirring background music to reach its full dramatic potential—I was served a truly glorious pie. Beef, as it turned out, almost meltingly soft, swimming in gravy and barely contained by its crisp pastry cap.

Chapitre 7

« Et donc... ton travail ? » Ai-je demandé avec toute la grâce d'un hippopotame.

« Ah, oui. Eh bien, » cette fois, son pied a seulement caressé le mien en se balançant sous la table, « je me spécialise dans la défense en droit pénal. Et tu peux y aller, qu'on en finisse directement.

— Qu'on en finisse avec quoi ?

— Avec la question que tout le monde te pose quand tu travailles en droit pénal. »

J'avais l'horrible impression de rater un examen. Dans un élan de panique, j'ai lâché la première chose qui m'est venue à l'esprit. « Tu fais l'amour avec la perruque ? »

Il m'a fixé du regard. « Non, car elles sont très chères, très inconfortables, et je dois porter la mienne au travail.

— Oh. » J'ai essayé de trouver une autre question. Sauf que la seule à laquelle je pensais maintenant était « Tu fais l'amour avec la robe ? » et ça n'allait clairement pas aider.

« La question qu'on me pose habituellement, » a-t-il continué, comme s'il était le seul sur scène à se souvenir de ses répliques, « c'est comment peux-tu accepter de passer ta vie à remettre des violeurs et des meurtriers en liberté ?

— C'est effectivement une bonne question.

— Dois-je y répondre ?

— Ben, tu as l'air d'en avoir vraiment envie.

— Il ne s'agit pas d'envie. » Il a serré la mâchoire. « Il s'agit de savoir si tu vas penser que je suis un profiteur immoral dans le cas où je n'y réponds pas. »

Je n'arrivais pas à imaginer que mon opinion, qu'elle soit bonne, mauvaise, ou indifférente, puisse avoir de l'importance pour lui ou pour n'importe qui. « J'imagine que tu ferais mieux de me le dire, alors.

— Voilà la version courte : une procédure accusatoire et contradictoire n'est pas un système parfait, mais c'est le mieux que l'on puisse avoir. Statistiquement, oui, la plupart de ceux que je défends sont coupables car la police sait à peu près faire son travail. Mais même les potentiels coupables ont le droit d'être défendus avec ferveur. Et c'est un principe idéologique auquel... auquel je tiens particulièrement. »

Heureusement, pendant qu'il monologuait (il ne manquait plus que de la musique émouvante en fond pour un effet dramatique total), on m'a servi une magnifique tourte à la viande. Au bœuf, apparemment, fondant presque en bouche, baignant dans la sauce et débordant presque de la croûte.

“Wow”—I glanced up from the pie and slammed straight into Oliver’s hardest, coldest glare—“you seem really defensive about this.”

“I just find it helps to be honest from the beginning. This is who I am, and what I do, and I believe in what I do.”

I suddenly noticed he’d barely touched his...beetroot, I think it was? Beetroot and other virtuous vegetables. His hands were folded against the table so tightly that his knuckles were white.

“Oliver,” I said softly, realising I’d never said his name before, and confused by how intimate it was. “I don’t think you’re a bad person. Which you must know means next to nothing coming from me, because you only have to pick up a paper or Google my name to know what sort of person *I* am.”

“I”—now he looked uncomfortable for a different reason—“I am aware of your reputation. But if I’m to know you, Lucien, I’d rather it came from you.”

Shit. This had got real out of nowhere. How hard could it be to get a guy to like you enough to date you for a few months but not so much that you had to deal with those weird emotion things that fucked with your head, ruined your sleep, and left you crying on the bathroom floor at three in the morning? “Well, for starters, it’s Luc.”

“Luke?” Somehow I could always tell when people pronounced it with a *k* and an *e*. “It seems a shame when Lucien is such a beautiful name.”

“Actually that’s the English pronunciation.”

“Surely it’s not”—he flinched—“*Looshan* as the Americans would have it?”

“No. God no. My mother’s French.”

“Ah. Lucien, then.” He said it perfectly, too, with the half-swallowed softness of the final syllable, smiling at me—the first full smile I’d seen from him, and shocking in its sweetness. “Vraiment? Vous parlez français?”

There’s really no excuse for what happened next. I think maybe I just wanted him to keep smiling at me. Because for some reason I said, “Oui oui. Un peu.”

And then, to my horror, he rattled off God knew what.

Leaving me to scrape the bottom of the barrel of my GCSE French, for which I’d received a D. “Um...um... Je voudrais aller au cinema avec mes amis? Ou est la salle de bain?”

« Ouah. » Mes yeux ont quitté la tourte et ont rencontré le regard le plus froid et sévère que j'avais vu chez Oliver. « Tu as vachement l'air sur la défensive concernant ce sujet.

— Je trouve simplement qu'il vaut mieux être honnête dès le départ. Voilà qui je suis, et ce que je fais, et je crois en ce que je fais. »

J'ai soudainement remarqué qu'il avait à peine touché à sa... je crois que c'était de la betterave ? De la betterave et d'autres végétaux vertueux. Ses mains étaient jointes sur la table, si serrées que ses phalanges avaient blanchi.

« Oliver, » ai-je dit doucement, en me rendant compte que je n'avais jamais prononcé son nom jusqu'ici, étonné par l'intimité du mot, « je ne pense pas que tu sois une mauvaise personne. Bien que tu doives savoir que ça ne veut rien dire venant de moi, parce qu'il te suffit d'ouvrir un journal ou de chercher mon nom sur Google pour savoir quel genre de personne *je* suis.

— Je... » Il avait l'air mal à l'aise pour une autre raison, maintenant. « Je suis au courant de ta réputation. Mais si je dois apprendre à te connaître, Lucien, je préférerais que cela vienne de toi. »

Merde. Ça devenait beaucoup trop réel, là. Ça devrait pourtant être facile de faire en sorte qu'un mec t'apprécie suffisamment pour sortir avec toi pendant quelques mois mais pas assez pour que tu doives gérer ces émotions cheloues qui t'embrouillent la tête, ruinent ton sommeil et te font pleurer sur le sol de la salle de bain à trois heures du matin. « Bon, déjà, c'est Luc.

— Luke ? » Bizarrement, je devinais toujours quand les gens l'écrivaient avec un *k* et un *e*. « C'est dommage, Lucien est un si beau nom.

— Non, et toi tu parles du nom français. Change le *e* en *a* et rajoute un *o* à la fin.

— Quoi, tu veux dire, » il avait l'air étonné, « Luciano, comme en espagnol ?

— Non, pitié. Ma mère est Italienne.

— Ah. Luciano, donc. » Et il l'a dit parfaitement, en plus, avec le *tch* et l'accent sur la bonne syllabe, tout en me souriant, le premier vrai sourire qu'il m'a fait, un vrai choc tellement il était doux. « *Davvero ? Parli italiano ?* »

Je n'ai vraiment aucune excuse pour ce qu'il s'est passé ensuite. Peut-être que je voulais juste qu'il continue à me sourire. Parce qu'allez savoir pourquoi, j'ai dit : « *Si, si. Un pochino.* »

Et là, à ma grande horreur, il a commencé à débiter je ne sais quoi.

Ce qui m'a obligé à racler les fonds de tiroirs de mon dernier examen d'italien, pour lequel j'avais reçu un 5/10. « *Euh... Vorrei andare al cinema ? Dov'è il bagno ?* »

Utterly perplexed, he pointed. So I was obliged to go the bathroom. And when I slunk back, he immediately confronted me with “You don’t speak French at all, do you?”

“No.” I hung my head. “I mean, my mother used both when I was growing up, but I still turned out stubbornly monolingual.”

“Then why didn’t you just say that?”

“I...don’t know. I guess I assumed you didn’t speak French either?”

“Why on earth would I imply I could speak French, when I couldn’t?”

I stuffed a teetering forkful of pie into my mouth. “You’re right. That would be a deranged thing to do.”

Another of our silences. On a scale of uncomfortable to horrible, I would probably rate this as unpleasant, and I didn’t know what to do. I’d definitely succeeded in swinging the needle away from “dangerously intimate.” Unfortunately it was now pointing squarely at “not a chance in hell.”

I half thought about kicking him. Just to see how he’d react. But that was probably about as weird as randomly pretending I spoke French. God. This was why I was never going to get a proper boyfriend or even a semi- acceptable temporary substitute. I’d lost whatever capacity I ever had to relate to people in a romantic way.

“How come you’re so fluent?” I asked in a subcompetent attempt to salvage the evening.

“My, ah”—he poked sheepishly at the remains of his vegetables—“family have a holiday home in Provence.”

Of course they did. “Of course you do.”

“What do you mean by that?”

I shrugged. “Just, I can imagine it. No wonder you grew up all nice and put-together and perfect.” And way too good for me.

“I’ve certainly never claimed to be perfect, Lucien.”

“Oh stop it with the *Lucien*, will you?”

“I’m sorry. I didn’t realise you didn’t like it.”

Except I did like it. That was the problem. I wasn’t here to like things. Liking things was trouble. “I told you before,” I snarled, “it’s Luc. Just Luc.”

“Noted.”

Il m'a indiqué la direction, perplexe. Alors j'ai bien dû d'aller aux toilettes. Et quand je me suis faufilé dans mon siège en revenant, il m'a immédiatement confronté : « Tu ne parles pas du tout italien, n'est-ce pas ? »

— Non. » J'ai baissé la tête. « Enfin, ma mère me parlait dans les deux langues quand j'étais petit, mais je suis resté obstinément monolingue.

— Alors pourquoi ne l'as-tu pas dit directement ?

— Je... Je ne sais pas. J'imaginai probablement que tu ne parlais pas non plus italien ?

— Mais pourquoi donc aurais-je laissé croire que je parlais italien si ce n'était pas le cas ? »

Je me suis fourré une bouchée de tourte en bouche. « C'est vrai. Il faudrait être dérangé pour faire ça. »

Un autre de nos silences. Sur une échelle entre inconfortable et horrible, je dirais que celui-ci était désagréable, et je ne savais pas quoi faire. J'avais clairement réussi à éloigner l'aiguille de « dangereusement intime ». Malheureusement, elle pointait maintenant directement sur « même pas en rêve ».

J'ai vaguement pensé à lui donner un coup de pied. Juste pour voir comment il réagirait. Mais c'était sûrement aussi débile que de prétendre savoir parler italien sans raison. Bon sang. Voilà pourquoi je n'allais jamais avoir un petit ami correct ou même un substitut temporaire semi-acceptable. J'avais perdu toute capacité que j'ai un jour pu avoir à comprendre quelqu'un romantiquement.

« Comment ça se fait que tu parles si bien italien ? » Lui ai-je demandé en tentant lamentablement de sauver la soirée.

« Ma, euh, » il triturait ses légumes avec sa fourchette, penaud, « ma famille a une résidence secondaire en Toscane. »

Évidemment. « Évidemment.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? »

J'ai haussé les épaules. « Juste que je l'imagine bien. Pas étonnant que tu sois tout convenable et élégant et parfait. » Et beaucoup trop bien pour moi.

« Je n'ai certainement jamais prétendu être parfait, Luciano.

— Oh arrête un peu avec tes *Luciano*, tu veux ?

— Désolé. Je ne savais pas que tu n'aimes pas ça. »

Sauf que j'aimais ça. C'était bien problème. Je n'étais pas là pour aimer des choses. Aimer des choses n'apportait que des ennuis. « Je te l'ai déjà dit, » ai-je grogné, « C'est Luc. Juste Luc.

— Très bien. »

A few minutes later, with me looking out the window and Oliver looking at his hands, the waiter came to clear our plates. And a few minutes after that, a lemon posset, topped with rhubarb arrived. It was exquisitely simple—this little white ramekin full of sunshine-yellow cream, topped by a pile of pinkish spirals. I felt awful.

“Nothing for you?” I indicated the empty space in front of Oliver.

“I’m not a fan of desserts. But I hope you’ll like this one. It’s very good.”

“If you’re not a fan, how do you know it’s?”—I wriggled my fingers into air quotes—“‘very good’?”

“I... That is... I...”

“Do you want to share it with me?” It was the closest I could get, right then, to an apology. Because it wasn’t like I could say, *Sorry I’m so desperate for this to work, and so terrified of this working that I’m lashing out at you over things like you being quite nice, and not wholly unattractive, and having had an ordinary childhood.*

He was eyeing the lemon posset the way I’ve always wanted someone to look at me. “Maybe I could have a little? Let me ask for more cutlery.”

“No need.”

Okay. It was, at the eleventh and a half hour, time to get my sexy on. I broke the pristine surface of the cream, mounding it perfectly onto the spoon, along with a few pieces of rhubarb. And, holding it out to Oliver, I offered him my very best, most hopeful smile. Whereupon, he took the spoon from my fingers, crushing me so utterly I couldn’t even enjoy the way a taste of lemon posset made his whole face go dreamy with bliss.

“Thank you,” he said, returning the damn spoon.

I plunged it violently into the pudding, shovelling what remained into my mouth as if it was my mortal enemy.

Oliver watched me, confused once again. “Should I order another one?”

“No, I’m good. Let’s get out of here.”

“I...I’ll get the bill.”

God. I was undateable. Genuinely fucking undateable. No wonder Oliver had practically vomited when that randomer at Bridge’s party had thought we were going out. No wonder he’d dumped me in bed and run away screaming that time I’d tried to hit on him. No wonder he didn’t even trust me to put a spoon of pudding in his mouth.

Quelques minutes plus tard, alors que je regardais par la fenêtre et qu'Oliver regardait ses mains, le serveur est venu débarrasser nos assiettes. Et quelques minutes après ça est arrivée une crème au citron surmontée de rhubarbe. C'était magnifiquement simple : un petit ramequin rempli d'une crème jaune pâle, avec des spirales rosâtres sur le dessus. Je me sentais très mal.

« Tu ne prends rien ? » J'ai pointé l'espace vide en face d'Oliver.

« Je ne suis pas fan de desserts. Mais j'espère que tu aimeras celui-ci. Il est délicieux.

— Si tu n'es pas fan, comment tu peux savoir qu'il est, » j'ai fait des guillemets avec mes doigts, « “délicieux” ?

— Je... En fait... Je...

— Est-ce que tu veux qu'on partage ? » À ce stade, je n'avais pas de meilleur moyen pour m'excuser. Parce que je ne pouvais pas exactement lui dire *Désolé d'être si désespéré que ça fonctionne, et si terrifié que ça fonctionne au point où je m'en prends à toi pour des trucs comme le fait que tu es gentil, et plutôt séduisant, et que tu as eu une enfance ordinaire.*

Il regardait la crème de citron comme j'ai toujours voulu qu'on me regarde. « Je pourrais peut-être en avoir un peu ? Laisse-moi demander une autre cuillère.

— Pas besoin. »

Okay. Il était absolument temps que je me montre sexy. J'ai percé la surface immaculée de la crème, en créant une cuillerée parfaite, avec quelques morceaux de rhubarbe. Et j'ai offert à Oliver mon sourire le plus beau et le plus encourageant en lui tendant la cuillère. Qu'il m'a immédiatement prise des mains, ce qui m'a tellement dévasté que je n'arrivais pas à apprécier la manière dont le simple goût d'une crème au citron lui faisait fermer les yeux de bonheur.

« Merci. » M'a-t-il dit en me rendant la foutue cuillère.

Je l'ai violemment plongée dans le pudding, en engloutissant ce qu'il en restait comme si c'était mon pire ennemi.

Oliver m'a observé, encore une fois perplexe. « Devrais-je en commander une autre ?

— Non, c'est bon. On peut s'en aller.

— Je... Je vais demander l'addition. »

Mon Dieu. Qui aurait accepté de sortir avec moi ? J'étais sérieusement putain d'invivable. Pas étonnant qu'Oliver ait presque vomi quand ce type à la soirée de Bridge a cru qu'on sortait ensemble. Pas étonnant qu'il m'ait abandonné dans un lit pour s'enfuir en hurlant la fois où j'ai essayé de le draguer. Pas étonnant qu'il ne me fasse même pas confiance pour lui mettre une cuillère de pudding en bouche.

Commentaire

1. Introduction

Ce travail porte sur la traduction en français des sept premiers chapitres du roman *Boyfriend Material*, écrit par Alexis Hall et publié pour la première fois en 2020 par la maison d'édition Sourcebooks Casablanca.

Ce roman suit la vie de Luc O'Donnell, le fils de deux stars du rock des années 80 dont l'ancienne renommée lui attire bien des ennuis. En effet, Luc doit constamment surveiller ses moindres faits et gestes sous peine de se retrouver accablé par la presse à scandales. Malheureusement, il voit son emploi de collecteur de fonds menacé lorsqu'une photo de lui, prise hors contexte et accompagnée de rumeurs plus accusatrices les unes que les autres, commence à circuler sur internet et dans les tabloïds. Les donateurs avec lesquels Luc travaille ne veulent pas être associés à un homme qui a la réputation de boire, de se droguer, ainsi que de participer à des orgies, sans parler de son homosexualité assumée. Il lui faut donc absolument redorer son image, et pour cela, une seule option se présente : il doit trouver un faux petit ami respectable et parfait pour prouver qu'il est revenu sur le droit chemin.

Boyfriend Material est une comédie romantique qui, au travers de son histoire, de son humour ou de ses personnages, aborde différents thèmes : l'homosexualité, les relations interpersonnelles, qu'elles soient amicales ou romantiques, les classes sociales en Grande-Bretagne, et bien d'autres.

Avant d'entamer notre commentaire de traduction, il est cependant nécessaire d'aborder rapidement un aspect de la rédaction de ce dernier. Étant donné que le roman *Boyfriend Material* est écrit par une personne faisant partie de la communauté LGBTQIA+ et qu'il aborde des sujets liés à l'inclusion de ce groupe social, il a semblé logique d'écrire ce commentaire dans la même optique d'inclusion. Pour cette raison, l'écriture inclusive a été utilisée tout au long du commentaire lorsque son utilisation était pertinente. Ainsi, au lieu d'écrire « les traducteurs » pour parler de personnes hypothétiques, nous dirons plutôt « les traducteurs et traductrices » ou « les traducteur·rice·s ». Cette utilisation du point médian est appliquée de la même manière dans tout le commentaire, à une exception près.

En effet, en parlant de son identité de genre, Alexis Hall écrit sur son site internet que « my pronouns are whatever » (Quicunquevult, n.d.), en plus d'indiquer sur son profil Instagram son utilisation des pronoms « she/he/they » (Hall, n.d.). Cette non-conformité à l'habituelle

opposition binaire « homme/femme » est difficile à représenter fidèlement dans une langue aussi rigide que le français. Nous avons donc décidé, à défaut d'une meilleure option, d'également nous servir de l'écriture inclusive dans ce contexte, à la différence près qu'au lieu d'écrire « auteur·rice » comme c'est par exemple le cas lorsque nous parlons de personnes hypothétiques, nous utiliserons « auteurice » sans point médian pour parler d'Alexis Hall. Cette formulation n'est certes pas parfaite, mais elle a au moins le mérite de représenter une forme de non-conformité de genre, une représentation d'autant plus importante étant donné certains des thèmes abordés dans le roman.

La traduction de *Boyfriend Material* a présenté certaines difficultés : la traduction de l'humour, la question de l'adaptation (ou non) d'éléments culturels parfois étrangers au public cible, la présence d'une langue étrangère au sein du texte source, etc.

Tous ces aspects du texte ont demandé une réflexion approfondie sur la manière de les traduire et sur le résultat final attendu. Il est cependant impossible d'entreprendre une traduction sans auparavant établir le point de départ et le cap à suivre afin d'obtenir un résultat cohérent et à la hauteur de nos attentes. C'est sur ce point que nous nous concentrerons dans la première partie de ce commentaire.

2. La visée fonctionnaliste en traduction littéraire

2.1. Théorie du *skopos*

Avant même de commencer à traduire, il est primordial de se poser deux questions : pour qui traduisons-nous, et avec quel objectif ? Autrement dit, il faut déterminer ce que Reiß et Vermeer (2013) appellent le *skopos* de la traduction, c'est-à-dire le but, l'intention derrière la traduction.

Pour expliquer leur théorie du *skopos*, Reiß et Vermeer tirent leur réflexion sur l'action de traduire de la théorie de l'action : si deux personnes interagissent, la personne A doit évaluer la situation afin d'adapter son action en fonction de comment la personne B pourrait réagir, tandis que la personne B doit de son côté évaluer la situation et l'intention de la personne A afin d'adapter sa propre réaction.

« Acting may therefore be described as a function of two factors: the assessment of a given situation and the intention (or function/purpose of the action) deriving from it. » (Idem : 87)

De même, lors d'une traduction (qui est une forme d'action plus complexe), les traducteur·rice·s doivent évaluer quelle est la fonction de la traduction et quel est leur public cible afin d'adapter leurs stratégies de traduction selon le résultat qu'ils ou elles souhaitent obtenir (d'autres personnes peuvent également influencer le *skopos* d'un texte, comme un·e éditeur·rice ou l'auteur·rice du texte source, mais comme cela n'a pas été le cas de ce travail, nous n'aborderons pas cet aspect plus en détail).

En effet, si un·e traducteur·rice souhaite traduire, par exemple, un texte informatif sur l'informatique, il est nécessaire de se demander à qui s'adresse le texte. Le texte vise-t-il un public profane ? Alors, il faudra adopter un vocabulaire général, peut-être inclure des explications ou expliciter certains concepts. Le public cible est-il composé d'expert·e·s sur le sujet ? Alors, la traduction devra comprendre un vocabulaire précis et spécialisé, et le ou la traducteur·rice pourra compter sur les connaissances du public sur le sujet sans s'inquiéter de devoir en expliquer les aspects les plus compliqués (à noter que toutes ces questions se concentrent uniquement sur le texte cible et tiennent à peine compte du texte source, mais nous y reviendrons).

Cette réflexion porte bien entendu non seulement sur le contenu de la traduction, mais également sur la forme. Il n'est pas toujours aisé de conserver à la fois le sens exact du texte source et la forme sous laquelle il est écrit. Dans le cas d'un poème, par exemple, il sera probablement nécessaire de sacrifier l'exactitude du sens au profit des rimes et du rythme.

La théorie du *skopos* peut donc être résumée comme ceci : la fin justifie les moyens (Idem : 90). C'est bien le *skopos* qui dictera comment sera élaborée la traduction (donc en fonction du public cible et de l'objectif que se donne le ou la traducteur·rice), et non l'inverse.

« There is no such thing as “the” translation of a text; the results of the translation process will vary according to their *skopoi*. » (Idem : 90)

Reiß et Vermeer mentionnent également les différentes phases d'élaboration d'une traduction telles qu'elles ont été proposées par Kirchhoff.

« (1) Setting the *skopos* [...] »

(2) Redefining the relevance of certain aspects of the source text according to the *skopos* set [...]

(3) Accomplishing the *skopos* [...] » (Idem : 91-92)

La première étape consiste à définir le *skopos* de la traduction, c'est-à-dire pour qui et comment traduire. Il est ensuite nécessaire d'évaluer si des éléments du texte source devront être modifiés pour correspondre au *skopos* de la traduction (par exemple : faut-il adapter le texte au contexte culturel du public cible ?), car ce dernier n'est pas forcément équivalent au *skopos* du texte source. Enfin, il faut accomplir le *skopos*, c'est-à-dire que le résultat de la traduction devra répondre aux contraintes posées par le *skopos* du ou de la traducteur·rice.

2.2. Fonction(s) du texte source

Si la théorie du *skopos* proposée par Reiß et Vermeer est un point de départ pour réfléchir à la finalité de la traduction, il doit être précisé qu'elle se concentre presque uniquement sur le texte cible, sans prendre réellement en compte la finalité et les spécificités du texte source qui méritent pourtant une attention tout aussi nécessaire, en particulier en traduction littéraire.

« Le fait de donner la priorité à la finalité du texte cible ne veut pas dire que le texte source est tout à fait sans pertinence, comme il est souvent supposé. Le texte source fournit l'offre d'information qui sera la base de l'information offerte dans le texte cible. » (Nord, 2020 : 80)

Il existe de nombreux modèles visant à classer les possibles fonctions d'un texte. Pour Nord, il existe quatre types de fonctions principales.

La première est la fonction référentielle. Son objectif est de faire « référence aux objets et aux phénomènes du monde réel ou d'un monde donné, peut-être même fictif » (Idem : 58), en faisant appel aux connaissances (ou à l'absence de connaissance) du public cible. Cette fonction se concentre principalement sur le contexte du monde d'un texte.

La deuxième fonction est expressive. Elle concerne la manière dont l'auteur·rice du texte se place par rapport au sujet du texte, autrement dit, elle « se réfère à l'attitude de l'émetteur du texte envers les objets et les phénomènes du monde » (Idem : 60).

La troisième fonction, la fonction appellative, cherche à impliquer le lectorat de manière directe ou indirecte afin d'obtenir une réaction de ce dernier, en « interpellant la sensibilité ou la disposition à l'action du récepteur » (Idem : 61)

Enfin, la fonction phatique « vise à établir le contact entre l'émetteur du texte et le récepteur, à le maintenir ou à y mettre fin » (Idem : 62). Cette fonction représente le lien qui existe entre l'auteur·rice et son public.

Ces quatre fonctions primaires peuvent bien entendu se décliner en de nombreuses sous-fonctions plus précises (fonction émotive, fonction humoristique, fonction didactique, etc.). En plus de cela, il est important de noter qu'elles possèdent toutes des marqueurs permettant au public cible d'interpréter quelle fonction est en action à un moment donné.

Néanmoins, ces marqueurs dépendent grandement d'une forme conventionnelle qui, si elle est conservée telle quelle, ne sera pas nécessairement interprétée de la même manière dans la culture source du texte et dans la culture cible de sa traduction. Par exemple, l'utilisation du tutoiement pour s'adresser aux potentiels clients dans une publicité espagnole (fonctions phatique et appellative) ne pourra pas être conservée en français, car si le tutoiement français et son équivalent espagnol ont bien le même objectif (à savoir exprimer le degré de proximité entre deux locuteurs), ils n'ont pas pour autant la même valeur dans les deux cultures. Il sera alors nécessaire de transformer le tutoiement en vouvoiement pour le public francophone afin de conserver l'effet voulu du texte source (Idem : 63).

« En revanche, les marqueurs de fonction du texte source qui sont reproduits littéralement dans le texte cible risquent de conduire le récepteur cible à attribuer au texte cible une fonction différente. Là où le texte source est appellatif, le texte cible peut simplement véhiculer l'information d'une incitation à agir sans chercher à avoir cette action directe sur le récepteur. Là où le texte source fait référence à quelque chose de familier pour ses lecteurs en culture source, le texte cible peut faire référence à quelque chose d'inconnu ; là où le texte source établit la communication par des moyens conventionnels, le texte cible peut déconcerter le récepteur en culture cible. » (Idem : 64)

Cette problématique de « l'équivalence fonctionnelle » soulève une question : la traduction d'un texte doit-elle remplir les mêmes fonctions que le texte source, et si c'est le cas, est-il nécessaire de modifier le contenu ou la forme du texte pour remplir lesdites fonctions ?

2.3. Fonction(s) du texte cible

Comme nous venons de le voir, il faut se demander quelle sera la finalité de la traduction (et cet aspect rejoint la théorie du *skopos* de Reiß et Vermeer). Nord propose deux catégories de démarches traductionnelles, séparées elles-mêmes en plusieurs sous-catégories, afin de classer les différents types de traduction selon leur finalité (Idem : 66-71).

La première est la traduction documentaire, c'est-à-dire une traduction qui assume son statut de traduction d'un texte source, ou qui « témoigne de (certains aspects de) l'interaction communicative » entre langue source et langue cible (Idem : 66). Dans cette catégorie, nous trouvons la traduction interlinéaire (traduction mot-à-mot principalement utilisée pour observer le fonctionnement d'une langue source au travers d'une langue cible), la traduction littérale (reproduction d'un discours ou d'une citation, par exemple dans le cadre d'un cours de langue ou pour relayer les propos de quelqu'un en langue étrangère), la traduction philologique (traduction plutôt littérale annotée par le traducteur pour donner des explications sur la langue ou la culture source), et enfin la traduction exotisante (traduction où le cadre culturel source est conservé sans se soucier du possible manque de compréhension du public cible causé par le décalage culturel). Nord explique d'ailleurs que ce dernier type de traduction :

« change la fonction communicative du texte source. Ce qui est de nature appellative dans le texte source (par exemple, le fait de rappeler aux lecteurs des phénomènes de leur propre culture) devient alors informatif pour les lecteurs cibles (pour les renseigner quant à la culture source). » (Idem : 69)

La deuxième grande catégorie de Nord est la traduction instrumentale. Cette dernière, plutôt que de rendre visible l'interaction langagière et culturelle comme c'est le cas de la traduction documentaire, a pour objectif principal d'offrir au public cible une expérience de lecture fonctionnellement semblable à celle du texte source.

« À la lecture d'une traduction instrumentale, les lecteurs ne sont pas censés se rendre compte qu'ils lisent une traduction. La forme du texte s'adapte

normalement aux normes et aux conventions de la culture cible en ce qui concerne le type de texte, le genre, le registre et la teneur. » (Idem : 71)

Au sein des traductions instrumentales, nous trouvons la traduction équifonctionnelle (fonction identique à celle du texte source, principalement utilisée pour les textes techniques et pragmatiques), la traduction hétérofonctionnelle (fonction différente de celle du texte source), et la traduction homologue (le texte a un statut équivalent entre la culture source et la culture cible, en cherchant à produire le même effet).

« La traduction fonctionnaliste n'implique pas que les conventions de la culture source doivent être remplacées par celles de la culture cible dans toute situation de traduction. Selon la finalité du texte traduit, le traducteur peut choisir de reproduire ou d'adapter. » (Idem : 76)

Si une traduction instrumentale s'éloigne de l'agencement syntaxique et de la structure textuelle tout en remplissant la même fonction ou une fonction similaire, elle pourra ou pas respecter les conventions de genre, de style ou de traduction de la culture cible selon l'objectif fonctionnel du texte source. La question du respect des conventions de genre ou de style se pose selon un choix de perspective : la volonté de respecter les conventions dans la culture cible dépend de l'inscription du texte source dans les normes de la culture source.

2.4. Fonctionnalisme et traduction littéraire

Avant toute chose, il est important de comprendre qu'un texte n'est pas littéraire grâce à des caractéristiques intrinsèques (que l'on peut retrouver dans d'autres genres de textes), mais bien parce qu'il est considéré comme tel par le public, notamment grâce à des marqueurs externes de l'intention littéraire de l'auteur ou l'auteurice (Idem : 103-104). Un exemple serait *House of Leaves* (*La Maison des feuilles* en français) de Mark Z. Danielewski : un roman qui casse de bout en bout les codes littéraires habituels par son utilisation complexe de couleurs, de polices d'écritures, de mises en page, et de styles d'écriture. Si beaucoup de passages appartiennent à des genres textuels complètement différents, c'est pourtant bien l'intention littéraire de l'auteur et son jeu avec les conventions textuelles qui prévaut aux yeux du public.

Nord souligne ensuite que la relation qu'entretiendra le public cible avec la traduction ne sera pas le même que le rapport entre les destinataires du texte source et celui-ci, parce que la

traduction ne provient pas de l'intention de l'auteur·rice mais bien d'une interprétation qu'en fait le ou la traducteur·rice, et parce que les attentes, ainsi que le contexte et le bagage culturels du public cible seront forcément différents de ceux propres au public du texte source (Idem : 106-110). L'effet (et par conséquent la fonction) du texte en sera modifié. Il ne faut pas non plus oublier qu'une traduction se fait dans la perspective d'une « communication littéraire interculturelle », et cette perspective elle-même amènera son lot de modifications et de nuances dans le texte, parfois sans même que le traducteur ou la traductrice ne s'en rende réellement compte.

Toujours est-il que l'objectif premier d'une traduction littéraire est (toujours selon Nord) l'équivalence, non seulement du sens, mais également de la manière dont ce sens est amené dans le texte.

« L'idéal serait de pouvoir établir une relation d'équivalence entre textes source et cible en ce qui concerne la finalité et l'effet textuel. Une traduction idéale aurait alors la même finalité et le même effet que le texte source. »
(Idem : 111)

Ainsi, Nord propose une série de « conditions d'équivalence » et de « suggestions fonctionnalistes » selon quatre aspects essentiels de la traduction littéraire (Idem : 110-115).

1) L'interprétation

« Condition d'équivalence n° 1 : l'interprétation faite par le traducteur doit correspondre à l'intention de l'émetteur. » (Idem : 111)

Comme mentionné plus haut, l'interprétation du texte cible par les destinataires est influencée par l'interprétation du texte source par le traducteur ou la traductrice. Nord explique cependant que restreindre l'interprétation à celle de « l'intention de l'émetteur » est « non seulement impossible, mais aussi peu souhaitable » (Idem : 111) dans le cas de la traduction littéraire. Les traducteur·rice·s lisent le texte au-delà des « intentions » univoques, et tentent (le plus souvent) de conserver les différentes interprétations textuelles possibles autant que faire se peut. Il est donc nécessaire de développer une herméneutique qui ouvre le texte source dans ses multiples interprétations possibles.

En plus de se demander quelle était l'intention derrière le texte source, il sera également impératif de prendre en compte la potentielle réception de la traduction par le public cible (ce qui rejoint la théorie de l'action de Reiß et Vermeer) pour adapter son approche traductionnelle en fonction de la finalité recherchée :

« Suggestion fonctionnaliste n° 1 : le traducteur interprète le texte source non seulement par rapport à l'intention de l'émetteur, mais aussi dans le cadre de la compatibilité de cette intention avec la situation cible. »
(Idem : 114)

Il est également bon de se demander si une intention particulière offre la garantie d'un résultat attendu dans la culture source. Même avec toute la bonne volonté du monde, rien n'exclut une erreur de jugement de la part de l'auteur·rice lors de l'écriture, ce qui pourrait mener à une compréhension de l'œuvre complètement opposée à l'intention de départ.

2) La fonction textuelle

« Condition d'équivalence n° 2 : le traducteur doit articuler l'intention de l'émetteur de façon à ce que le texte cible remplisse la même fonction dans la culture cible que celle remplie en culture source par le texte source. »
(Idem : 112)

La difficulté survient lorsque la fonction du texte source n'est pas applicable au contexte culturel du public cible. Nord prend l'exemple d'un texte source qui encouragerait ses destinataires à se rebeller contre une dictature. Cette situation dépend d'un contexte socioculturel précis et la fonction du texte source ne pourra être répliquée dans la traduction. Il faudra alors réévaluer l'importance des fonctions du texte pour savoir comment et à quel point elles seront applicables dans la traduction. En fonction des cas, il en résultera un changement de fonction, par exemple une fonction appellative qui deviendra une fonction informative dans le texte cible.

« Suggestion fonctionnaliste n° 2 : le texte cible doit être composé de manière à ce qu'il puisse remplir dans la situation cible des fonctions compatibles avec l'intention de l'émetteur. » (Idem : 114)

À nouveau, Nord part du principe que l'intention de l'auteur est plus importante que les possibles interprétations que le public pourrait tirer du texte. Or, cette vision est discutable, et nous pouvons l'opposer à la théorie de « la mort de l'auteur », proposée pour la première fois par Roland Barthes en 1967 dans le magazine américain *Aspen*. Cette théorie postule qu'il faut se détacher de la biographie et des intentions de l'auteur avant d'analyser une œuvre littéraire. Un texte sera toujours perçu différemment en fonction du lieu, du moment, et de la personne qui le lira. Par extension, toute interprétation d'une œuvre (pour autant qu'elle soit faite de bonne foi) devient acceptable par sa simple existence, en dépit d'une quelconque intention initiale de lors de l'écriture.

3) La distance culturelle

Une traduction idéale devrait offrir au public cible la même expérience que le texte source à ses destinataires.

« Condition d'équivalence n° 3 : le récepteur cible doit comprendre le monde textuel du texte traduit de la même façon que le récepteur source comprend le monde textuel d'origine. » (Idem : 112)

Cette condition n'est pourtant réalisable que si les destinataires du texte source et les destinataires du texte cible ont le même rapport au le monde du texte, c'est-à-dire le monde (réel ou fictif) représenté dans le texte source. Soit le monde du texte source est le même que le monde de la culture source, auquel cas il sera impossible d'obtenir une équivalence parfaite avec la culture cible (nous en revenons à la fonction référentielle vue plus haut) ; soit le monde du texte source n'est pas le même que le monde de la culture source, ce qui facilite la tâche du ou de la traducteur·rice étant donné que le texte contiendra sans doute déjà des explications ; soit le monde du texte source est le même que le monde de la culture source, mais sans donner de spécificités sur cette culture (par exemple parce que l'ancrage culturel du texte source est mis à distance), et dans ce cas, le public cible aura la même distance avec le monde du texte que le public du texte source (Idem : 109).

« Suggestion fonctionnaliste n° 3 : le monde du texte traduit doit être choisi selon la fonction recherchée pour le texte cible. » (Idem : 114)

Nord explique qu'il est tout à fait possible de modifier le monde du texte (il s'agirait alors d'une adaptation telle que décrite par Vinay et Darbelnet) afin de correspondre à la fonction textuelle attendue, et inversement, de conserver le monde du texte tout en modifiant la fonction de la traduction.

4) L'effet du texte

Enfin, Nord note qu'une traduction devrait idéalement avoir le même « effet » sur son public cible que l'effet du texte source sur le sien.

« Condition d'équivalence n° 4 : l'effet d'un texte traduit sur le lecteur cible doit être le même que celui du texte source sur le lecteur source. »
(Idem : 112)

Elle mentionne par exemple « l'effet novateur » que le texte peut avoir dans la culture source. Elle explique cependant qu'obtenir cette équivalence d'effet entre deux cultures est impossible, tout comme le texte n'aura en réalité jamais l'exact même effet sur les différents individus qui composent son public étant donné que la réception d'une œuvre dépend grandement de la sensibilité et des expériences personnelles de chacun.

« Suggestion fonctionnaliste n° 4 : il faut choisir les éléments du code de sorte que l'effet du texte cible corresponde aux fonctions recherchées pour ce texte. » (Idem : 115)

Le plus important sera alors de se rapprocher le plus possible de la fonction du texte source, en espérant que le public cible tire de la traduction une expérience semblable à celle recherchée par le texte source.

2.5. Analyse et approche traductologique

Le principal problème de la théorie du *skopos* de Reiß et Vermeer et de la théorie fonctionnaliste de Nord provient du fait que ces deux théories restreignent le texte littéraire à un acte de communication posé par un émetteur avec une intention et un message. Or, toutes

les œuvres littéraires n'ont pas pour vocation d'être partagées, ni n'ont forcément de message précis ou singulier à faire passer.

Si un texte spécifique n'est pas écrit dans l'optique d'être partagé ou de délivrer un message particulier, nous pouvons cependant concéder que, dès lors qu'il sera lu par une personne autre que l'auteur ou l'autrice, il en résultera bien un acte de communication, aussi involontaire soit-il.

L'autre problème, dont nous avons déjà parlé, concerne l'intention de l'auteur·rice et son importance dans les « conditions d'équivalence » et les « suggestions fonctionnalistes » de Nord. Comme le fond du texte est sujet à interprétation, axer l'analyse et la traduction d'une œuvre principalement sur la potentielle intention de départ semble hasardeux.

Est-il alors pertinent de vouloir analyser et traduire *Boyfriend Material* selon la théorie fonctionnaliste de Nord ?

L'avantage de ce livre est qu'il possède justement une ouverture restreinte à l'interprétation, ce qui lui permet de rentrer plus facilement dans cette méthode de traduction fonctionnaliste.

Étant donné la taille du texte (d'une longueur plutôt ordinaire pour un roman, mais tout de même assez long comparé à d'autres textes non littéraires), il est difficile de limiter *Boyfriend Material* à une seule fonction textuelle. La fonction référentielle y est bien présente (de nombreuses références sont faites à la culture britannique tout au long du livre, mais aussi à la culture populaire ou à la culture *queer*¹), mais nous pourrions également considérer qu'il a une fonction expressive (née du désir de l'autrice de raconter une histoire, d'utiliser la langue et de jouer avec) ainsi qu'appelative (l'histoire d'amour fait appel aux émotions du public et l'humour cherche à faire rire). D'une certaine manière, même la fonction phatique est représentée dans la narration (qui interpelle parfois directement le ou la lecteur·rice à la deuxième personne, sous couvert d'humour).

Nous pouvons alors nous rabattre sur l'intention (présumée) de l'autrice. Comme nous l'avons dit, l'histoire va relativement droit au but et ne laisse pas beaucoup de place à

¹ Bien que le terme *queer* puisse avoir une signification parfois très précise, il sera ici utilisé par facilité comme terme général pour regrouper toute personne dont l'identité de genre, l'orientation romantique ou l'orientation sexuelle se retrouve sous le sigle LGBTQIA+

l'interprétation, ce qui signifie que cet aspect ne sera pas problématique lors de la traduction. Quant à l'intention stylistique, nous pouvons citer la place prépondérante de l'humour dans le livre, qui sera l'un des aspects majeurs à tenir en compte lors de la traduction. Nous pouvons également convenir qu'il existe une volonté de l'auteurice d'inscrire son œuvre dans un sous-genre littéraire particulier.

Il était difficile de classer *Boyfriend Material* dans une catégorie littéraire spécifique. Selon certaines définitions, ce roman entre dans la catégorie *Young Adult* (YA), mais l'âge du public cible pour cette dernière varie grandement selon la maison d'édition, pouvant parfois atteindre une fourchette entre 12 et 30 ans.

En effet, Foucherand (dans son compte rendu du livre *La littérature Young Adult* de Laurent Bazin) cite que les genres littéraires que l'on retrouve le plus dans la littérature *Young Adult* sont la fantasy, la dystopie et la romance (2020 : 1). Elle ajoute également que :

« les romans *Young Adult* se basent sur des thèmes initiatiques intemporels, typiques de la transition vers l'âge adulte : la quête personnelle, la remise en question de l'autorité, la relation des jeunes au monde, leur relation au corps, l'expression de leur individualité et l'idéalisation de leurs origines. »
(Idem : 2)

C'est d'ailleurs ce thème de la transition vers l'âge adulte qui englobe un lectorat avec un tel écart d'âge. Les plus jeunes s'identifieront à un personnage en plein questionnement, tandis que les plus âgés retrouveront dans le parcours du personnage leur propre expérience personnelle.

« [La littérature *Young Adult*] semble ainsi répondre aux besoins des collégiens comme à ceux des lecteurs proches de la trentaine. » (Idem : 2)

Si le style d'écriture très oralisé et spontané (et donc très facile à lire) ainsi que l'histoire d'amour de *Boyfriend Material* le rendent en effet accessible à un public d'adolescent·e·s, il est probable que les thèmes abordés et les situations dans lesquelles se retrouve le personnage principal (qui a lui-même vingt-huit ans) parlent plus facilement à un lectorat de jeunes adultes dans la vingtaine ou la trentaine.

En plus de l'âge des lecteur·rice·s, il est important de souligner que le roman s'adresse principalement à un public *queer*. Il s'inscrit dans un mouvement où les livres aux thèmes

LGBTQIA+ écrits « par les gays, pour les gays » deviennent de plus en plus populaires, au point parfois d’avoir droit à une adaptation cinématographique, comme cela a été le cas de *Red, White & Royal Blue* (titre français : *My Dear F***ing Prince*) de Casey McQuiston.

Bien entendu, cela ne veut pas dire que le roman est réservé aux lecteur·rice·s *queer*, une comédie romantique reste une comédie romantique, peu importe l’orientation sexuelle ou romantique des personnages principaux, et l’histoire plaira assurément aux amateur·rice·s du genre. L’importance de ce public *queer* aura cependant une influence sur le choix de traduction de certains termes. En effet, certains mots ou expressions sont couramment utilisés dans les milieux *queer*, mais sont très peu connus, voire inconnus du grand public. Il pourrait être tentant de les remplacer ou d’ajouter une explication pour les lecteur·rice·s non initié·e·s, mais cela irait contre l’intention de l’auteurice et contre le principe d’équivalence prônés par Nord, que nous essayons de respecter au maximum.

Notre traduction visera donc un public cible francophone, majoritairement *queer* et d’une vingtaine d’années en moyenne, avec une narration et des dialogues cherchant à reproduire une manière de parler naturelle et propre à ce groupe social. En outre, les quelques cas de terminologie *queer* présents dans le texte ne seront ni expliqués ni remplacés afin de respecter au mieux les usages actuels de la communauté LGBTQIA+, et donc l’un des aspects de la fonction référentielle du texte.

Une fois que nous savons pour qui nous traduisons, il nous faut définir quel effet la traduction devrait avoir sur les lecteur·rice·s, et donc quel type de traduction devrait être privilégié.

Alexis Hall mentionne dans une interview que son livre est fortement inspiré des comédies romantiques de Richard Curtis, notamment *Love Actually*, *Coup de foudre à Notting Hill*, ou encore *Quatre Mariages et un enterrement* (Kramer, 2020 : para. 3). Pour la traduction de *Boyfriend Material*, l’objectif principal était d’offrir au public cible une lecture plaisante et divertissante, comme pourrait l’être le visionnage de l’un de ces films.

C’est ici qu’intervient une nouvelle phase de réflexion sur la traduction, mentionnée à la fois par Nord mais aussi par Reiß et Vermeer et dont nous avons déjà parlé plus haut, à savoir : évaluer s’il est nécessaire ou non de modifier certains éléments du texte source pour que le résultat de la traduction corresponde à l’effet recherché. En effet, si l’objectif du texte cible est d’offrir aux lecteur·rice·s un moment d’évasion et de détente pendant lequel ils ou elles ne

devront pas penser à autre chose, il est impératif que le public cible ne soit pas sorti de sa lecture, ou du moins le plus rarement possible.

Nous envisageons donc une traduction instrumentale telle que décrite par Nord, donc une traduction qui cherche à offrir un effet fonctionnel en dissimulant l'aspect « traduit » du texte afin que le public cible ait l'illusion de lire un texte écrit directement dans sa langue et sa culture.

Pour que cette volonté de ne pas interrompre la lecture soit appliquée au mieux, il convient, avant et durant l'élaboration de la traduction, de se demander ce qui pourrait représenter un obstacle à l'immersion du public cible. Dans le cas de *Boyfriend Material*, l'un de ces obstacles concerne les références culturelles propres au Royaume-Uni.

La principale raison de cette difficulté est due à l'ancrage culturel britannique très présent dans le roman. Cet ancrage peut être représenté par l'humour très *british* du livre et le profil sociologique des personnages, ou tout simplement par le cadre spatio-temporel dans lequel s'inscrit l'histoire. Si cela ne pose pas de problème la majorité du temps, certaines références du texte source pourraient cependant sembler obscures, voire incompréhensibles pour le public cible, si elles étaient conservées telles quelles, et comme nous l'avons dit plus haut, le but de cette traduction est justement d'éviter ce genre de distractions lors de la lecture.

Que faire alors ? La première solution qui vient à l'esprit est bien entendu de modifier (ou d'adapter) ces références pour les rendre plus immédiatement compréhensibles pour un public francophone, sans pour autant effacer leur lien avec la culture source. Si notre traduction ne vise pas à éduquer le public cible au sujet de ces éléments culturels (ce qui aurait une fonction pédagogique), il reste cependant important de conserver autant que possible l'immersion dans la culture cible afin de préserver l'intégrité du roman.

Prenons par exemple cet extrait du premier chapitre, dans lequel Luc explique à Cam qu'il n'y connaît rien en littérature.

Another kiss. 'Book that literally everyone else has read but you haven't.' 'All of them.' He drew back. 'You're not getting kissed for that. It's a total cop-out.'	Un autre baiser. « Le livre qu'absolument tout le monde a lu sauf toi. — Tous. » Il a fait un pas en arrière. « Tu n'as pas le droit de m'embrasser pour celle-là. C'est n'importe quoi comme réponse.
--	--

<p>‘No seriously. All of them, <i>To Kill A Mockingbird</i>, <i>The Catcher in the Rye</i>, anything Dickens ever wrote, <i>All Quiet on the Western Front</i>, that one about the time-traveller’s wife, Harry Potter...’</p>	<p>— Non, sérieusement. Tous, Sa Majesté des mouches, Ça, n’importe quel Dickens, <i>À l’Ouest</i>, rien de nouveau, celui avec la boussole d’or, <i>Harry Potter</i>... »</p>
--	---

Le texte source cite différents exemples de livres considérés comme des classiques de la littérature anglophone (à l’exception de *All Quiet on the Western Front*, qui reste tout de même très connu dans de nombreux pays). Traduire ces titres par leur équivalent français officiel ne permet cependant pas toujours de rendre l’effet du texte source. Si n’importe quel·le lecteur·rice anglophone aura, sinon lu, au moins entendu parler de *To Kill A Mocking Bird* ou de *The Catcher in the Rye*, il en sera difficilement de même pour un·e lecteur·rice francophone avec *Ne tirez pas sur l’oiseau moqueur* et *L’Attrape-cœurs*. Le public cible se dira alors que personne n’a lu ces livres, ce qui entre directement en contradiction avec ce que Cam demande plus haut dans le texte (c’est-à-dire quels livres très populaires a lu Luc).

Une des possibles solutions aurait été de remplacer ces titres de livres par les titres de classiques francophones, mais cela créerait alors un important déséquilibre entre ce que disent les personnages et le contexte culturel dans lequel ils se trouvent, brisant ainsi la « suspension consentie de l’incrédulité » chez le public cible. Ce concept, proposé pour la première fois par Coleridge en 1817 dans son livre *Biographia Literaria*, postule qu’il existe un contrat implicite entre l’auteur·rice d’un texte de fiction et son lectorat, impliquant que ce dernier accepte dans une certaine mesure des éléments faux ou impossibles dans la réalité à condition que ces éléments paraissent vraisemblables dans le contexte de l’œuvre. Il est ainsi tout à fait acceptable d’imaginer l’existence de la magie dans un conte de fée, là où ce même élément sortirait complètement le public cible de sa lecture dans un roman policier, par exemple. La même chose s’applique dans le cas de *Boyfriend Material*. En effet, il paraîtrait probablement étrange qu’un personnage anglophone considère *L’Écume des jours* de Boris Vian ou *La Peste* d’Albert Camus comme des classiques « qu’absolument tout le monde a lu[s] ».

Pour cette raison, l’option la plus judicieuse était de remplacer ces classiques de la littérature anglophone peu connus du public cible par d’autres classiques de la littérature anglophone, cette fois beaucoup plus connus du monde francophone. Dans un premier temps, n’importe quel livre correspondant à ces critères semblait acceptable. *Orgueil et Préjugés* ou *1984* auraient très bien pu faire l’affaire. Cependant, les livres cités par Luc possèdent tous un

thème commun : la transition de l'enfance et de l'adolescence à l'âge adulte. Ce thème est d'autant plus important à conserver, car il se retrouve également dans le personnage principal de *Boyfriend Material*. Luc, malgré ses vingt-huit ans, peine à se considérer comme un adulte accompli. Entre son sentiment d'abandon depuis que son père est parti et son manque de confiance en soi après que son ex-petit ami a dévoilé ses secrets à la presse, Luc semble ne pas savoir quoi faire de sa vie tout en étant également conscient de son propre manque de maturité émotionnelle. Ce thème rappelle par ailleurs l'une des caractéristiques des romans YA, comme nous l'avons mentionné plus haut, ce qui confirme notre classement de *Boyfriend Material* dans ce genre littéraire.

Pour remplacer le plus fidèlement possible les romans cités dans le texte source du livre, il fallait alors non seulement des romans aussi connus en francophonie que dans le monde anglophone, mais également des romans abordant le thème du passage à l'âge adulte.

Sa Majesté des mouches de William Golding parle d'un groupe d'enfants livrés à eux-mêmes après un naufrage, devant abandonner leur insouciance au profit de leur survie. *Ça*, le classique de Stephen King, suit un groupe d'enfants qui, une fois adultes, retournent confronter leur passé pour sauver leur ville du monstre de leur enfance. Charles Dickens étant un auteur célèbre (dont de nombreuses œuvres parlent de l'enfance) même en francophonie, il n'était pas nécessaire de le remplacer dans la traduction. De même, *À l'Ouest, rien de nouveau*, écrit par Erich Maria Remarque et racontant l'histoire de jeunes recrues allemandes plongées brutalement dans l'enfer de la Première Guerre mondiale, semblait également suffisamment connu en francophonie pour être conservé tel quel, d'autant plus après sa récente adaptation filmographique en 2022. La mention d'une boussole d'or fait référence au livre *Les Royaumes du Nord* et en général à la trilogie *À la croisée des mondes* de Philip Pullman, une saga de fantasy racontant l'histoire de deux enfants qui, à travers les épreuves qu'ils rencontrent, prennent leur indépendance, grandissent et s'émancipent. Le passage à l'âge adulte est d'ailleurs représenté de manière tangible dans cet univers, grâce à la transformation définitive des dæmons (la représentation physique de l'âme d'une personne, prenant la forme d'un animal et capable de changer d'apparence pendant l'enfance). Enfin, il était inutile de remplacer *Harry Potter*, qui est probablement l'une des œuvres littéraires les plus marquantes de ces dernières décennies.

Grâce à ces changements opérés dans le texte cible, la fonction du dialogue est conservée tout en évitant que le public cible ne soit sorti de sa lecture par des éléments culturels qui lui

sont inconnus ou qui entreraient en conflit avec le contexte culturel dans lequel se trouvent les personnages du livre.

2.6. Pour résumer

Afin de conclure cette partie du commentaire axée sur le fonctionnalisme en traduction, résumons rapidement les points évoqués plus tôt.

La traduction de *Boyfriend Material* a été élaborée dans l'objectif d'offrir aux lecteur·rice·s francophones une expérience de lecture semblable à celle de lecteurs anglophones. Nous avons d'abord évoqué la théorie du *skopos* proposée par Reiß et Vermeer, avant de nous concentrer plus précisément sur le fonctionnalisme en traduction, théorisé par Nord.

Dans cette optique, nous avons tenté de suivre les conditions d'équivalences et les suggestions fonctionnalistes émises par Nord :

La traduction a été pensée en fonction de la potentielle intention de l'auteurice et de la possible interprétation et réception du livre par le public cible, la fonction textuelle a été conservée dans la mesure du possible en prenant en compte la situation cible et la distance culturelle qui existe à la fois entre le public du texte source et celui du texte cible par rapport au monde du texte, et enfin, nous avons essayé de reproduire l'effet textuel le plus fidèlement possible.

Ensembles, ces paramètres auront permis l'élaboration de ce que Nord appelle une traduction instrumentale, qui tend en priorité à refléter l'effet et la fonction du texte source plutôt que l'exactitude des mots qui le composent.

Afin de boucler la boucle, nous pouvons également mentionner que cette solution, qui se détache d'une certaine manière du texte source, rappelle entre autres la problématique de la traduction sourcière ou cibliste de LADMIRAL.

Une traduction sourcière est une traduction qui entend respecter le mieux possible le signifiant du texte source, même si cela cause des obstacles à compréhension immédiate du public cible, là où la traduction cibliste cherche plutôt à transposer dans la culture cible la valeur sémantique du texte source (LADMIRAL, 1986 : 33).

Ladmiral utilise notamment comme exemples les possibles traductions du mot *pólis* (πόλις) en grec ancien. Une traduction sourcière préférera conserver le terme Cité, tandis qu'une traduction cibliste cherchera une manière détournée d'en rendre le sens précis selon le contexte, en utilisant par exemple le nom de la ville, de l'île, du peuple, voire du système politique (Idem : 35).

Ladmiral place d'ailleurs en parallèle l'opposition binaire sourcier/cibliste avec les concepts d'équivalence formelle et d'équivalence dynamique, proposés par Nida (1964).

« [la traduction par équivalence formelle] tend à démarquer d'aussi près que possible le texte source, quitte à n'être plus directement intelligible sans un appareil de notes de bas de page [...] ; quant à [la traduction par équivalence dynamique], elle recherche une expression naturelle et elle vise à produire le même effet chez le public-cible qu'a pu avoir le message-source sur ses destinataires d'origine. » (Ladmiral, 1986 : 34)

Si nous suivons ces critères, notre traduction suit plutôt un point de vue et une approche cibliste. Cependant, Hewson note que si les termes « sourcier et cibliste » sont les plus populaires parmi les théoriciens de la traduction francophone, et s'il existe de nombreuses autres dénominations par de multiples personnes pour décrire cette différence d'approche (Hewson, 2004 : 124), il n'est pourtant pas pertinent de vouloir classer une traduction dans une catégorie binaire sans nuance.

« Pour la plupart des textes, vouloir identifier une “stratégie” sourcière ou cibliste, c'est appliquer un critère particulier qui risque de masquer un ensemble d'autres caractéristiques par ailleurs très intéressantes. Beaucoup de traductions sont hétérogènes. » (Idem : 130)

Notre texte cible en est d'ailleurs la preuve. La traduction est à la fois cibliste dans le sens où son objectif est de lisser les aspects culturels du roman qui pourraient être étrangers au public cible, et à la fois sourcière, car dans cette optique de lissage, il existe tout de même une véritable volonté de ne pas pour autant effacer la culture source en la remplaçant par des éléments de la culture cible.

De la même manière, nous pourrions argumenter que tenter de classer la pratique de la traduction dans des cases bien délimitées (qu'il s'agisse d'une binarité sourcière/cibliste,

équivalence formelle/équivalence dynamique, traduction documentaire/traduction instrumentale ou bien d'autres) ne rendrait pas justice à tous les aspects de la réflexion et du procédé traductionnel employés par le traducteur ou la traductrice. Tout comme il n'existe pas une seule et unique « traduction parfaite » pour un texte, il n'existe pas une seule et unique théorie capable de prendre en compte toutes les subtilités de ce procédé.

La meilleure des options reste alors de trouver la théorie qui s'en rapproche le plus, et dans notre cas, la théorie fonctionnaliste de Nord semble la plus adaptée.

Notons que si un texte entier peut être ou non traduit selon cette méthode (et selon l'objectif recherché par le traducteur ou la traductrice), certains éléments plus précis au sein de ce texte ne laisseront d'autre choix que de traduire en priorité la fonction et l'effet recherchés par l'auteur·rice. C'est le cas du point suivant, à savoir : traduire l'humour.

3. Traduire l'humour

L'humour a souvent la réputation d'être difficile à traduire, voire d'être intraduisible. Il existe pourtant une multitude de formes d'humour dont la traduction ne dépend pas nécessairement d'une ingéniosité particulière de la part du ou de la traducteur·rice, comme nous le verrons plus tard. Lorsqu'il est question d'humour en traduction, il est d'autant plus important d'analyser sous toutes ses facettes le problème auquel nous faisons face. Comme l'explique Low, cette analyse doit comprendre quatre aspects :

- « (1) What is the work's genre/context/tone/situation/purpose?
- (2) Is the humour obscure/clumsy/complex/hilarious/offensive?
- (3) Is the humour language-specific or not?
- (4) Is the humour culture-specific or not? » (Low, 2011 : 60)

Le premier point permet de déterminer l'importance et l'influence de l'humour dans le texte. Ce point porte sur toute l'œuvre, contrairement aux trois autres qui sont spécifiques à chaque blague, ce qui nous permet d'ores et déjà d'y répondre : *Boyfriend Material* est une comédie romantique, l'humour y occupe donc une place prépondérante, ce qui implique une traduction particulièrement attentive aux effets comiques présents dans le texte source. Le deuxième point pose la question de l'effet attendu sur le public, et par conséquent, l'effet à

rendre dans le texte cible. Les deux questions suivantes sont celles qui influenceront le plus la difficulté de la traduction. En effet, si l'élément comique dépend d'une langue ou d'une culture spécifique, alors il y a fort à parier qu'une adaptation plus ou moins éloignée du sens original soit nécessaire. Quoi qu'il en soit, le plus important est de toujours garder à l'esprit l'effet attendu sur le public : l'amusement. La réception d'une blague sera toujours subjective, et traduire une blague n'obtiendra jamais exactement le même résultat chez tous·tes les lecteur·rice·s, mais toujours est-il que l'effet comique doit absolument être conservé :

« To translate a joke in a way that cannot elicit a smile is a betrayal, no matter how semantically accurate it may seem » (Idem : 69).

Boyfriend Material est traversé de blagues dont l'analyse comporte des combinaisons différentes des points présentés ci-dessus.

3.1. Jeux sur la langue

Parmi celles dont l'effet dépend de la langue (un « simple » jeu de mots), prenons comme exemple le nom d'un cocktail dans le premier chapitre.

<p>[...] I squinted at the chalkboard listing the night's bespoke cocktails and eventually ordered a Sloe Comfortable Conversation about Pronouns Up Against the Wall [...]</p>	<p>[...] j'ai scruté l'ardoise listant les cocktails inventés pour la soirée avant de finalement commander une <i>Conversation confortable sur les pronoms dans un coing tranquille</i> [...]</p>
---	---

Les jeux de mots constituent un casse-tête constant pour les traducteur·rice·s. Il est très rare qu'un jeu de mots dans la langue source possède un équivalent proche dans la langue cible, bien que ce ne soit pas impossible. La traduction repose alors sur diverses stratégies. Low nous en propose six, partant des stratégies idéales à celles à adopter en dernier recours.

« (1) Replicate the ST pun, when that is possible (you'd be wrong to say it never is). This is the square model.

(2) Create a new pun connected verbally with the ST, thus achieving a kind of dynamic equivalence. Make a pentagon or hexagon.

(3) Use a different humorous device, particularly where the humour is more important than the meaning.

(4) Use compensation in place, to ensure there is wordplay somewhere near the pun.

(5) Give an expanded translation, explaining the pun though sacrificing the fun. This is a good option for informative texts which are not humorous in essence.

(6) Ignore the pun, rendering only one meaning of the ambiguous phrase, and omitting the wordplay. » (Idem : 67)

La première consiste à répliquer le jeu de mots, c'est-à-dire à utiliser dans le texte cible le même procédé humoristique avec les mêmes mots que dans le texte source. Ceci n'est pas impossible, mais il reste rare qu'une option aussi facile se présente.

La deuxième stratégie crée un nouveau jeu de mots lié au contexte original de la blague. Dans ce cas-ci, le jeu de mots porte sur une expression différente mais toujours ancrée dans le même contexte que le texte source.

En troisième lieu, il est possible de modifier le procédé humoristique afin de conserver l'humour à défaut du sens original. Ici, il s'agit de garder un effet comique tout en modifiant complètement la manière d'y parvenir.

La quatrième stratégie propose de déplacer le jeu de mots. En effet, s'il est impossible de rendre le sens tout en conservant le jeu de mots, une option serait de placer un autre jeu de mots près de l'endroit où se trouvait le jeu de mots original, afin de compenser son absence.

La stratégie suivante est pertinente lorsque le sens est prioritaire par rapport à l'effet humoristique créé par la forme : expliquer la blague. Il s'agit ici d'expliquer au lecteur ou à la lectrice, par exemple en note de bas de page, comment le jeu de mots est construit dans la langue source, afin qu'il ou elle soit au moins conscient·e de la présence d'une blague dans le texte source.

Enfin, la stratégie la moins conseillée consiste à effacer le jeu de mots. Celle-ci entraîne une perte complète de l'effet humoristique en ne conservant qu'un seul sens de l'expression originale.

Dans l'exemple proposé, le jeu de mots en anglais porte sur le terme *sloe*, qui se prononce comme *slow* et qui signifie « petite prune » ou « prunelle ». Le nom du cocktail joue donc sur le double sens *slow conversation* et *sloe*, le fruit utilisé dans la boisson.

Nous pouvons d'ores et déjà écarter les deux dernières stratégies car celles-ci ne conviennent pas à un texte dans lequel l'humour est primordial. Nous ne pouvons également pas traduire selon la première stratégie, car il n'existe pas d'équivalence exacte entre la langue source et la langue cible pour ce cas spécifique.

En revanche, la deuxième stratégie convient parfaitement. En cherchant un peu, il n'est pas impossible de penser à un fruit dont le nom rappelle un autre mot en français. Ici, le terme « coing » est approprié car, avec un peu de réflexion, il n'a pas été difficile de trouver une tournure de phrase qui reste dans l'esprit du texte source : « dans un coing tranquille ».

Le deuxième exemple provient d'une scène du chapitre 3 où le personnage principal raconte une blague à son collègue en arrivant au travail le matin.

<p>“So,” I said, “there are these two strips of tarmac in a bar...”</p> <p>Alex blinked. “Strips of tarmac?”</p> <p>“Yes.”</p> <p>“Are you sure? That doesn’t seem to make much sense.”</p> <p>“Just go with it. So there are these two strips of tarmac, and one says to the other, ‘Aw man, I’m so hard. All these lorries roll over me, and I don’t even feel it.’ Then, just as he’s finished talking, this piece of red tarmac walks in. And the first piece of tarmac gets up, and runs away, and hides in a corner. And his mate goes over to him and says, ‘What are you doing? I thought you were supposed to be hard.’ And the first piece of tarmac says, ‘Yeah, I’m hard, but that guy’s a cycle path.’”</p> <p>There was long silence.</p>	<p>« Bon, » ai-je dit, « un morceau de viande entre dans un bar. »</p> <p>Alex a cligné des yeux. « Un morceau de viande ?</p> <p>— Oui.</p> <p>— Es-tu certain ? Cela n’a pas beaucoup de sens.</p> <p>— N’y réfléchis pas trop. Donc, un morceau de viande entre dans un bar et commande à boire. Le barman sort un verre, se retourne pour prendre une bouteille, et quand il se retourne à nouveau, un deuxième morceau de viande a rejoint l’autre. Le barman lui tend aussi un verre en s’excusant : “Pardon, je ne t’avais pas vu.” Alors le premier morceau de viande le rassure : “C’est normal, il steak haché.” »</p> <p>Un long silence a suivi.</p>
---	---

<p>Alex blinked again. “Why is he frightened of cycle paths? Did he get into an accident?”</p> <p>“No, it’s that he’s hard, but the other guy’s...a <i>cycle path</i>.”</p> <p>“Yes, but why is he frightened of cycle paths?”</p> <p>Sometimes I lost sight of whether this was my hobby or a punishment I was inflicting on myself. “No, it’s a pun, Alex. Because ‘cycle path,’ if you say it fast and in a sort of Cockney accent, sounds a bit like ‘psychopath.’”</p> <p>“Oh.” He thought about it for a moment or two. “I’m not sure it does, actually.”</p> <p>“You’re right, Alex. I’ll do better next time.”</p>	<p>Alex a de nouveau cligné des yeux. « Il semble manquer quelques mots à ta phrase.</p> <p>— Non, le morceau de viande... il <i>steak haché</i>.</p> <p>— D’accord, mais où est le verbe ? »</p> <p>Parfois je me demandais si cette routine était un hobby ou une punition. « C’est un jeu de mots, Alex. Parce que “steak haché” ressemble un peu à “s’était caché” si tu le prononçais vite et sans articuler.</p> <p>— Oh. » Il y a pensé pendant quelques secondes. « Je n’en suis pas sûr, en fait.</p> <p>— Tu as raison, Alex. Je ferai mieux la prochaine fois. »</p>
--	---

Notons tout d’abord que la scène comprend en réalité deux blagues. Une blague intradiégétique (la blague racontée par Luc) et une blague extradiégétique (l’absurde de la scène entière devient comique pour les lecteur·rice·s). Cette blague extradiégétique ne présente en elle-même aucune grande difficulté, car son effet dépend d’une situation et non d’une langue ou d’une culture spécifique. Elle fait également partie d’une séquence de comique de répétition puisqu’on nous explique que cette scène se produit tous les matins, et que des scènes similaires se présentent à nouveau plus tard dans le livre.

La blague intradiégétique, de son côté, comporte une structure plus compliquée à traduire. En faisant référence à Attardo, Kovács explique :

« Jokes usually consist of a build-up, or set-up, followed by the punch line. The build-up is usually a narrative, while the punch line is the final portion of the text, which is in incongruity with the set-up, producing a humorous effect. » (Kovács, 2020 : 69-70)

Dans ce cas-ci, la blague suit ce schéma en prenant une forme commune : les protagonistes sont dans un bar et discutent (*build-up*), et la blague se termine sur un jeu de mots comme chute (*punch line*). Et c'est dans cette chute que se trouve toute la difficulté de la traduction.

Pour rendre cet enchaînement d'effets comiques, la quatrième stratégie de Low n'est pas pertinente, car l'emplacement du jeu de mots dans la chute est nécessaire à la blague. Les deux dernières stratégies ne le sont pas davantage pour les raisons déjà expliquées auparavant. Si nous suivions la première stratégie, il pourrait être tentant de traduire *cycle path* par « cyclopathe » (dont la ressemblance avec « psychopathe » est suffisante pour être aisément comprise), en faisant un calque sur l'anglais. Cependant, « cyclopathe » n'est pas un mot qui existe réellement, et dans ce contexte, sa création pour les besoins du texte résulterait en une incohérence avec le reste de la conversation.

Quoi qu'il arrive, le texte cible nécessite donc des ajustements plus ou moins importants selon la priorité que nous accordons à tel ou tel élément de la blague.

Nous pourrions également changer la blague en restant dans le même thème, comme le recommande la deuxième stratégie. Si nous considérons que les morceaux d'asphalte sont importants, un exemple serait quelque chose comme : « Une personne et un morceau d'asphalte rentrent dans un bar, et l'homme demande au barman : Une bière pour moi, et une pour la route » (à noter que cette blague serait elle-même parfaitement traduisible autant en anglais qu'en français selon la première stratégie de Low). Si nous nous concentrons sur un autre aspect de la blague, par exemple le « psychopathe », nous pourrions peut-être transformer la piste cyclable en vélo qui fait peur car il a « perdu les pédales ». Le problème de ces deux exemples est que le jeu de mots n'exprime pas une « manière de parler » comme dans la blague originale. Ici, les blagues fonctionnent car ce sont des expressions métaphoriques prises au premier degré, mais elles ne possèdent pas de double sens fondé sur la prononciation comme c'est le cas du texte source. À nouveau, cela crée une incohérence avec la conversation qui suit entre Luc et Alex.

Bien entendu, il sera de toute manière impératif de modifier cette conversation pour l'adapter à la nouvelle chute, mais si nous nous concentrons sur la structure de la scène plutôt que sur des éléments précis de la blague intradiégétique, alors peut-être vaut-il mieux suivre la troisième stratégie de Low, et créer une nouvelle blague dont la chute est un jeu de mots axé sur la prononciation. C'est la solution qui a été choisie ici. Comme la blague que raconte Luc

apparaît uniquement dans cette scène et n'est plus mentionnée par la suite, nous pouvons nous permettre d'en changer le contenu pour l'adapter à nos besoins.

Ainsi, le contexte du bar est conservé, la structure générale de la blague également, et la chute utilise les mêmes recours humoristiques que la blague du texte source, ce qui permet de limiter les changements à apporter au reste de la scène tout en conservant son effet.

3.2. Références culturelles

Qu'en est-il d'une blague axée sur la culture ? Voyons cela avec un autre exemple, tiré du premier chapitre du livre. Luc discute avec Cam, qui lui explique quel genre d'articles il écrit.

“And, sometimes, I make those quizzes where it's like pick eight pictures of kittens, and we'll tell you which John Hughes character you are.”	« Et parfois je fais ces quizz dans lesquels tu dois choisir huit photos de chats qui te diront quel personnage de Tarantino tu es. »
--	--

La difficulté ici ne réside pas dans la langue, mais bien dans la référence culturelle. John Hughes est un scénariste, producteur et réalisateur américain. Parmi ses films les plus connus, nous pouvons citer *Breakfast Club* et *La Folle Journée de Ferris Bueller* (en tant que réalisateur), ou encore le très célèbre *Maman, j'ai raté l'avion !* (en tant que scénariste). Pourtant, son nom ne semble pas évoquer grand-chose auprès d'un public francophone moyen (c'est-à-dire, un public qui n'a pas de connaissances approfondies en cinéma). La question se pose alors : faut-il garder la référence telle quelle, ou bien est-il préférable de la modifier ?

Il est très souvent difficile pour un traducteur d'estimer les connaissances de son public cible sur certains sujets. Cette question est d'ailleurs au centre des différentes théories de la traduction que nous avons évoquées dans la première partie de ce commentaire. Dans la théorie du *skopos* de Reiß et Vermeer, la traduction doit prendre en compte la potentielle réception du public cible afin d'adapter son contenu en fonction de l'objectif recherché. Dans la théorie sourcière et cibliste de Ladmiral, la volonté de se rapprocher le plus possible de la culture source ou cible aura une influence sur la compréhension du lectorat visé. Enfin, la théorie fonctionnaliste de Nord, comme nous l'avons vu, propose deux types de traductions : la traduction documentaire, qui cherche en premier lieu à être un témoin de la culture du texte source, et la traduction instrumentale, qui cherche de son côté à rendre l'effet du texte source

en priorité, ce qui est exactement notre objectif pour cette traduction, en particulier lorsqu'il est question d'humour.

Pour cette blague en particulier, il a été envisagé d'élargir le référent en choisissant un hyperonyme. Beaucoup des quizz de ce genre que l'on retrouve sur les réseaux sociaux ne se limitent pas à une œuvre ou un artiste en particulier, alors au lieu de parler des personnages d'un réalisateur précis possiblement méconnu d'un public francophone, il pourrait être plus simple de parler de films en général.

Cependant, et là se trouve la nuance, créer un quizz en rapport avec John Hughes implique que le public cible de ce quizz, contrairement au public cible du livre, ait un minimum de culture cinématographique. Retirer cette référence crée donc une perte. Étant donné que la traduction a ici pour but de répliquer l'effet du texte source, comme le veut la théorie fonctionnaliste de Nord, il était nécessaire de trouver une solution plus appropriée. Dans cette optique, remplacer le nom de John Hughes par celui d'un autre réalisateur (plus connu en francophonie tout en conservant cette idée de cinéphilie légèrement plus poussée) a semblé un bon compromis pour compenser cette perte. Le choix du réalisateur s'est porté sur Quentin Tarantino, un réalisateur dont le nom n'est pas inconnu du public cible de la traduction, mais dont la filmographie n'est pas forcément à la portée du premier venu.

À l'inverse, certaines blagues culturelles peuvent difficilement être rendues dans la langue cible sans nécessiter d'étoffement. C'est le cas de la blague suivante, tirée du chapitre 4, dans laquelle Alex explique à Luc qu'il lui suffit de se fiancer à une riche héritière pour revenir dans les bonnes grâces de la presse.

“Well, obviously I mean a boy heiress, not a girl heiress.”	« Eh bien, je parle évidemment d'une héritière garçon, pas d'une héritière fille.
“I don't know any heiresses of either gender.”	— Je ne connais aucune héritière, peu importe son genre.
“Don't you?” He looked genuinely confused.	— Ah bon ? » Il avait l'air perplexe. « Mais
“Who do you go to Ascot with?”	avec qui vas-tu aux courses de Royal Ascot , alors ? »

Dans le texte source, Alex mentionne « Ascot ». Il s'agit ici d'une ville d'Angleterre dans laquelle se tient tous les ans le Royal Ascot, un événement de cinq jours où ont lieu de prestigieuses courses équestres. La famille royale britannique y assiste tous les ans

religieusement, prenant même part à un défilé royal chacun des cinq jours. Il s'agit donc d'une occasion en or pour des membres de la haute société britannique (et internationale) de se faire bien voir et d'étoffer leur carnet d'adresses.

La mention de cet événement aux connotations particulièrement huppées est une représentation symbolique du milieu social dont est issu Alex. On comprend le décalage social entre les personnages, et c'est ce décalage qui amène l'humour.

La blague ne se suffit cependant pas à elle-même en français. Il est peu probable que le public cible comprenne ce dont il est question à la simple mention de la ville. Pour la traduction en français, préciser qu'il est question de courses offre un indice sur la nature de l'événement. En plus de cela, afin de conserver cette idée qu'il s'agit d'un événement important et en lien avec la haute société, il a semblé utile d'utiliser le nom officiel « Royal Ascot », car l'adjectif « royal », en plus du contexte de la conversation, permet aux lecteur·rice·s d'imaginer immédiatement un événement important et réservé à une certaine classe sociale.

3.3. Jeu de mots sur la culture

Nous avons vu des exemples de blagues axées sur une langue ou une culture spécifique, mais nous pouvons également mentionner un exemple de blague qui joue sur les deux tableaux en même temps, une blague qui comporte à la fois un jeu de mots et une référence culturelle :

The Beetle Drive is our office nickname for the annual dinner, dance, and fundraiser.	La Coléo-Collecte était le petit surnom de la soirée dansante annuelle de collecte de fonds.
---	---

Cet extrait du chapitre 3 nous informe sur le nom de la soirée que doit organiser Luc pour son travail. En anglais, ce nom comporte trois éléments sémantiques.

Le premier, *beetle* veut dire « scarabée » ou « coléoptère », ce qui est logique étant donné que l'association pour laquelle travaille Luc s'occupe de la préservation de ces insectes. Le terme *drive* représente ici une campagne pour récolter des fonds. À nouveau, cela colle parfaitement avec le sujet. La combinaison *beetle drive*, en revanche, fait référence à des événements où des personnes se rassemblent, un peu comme un bingo, pour jouer au *beetle*, une sorte de jeu de société britannique consistant à lancer un dé pour dessiner un scarabée selon le résultat du lancer (Free Beetle Drive Sheets, n.d.).

Comme *Beetle Drive* ne signifie rien pour un public francophone, il était impératif de trouver un équivalent avec le moins de pertes possible. Il fallait absolument conserver l'idée du scarabée et de la collecte de fonds, et trouver un moyen de compenser la perte sémantique du jeu *beetle*. « Coléo-Collecte » s'est présenté comme une solution intéressante. En plus de renvoyer directement au travail de Luc, la répétition du son *col* crée une musicalité qui, à défaut de compenser sémantiquement la perte, la compense par un effet rythmique.

3.4 Pour résumer

Nous avons pu voir qu'il existe de nombreuses méthodes pour traduire l'humour, en fonction du type de blague dans le texte source, et en fonction de l'importance accordée à une équivalence plus ou moins exacte de chaque blague lors de la traduction. Parfois, l'humour pourra être traduit de manière très littérale, et parfois, il faudra redoubler d'ingéniosité pour obtenir le même effet, en s'éloignant s'il le faut du sens original. La traduction de l'humour est pour cette raison un exemple parfait de l'application de la théorie fonctionnaliste telle que nous l'avons décrite dans la première partie de ce commentaire.

La transmission de l'humour entre deux langues ne demande pas seulement une réflexion linguistique, mais également une réflexion sur la distance culturelle qu'il existe entre les deux langues. Si nous avons pu le constater pendant la traduction de *Boyfriend Material*, les personnages du roman eux-mêmes sont parfois confrontés à ce type de contact linguistique impliquant une distance culturelle. Nous pouvons le voir à travers la présence de l'hétérolinguisme dans le livre, qui est le sujet que nous allons aborder dans la troisième et dernière partie de ce commentaire.

4. Traduire l'hétérolinguisme

4.1. Définition

Grutman définit l'hétérolinguisme comme « la présence dans un texte d'idiomes étrangers, sous quelque forme que ce soit, aussi bien que de variétés (sociales, régionales, chronologiques) de la langue principale », qu'il oppose au principe de bilinguisme, c'est-à-dire « un rapport individuel aux langues », ou encore à la diglossie, qui « intervient au niveau de la communauté entière » (Grutman, 1997 : 37).

Dans la version originale du roman *Boyfriend Material*, Odile O'Donnell, la mère du personnage principal, est franco-irlandaise. Alexis Hall nous la présente comme une femme extravagante mais aimante, qui joue souvent sur ses origines françaises. Elle s'exprime majoritairement en anglais, mais utilise parfois des mots ou des expressions en français, en particulier lorsqu'elle s'adresse à son fils. On remarque donc bien la présence d'hétérolinguisme dans le texte, tel que le décrit Grutman, et plus particulièrement sous forme de code-switching, aussi appelé alternance codique.

Il existe de nombreuses définitions du terme « code-switching ». Selon Cincotta, par exemple, le code-switching implique :

« the author's placing within a passage of poetry or prose, or perhaps a section of film or theatre dialogue, of words, phrases, or indeed whole passages in a language or dialect other than that of the main body of the text. » (Cincotta, 1996 : 2)

Cependant, cette définition rejoint plutôt celle de Grutman pour l'hétérolinguisme : la présence d'une langue étrangère à la langue principale au sein d'un texte ou d'un discours. Une meilleure définition du code-switching serait peut-être alors simplement « l'usage alterné et fluide de deux langues dans le même échange discursif par un ou plusieurs locuteurs bilingues » (Brasart, 2011 : 108). Cette dernière définition correspond donc exactement au cas de *Boyfriend Material*. Le français n'y apparaît quasiment qu'au travers de dialogues, généralement prononcés par la mère de Luc.

L'enjeu est maintenant de traduire cet hétérolinguisme (ici, la langue française dans la langue anglaise) dans notre langue cible : le français. Et là se trouve toute la difficulté. Comment adapter un texte dans lequel une langue étrangère (L2) apparaît au sein de la langue source (L1) lorsque cette langue étrangère est également la langue cible (L3) de la traduction ? En d'autres termes, comment mettre en avant une différence linguistique lorsque cette différence est automatiquement effacée par la langue cible ? Que faire lorsque la L2 est la même que la L3 ?

4.2. Formes d'hétérolinguisme

Avant d'aborder différentes stratégies de traduction, il est important de comprendre quelles sont les possibles fonctions de l'hétérolinguisme dans un contexte littéraire. Selon Cincotta (1996 : 5-9), il existe quatre types d'usages d'une langue étrangère dans un texte.

Le premier est la présence de mots ou d'expressions issus d'une langue dite « classique » (le latin ou le grec, par exemple). Ces locutions sont parfois entièrement passées dans le langage courant (*in extremis, vice versa...*), mais peuvent également être propres à une certaine profession (*modus operandi*) ou indiquer que le locuteur ou la locutrice appartient à une classe sociale avec un certain niveau d'éducation (*cogito ergo sum*). Il faut cependant se rappeler que ces locutions, même si elles conservent leur sens, ne sont pas équivalentes d'une langue à l'autre. En effet, les connotations associées à une expression latine ne sont pas toujours les mêmes en anglais et en français, par exemple. De même, certaines de ces expressions sont parfois inconnues dans l'autre langue.

Les deux types d'usages suivants impliquent que l'auteur·rice d'un texte peut choisir d'utiliser une variation dialectale de la langue principale, ou bien de modifier l'orthographe d'un mot de la langue principale pour représenter un accent particulier. Ces usages nous communiquent des informations quant à la provenance du personnage (une ville, une région, un pays) ou leur milieu social (certains accents sont associés à des classes sociales plus ou moins aisées, un accent *cockney* ou *geordie* sera perçu comme moins prestigieux au Royaume-Uni que la *Received Pronunciation* utilisée entre autres par la famille royale britannique).

Enfin, et ce dernier usage est celui qui correspond le mieux à *Boyfriend Material*, le code-switching peut s'opérer au travers de mots ou expressions d'une langue étrangère qui n'est ni « classique », ni une variation dialectale de la langue principale. Le choix de la langue étrangère peut être motivé par le simple souhait de représenter l'origine du personnage qui la parle, mais il peut également représenter un rapport historique ou politique entre les deux langues. De même, et c'est également le cas ici, il peut servir de lien émotionnel ou affectif entre membres d'une famille multilingue, où les échanges se font dans une langue ou dans l'autre en fonction de la situation ou de la personne.

Il ressort de ces quatre types d'usages que l'intention de l'auteur·rice dans le choix de la langue peut s'avérer d'une importance capitale au moment de traduire. En effet, comme nous l'avons déjà mentionné à plusieurs reprises, notre traduction a pour objectif de répliquer l'effet du texte source, parfois au détriment du sens exact (comme c'était par exemple le cas pour la

traduction de l'humour) si des modifications s'avèrent nécessaires. Dès lors, quelles sont les stratégies de traductions applicables au cas du français en tant que langue étrangère dans *Boyfriend Material* ?

4.3. Stratégies de traduction de l'hétérolinguisme

Grutman (2018) nous propose quatre stratégies.

La première consiste à conserver (*behouden*) la langue étrangère telle quelle lors de la traduction. Cette stratégie a le mérite d'être simple et de représenter le changement linguistique, du moins dans la majorité des cas (nous y reviendrons plus tard). Le problème réside cependant dans la relation entre la L1 et la L2. Chaque culture associe des stéréotypes plus ou moins assumés aux autres cultures, et il en va de même pour les langues. Le fait de passer de la langue source à la langue cible change ce rapport culturel, en y apportant ou retirant de nouvelles connotations.

« Toch vindt ook hier een transformatie plaats, want de verhouding tussen matrijstaal en ingelaste taal is cultuurspecifiek. Ze kan dus moeilijk worden overgezet naar een andere context. » (Idem : para. 11)

Pour choisir cette stratégie, il faudrait donc s'assurer que le rapport entre la L2 et la L3 reste équivalent au rapport entre la L1 et la L2. Ce ne sera cependant pas une option dans notre cas, car comme dit plus tôt, la L2 et la L3 sont toutes les deux le français, ce qui reviendrait à peu près à adopter la stratégie suivante : l'effacement.

Cette dernière, comme son nom l'indique, implique d'effacer (*schrappen*) la présence de la langue étrangère en la traduisant directement dans la langue cible, à l'image de la langue source. Cette homogénéisation de la langue étrangère crée cependant un manque dans la traduction, car si l'auteur·rice a choisi d'inclure une forme d'hétérolinguisme dans son texte, il est du devoir du ou de la traducteur·rice de respecter cette intention et de transférer l'effet de cet hétérolinguisme au sein du texte cible, en particulier si la traduction est une traduction instrumentale comme dans notre cas. Telle est la raison pour laquelle ni cette stratégie ni la précédente ne conviennent à la traduction de *Boyfriend Material*.

Une troisième option serait d'encadrer (*omkaderen*) la langue étrangère au moyen d'éléments paratextuels, afin d'adoucir la rencontre entre les lecteur·rice·s et cette même langue étrangère. Cette stratégie peut être une bonne concession entre laisser la L2 telle quelle dans le

texte, et la rendre plus accessible aux lecteur·rice·s, grâce à une traduction en notes de bas de page, par exemple. Cette option est intéressante dans le cas où la langue étrangère est très éloignée ou peu connue de la langue cible, en particulier si ce qui est dit est important pour l'histoire. Le recours à l'encadrement semble, au premier abord, peu pertinent dans notre cas, mais il n'est pas inenvisageable. En effet, lors de la traduction, nous pourrions envisager d'ajouter aux passages initialement en français une note de bas de page indiquant que les passages en question étaient déjà en français dans la version originale. Nous pourrions également penser à mettre en avant ces passages en français avec une typographie différente, en accompagnant ces modifications par une préface qui expliquerait aux lecteur·rice·s la raison de ce changement. Cette solution permettrait de conserver une forme, certes moindre, d'hétérolinguisme, mais elle ne prend cependant pas en compte le rapport entre les langues dont nous avons parlé plus haut, ni l'effet que cela aurait sur le public cible par rapport au public du texte source. Si le français est conservé comme langue étrangère, même avec des notes de bas de page ou une préface, les lecteur·rice·s francophones ne retrouveront pas les connotations et stéréotypes que les lecteur·rice·s anglophones auraient associés au personnage qui parle cette langue étrangère.

Ainsi, la dernière stratégie de Grutman semble bien la plus intéressante pour la traduction en français de *Boyfriend Material*. Elle consiste à déplacer (*verschuiven*), ou plutôt remplacer la langue étrangère par une autre qui remplirait la même fonction dans la traduction. En d'autres termes, trouver une L4 qui aurait le même effet sur un public cible que l'effet de la L2 sur le public source, ce qui est exactement l'objectif que nous cherchons à accomplir pour ce travail. Bien sûr, comme l'expliquent Grutman et Cincotta dans leur définition, cette langue étrangère peut être une variété dialectale de la langue source, parfois même une graphie différente de cette langue source pour représenter un accent particulier. Si tel est le cas, un·e traducteur·rice pourrait être tenté·e de substituer un dialecte, argot ou accent de la langue source par un autre dialecte, argot ou accent de la langue cible.

Encore une fois, et nous en revenons toujours à la théorie fonctionnaliste de Nord, il faut se demander quel effet l'auteur·rice a cherché à donner à son texte. Dans le cas où l'hétérolinguisme sert à situer une origine géographique, il serait mal venu de remplacer celle-ci par une autre sans réfléchir aux implications que cela aurait sur la narration. Un accent britannique ne peut pas être remplacé par un accent français sans qu'un glissement des connotations, et donc de l'effet, n'ait lieu. En outre, selon le contexte, ce changement soudain pourrait créer une dissonance dans la narration. L'insertion d'un accent marseillais, par

exemple, serait étrange dans un livre qui se passe aux États-Unis. Il est donc nécessaire de faire son choix en pesant attentivement le pour et le contre de chaque option.

« The translator must determine what is the most important effect the author is trying to achieve? Is it the "foreignness" of the accent, or is the actual origin of the speaker relevant? If the author is using this modified language to convey the geographical origin of the speaker, the problem will parallel that of dialect usage. If it is simply a marker for social class (and that may, of course, be any social class), then the task of the translator is easier because all languages will have some marker which he can use. » (Cincotta, 1996 : 8)

4.4. Choix de la L4 et mise en pratique

Analysons donc comment appliquer au mieux cette dernière stratégie à *Boyfriend Material*. Comme dit plus haut, la mère de Luc a des origines françaises. Celles-ci ont pour but principal d'apporter un effet comique dans certaines scènes, soit parce qu'elle confond certains mots en anglais, soit parce que Luc lui-même est incapable de parler français. Nous reviendrons plus en détail sur tout cela plus tard. Elle ne parle pas avec un accent français détectable dans la version source (ce qui nous facilite la tâche, car il ne faudra pas trouver une graphie qui retranscrirait un accent), et en général, ses origines françaises n'ont pas d'incidence sur le cours de l'histoire, si ce n'est l'apport d'un peu de couleur à son personnage et une représentation concrète du lien familial et affectif qu'elle entretient avec son fils.

Il n'y a donc aucun réel contexte sociopolitique entre le Royaume-Uni et la France à prendre en compte lors du choix d'une L4 pour la traduction. La proximité du français et de l'anglais est un autre facteur à garder à l'esprit. Même si les deux langues ne font pas partie de la même famille, et ne sont donc pas proches d'un point de vue linguistique (en dehors des très nombreux emprunts de vocabulaire français, phénomène dû en grande partie à la place prépondérante de la langue française en Angleterre après la conquête Normande de 1066), le français reste une langue étrangère communément apprise à l'école au Royaume-Uni, ce qui signifie qu'une bonne partie de la population britannique possède des connaissances basiques du français. Le code-switching dans *Boyfriend Material* n'implique pas non plus des mots très compliqués en français, et même une personne qui n'a jamais appris le français pourra comprendre, ou du moins deviner la signification des passages dans cette langue. Cela doit être le cas pour la traduction également.

Le choix de la L4 s'est donc porté sur l'italien : une langue dont les connotations associées par un public francophone ne contrediront pas les connotations associées au français par un public anglophone, et suffisamment proche du français pour que n'importe qui puisse deviner le sens des mots prononcés dans le texte.

Ce choix implique un certain nombre d'adaptations, dont voici quelques exemples. Le premier est tiré d'une conversation téléphonique entre Luc et sa mère dans le chapitre 2.

<p>“Allô, Luc, mon caneton,” said Mum. “Did you see your father’s whole package last night?”</p> <p>I gave a gasp of actual horror before remembering <i>The Whole Package</i> was the name of his stupid TV show. “No. I was out with friends.”</p> <p>“You should watch it. I’m sure it will be on the catch-up.”</p> <p>“I don’t want to watch it.”</p> <p>She gave the most Gallic of shrugs. I’m convinced she plays up the French thing, but I can’t really blame her for it [...]</p>	<p>« Pronto, Luc, tesoro, » a dit ma mère, « as-tu vu le gros paquet de ton père hier soir ? »</p> <p>J’ai senti un frisson d’horreur avant de me rappeler que <i>Le Gros Paquet</i> était le nom de sa stupide émission télévisée. « Non. Je suis sorti avec des amis.</p> <p>— Tu devrais regarder. Je suis sûre qu’il y aura une rediffusion.</p> <p>— Je ne veux pas la regarder. »</p> <p>Elle a haussé les épaules avec une théâtralité tout italienne. Je suis persuadé qu’elle surjoue son côté italien, mais je ne peux pas vraiment lui en vouloir [...]</p>
--	--

Dans ce premier exemple, nous pouvons voir les deux principales modifications nécessaires au changement linguistique de la traduction. Tout d’abord, il s’agit évidemment des petits mots ou expressions qu’utilise la mère de Luc au quotidien, en particulier dans un contexte affectif. Il est difficile d’imaginer ici qu’une personne ne parlant pas italien puisse ne pas comprendre, ou du moins déduire, le sens des mots *pronto* et *tesoro*. Ce dernier est suffisamment proche de son équivalent français, « trésor », pour que son sens et son utilisation soient immédiatement compréhensibles. Pour *pronto*, le contexte permet d’aisément arriver à la conclusion qu’il s’agit du « allô » italien.

Le deuxième type de changement concerne les adjectifs parfois utilisés pour décrire le comportement de la mère de Luc. En anglais, le terme « *Gallic shrug* » représente un haussement d’épaules nonchalant, typiquement associé au caractère supposément détaché et

indifférent des Français·es. Pour la traduction en français, il a fallu adapter le jeu sur les stéréotypes. Les Italien·ne·s sont réputé·e·s pour avoir le sang chaud et pour être très expressif·ve·s, ce qui va à l’encontre d’un haussement d’épaules nonchalant. Il était donc nécessaire de faire un choix : garder le sens strict de la phrase au détriment des origines du personnage, ou garder la référence à l’Italie au prix d’un léger glissement sémantique. C’est finalement cette deuxième option qui s’est imposée, d’abord parce que le texte enchaîne sur le fait que le personnage joue sur ses origines (la transition est donc nécessaire), mais également parce que le glissement de sens n’a aucune conséquence négative sur le reste de la narration, ce qui le rend négligeable.

L’exemple suivant se passe un peu plus loin dans cette même conversation téléphonique.

<p>“I got papped yesterday.” “Oh, baby. Again? I’m sorry.” My own shrug was very non-Gallic. ““You know how these things are.” Her tone softened reassuringly. “Always a squall in a...a...shot glass.”</p>	<p>« Je me suis fait paparazzier hier. — Oh, mon chéri. Encore ? Je suis désolée. » Mon propre haussement d’épaules n’était vraiment pas très italien. « Tu sais comment sont les choses. » Son ton s’est adouci pour me rassurer. « C’est beaucoup de... de... de rumeur pour rien. »</p>
--	--

Dans cet exemple, la mère de Luc traduit littéralement une expression française en anglais. Les deux expressions sont très proches (« c’est une tempête dans un verre d’eau » et « *it’s a storm in a teacup* »), et peuvent donc se mélanger facilement dans l’esprit d’une personne bilingue. Brasart note que cette tendance à mélanger les deux langues grâce à des emprunts (ou des calques dans notre cas) est une caractéristique fréquente des locuteurs bilingues, en particulier lorsqu’il s’agit de syntaxe :

« Cette propension se retrouve de façon peut-être plus frappante quand le code-switching concerne des morceaux de phrase plus longs. Ce n’est plus alors seulement le substrat culturel d’une autre langue qui vient influencer la création d’énoncés, mais également son substrat syntaxique — que les locuteurs passent d’une langue à l’autre pour profiter de la disponibilité d’une construction qui n’existe que dans une, voire qu’ils adaptent cette construction à la première langue. » (Brasart, 2011 : 113)

Montes Villar observe également le même genre de phénomènes dans son analyse de *fragnol* (un mélange entre le français et l’espagnol, à l’image du *spanglish* que l’on retrouve souvent aux États-Unis dans les communautés hispanophones) dans le roman *Pas pleurer* de Lydie Salvayre, phénomène effacé lors de la traduction dont la

« stratégie [de traduction] entraîne une standardisation de la langue cible, une neutralisation des nuances culturelles exposées dans le texte original par l’emploi d’une langue mixte et hybride, ainsi qu’une perte d’étrangeté et du sentiment d’altérité qui se dégage du texte original ». (Montes Villar, 2018 : para. 33)

Il était donc impératif de ne pas commettre la même erreur lors de la traduction de *Boyfriend Material*. En italien, *una tempesta in un bicchier d’acqua* ne permet pas de créer une erreur, car l’image du verre d’eau est la même dans les deux langues. Ainsi, il a semblé plus approprié de choisir l’expression *molto rumore per nulla*, l’équivalent de « beaucoup de bruit pour rien ». *Rumore* signifie bien « bruit », mais il est facile d’imaginer qu’une personne italophone puisse confondre ce terme avec « rumeur » en français, ce qui conserve à la fois le calque (qui n’aurait pas été possible avec *bicchier*) et le sens de l’expression originale.

Le troisième exemple concerne le passage du roman qui aura demandé le plus de réflexion quant à son adaptation. La scène, tirée du chapitre 7, se passe dans un restaurant, où Luc et Oliver font plus ample connaissance.

<p>“I am aware of your reputation. But if I’m to know you, Lucien, I’d rather it came from you.”</p> <p>[...]</p> <p>“Well, for starters, it’s Luc.”</p> <p>“Luke?” Somehow I could always tell when people pronounced it with a <i>k</i> and an <i>e</i>. “It seems a shame when Lucien is such a beautiful name.”</p> <p>“Actually that’s the English pronunciation.”</p> <p>“Surely it’s not”—he flinched—“<i>Looshan</i> as the Americans would have it?”</p>	<p>« Je suis au courant de ta réputation. Mais si je dois apprendre à te connaître, Lucien, je préférerais que cela vienne de toi. »</p> <p>[...]</p> <p>« Bon, déjà, c’est Luc.</p> <p>— Luke ? » Bizarrement, je devinais toujours quand les gens l’écrivaient avec un <i>k</i> et un <i>e</i>. « C’est dommage, Lucien est un si beau nom.</p> <p>— Non, et toi tu parles du nom français. Change le <i>e</i> en <i>a</i> et rajoute un <i>o</i> à la fin.</p> <p>— Quoi, tu veux dire, » il avait l’air étonné,</p> <p>« Luciano, comme en espagnol ?</p>
---	---

<p>“No. God no. My mother’s French.”</p> <p>“Ah. Lucien, then.” He said it perfectly, too, with the half-swallowed softness of the final syllable, smiling at me—the first full smile I’d seen from him, and shocking in its sweetness. “Vraiment? Vous parlez français?”</p> <p>There’s really no excuse for what happened next. I think maybe I just wanted him to keep smiling at me. Because for some reason I said, “Oui oui. Un peu.”</p> <p>And then, to my horror, he rattled off God knew what.</p> <p>Leaving me to scrape the bottom of the barrel of my GCSE French, for which I’d received a D. “Um...um... Je voudrais aller au cinema avec mes amis? Ou est la salle de bain?”</p>	<p>— Non, pitié. Ma mère est Italienne.</p> <p>— Ah. Luciano, donc. » Et il l’a dit parfaitement, en plus, avec le tch et l’accent sur la bonne syllabe, tout en me souriant, le premier vrai sourire qu’il m’a fait, un vrai choc tellement il était doux. « Davvero ? Parli italiano ? »</p> <p>Je n’ai vraiment aucune excuse pour ce qu’il s’est passé ensuite. Peut-être que je voulais juste qu’il continue à me sourire. Parce qu’allez savoir pourquoi, j’ai dit : « Si, si. Un pochino. »</p> <p>Et là, à ma grande horreur, il a commencé à débiter je ne sais quoi.</p> <p>Ce qui m’a obligé à racler les fonds de tiroirs de mon dernier examen d’italien, pour lequel j’avais reçu un 5/10. « Euh... Vorrei andare al cinema con i miei amici ? Dov’è il bagno ? »</p>
---	---

Dans cet extrait, le prénom de Luc est au centre de la conversation. Dans la version originale, son prénom complet est Lucien, et il y a un jeu de prononciations et d’accents tout simplement impossible à rendre tel quel en français.

En premier lieu, il fallait adapter le prénom de Luc. Pour éviter trop de changement, Lucien est devenu Luciano, prénom italien qui peut également se raccourcir en Luc.

Ensuite, le dialogue entier a dû être adapté pour tenter de garder l’humour de la situation. Comme jouer sur les accents (britannique, américain, français) n’est pas compatible avec la traduction dans ce cas-ci (comme mentionné plus haut, il serait étrange de transformer ces accents en accents francophones ou autres), il a semblé plus judicieux de jouer sur les différentes prononciations possibles du nom Luciano (prononciation « à la française » et « à l’italienne »).

Enfin, les passages originellement en français ont été traduits en italien, en corrigeant toutefois le traitement de l'allocutaire (« Vous parlez français ? » devient « *Parli italiano ?* », avec un tutoiement qui convient mieux à la situation discursive), étant donné qu'il est établi dans le livre qu'Oliver parle couramment français, ce qui doit être reflété dans la traduction.

4.5. Pour résumer

Comme nous avons pu le voir, la question de l'hétérolinguisme en traduction implique une grande réflexion sur les relations qu'entretiennent les langues (ou les variétés de langues) entre elles. Il est nécessaire de prendre en compte le contexte social, politique, historique et culturel qui pourrait influencer l'interprétation du public lors de sa lecture, en cherchant à comprendre quel était l'objectif de l'auteur·rice, ou l'effet recherché sur son lectorat, lorsqu'il ou elle a décidé d'inclure de l'hétérolinguisme dans son texte.

Pour la traduction en français de *Boyfriend Material*, la décision a été prise de transformer le français (langue étrangère dans le texte source) en italien, car cette langue n'implique pas, aux yeux des lecteur·rice·s cibles, de connotations ou d'effets qui entreraient en contradiction avec la vision originale de l'auteurice, tout en permettant de conserver la visibilité de l'hétérolinguisme dans le texte.

Ce choix était à nouveau motivé par la volonté d'offrir au lectorat cible une expérience de lecture du texte cible équivalente à la lecture du texte source pour son lectorat respectif, selon la théorie fonctionnaliste de Nord. La traduction des différents éléments indiquant l'hétérolinguisme a impliqué plusieurs changements sémantiques, que ce soit dans les dialogues ou la narration, afin de favoriser l'effet provoqué par la présence d'une langue étrangère et de la culture qui l'accompagne.

5. Conclusion

Nous avons abordé dans ce mémoire les principales difficultés rencontrées lors de la traduction des sept premiers chapitres de *Boyfriend Material*. Le choix de ce livre pour notre travail était motivé par deux raisons : la première, purement subjective, était un attachement personnel à l'histoire, aux personnages et aux thèmes évoqués par le roman ; la deuxième raison était un désir d'aborder plus en profondeur des problématiques de la traduction qui ne sont que

rarement (voire jamais) soulevées en cours, à savoir la traduction de l'humour et de l'hétérolinguisme.

Il était indispensable, avant de commencer, d'établir une stratégie qui allait guider nos choix pour le reste de la traduction. Nous avons évoqué différents types d'approches se concentrant chacun sur un objectif spécifique de la traduction, et nous avons conclu que la stratégie qui conviendrait le mieux à notre cas était la « traduction instrumentale » de Nord, une stratégie qui accorde la priorité à l'effet du texte plutôt qu'au sens exact des mots.

Cette priorité de l'effet, nous l'avons retrouvée pour la traduction de l'humour. Nous avons vu qu'il était parfois nécessaire de se détacher du texte source, que ce soit dans la forme ou le fond, afin de conserver l'effet comique de différentes blagues. Cela était parfois dû à une simple impossibilité de traduire un jeu de mots car la langue d'arrivée ne le permettait pas, et parfois cela était dû à des différences culturelles qui rendaient la compréhension de la blague trop difficile ou même impossible pour le public cible.

De même, nous avons parlé de l'hétérolinguisme dans des textes et les nuances que ce concept peut apporter à l'histoire et la narration. Après avoir discuté des différentes stratégies de traduction proposées par Grutman, nous avons établi qu'il était indispensable de conserver une forme d'hétérolinguisme dans notre traduction et, par conséquent, qu'il nous faudrait transformer le français en tant que langue étrangère dans le texte source en italien dans le texte cible pour le rendre visible et ainsi obtenir un effet équivalent. Ce changement aura impliqué l'adaptation de certains passages pour mieux correspondre à la langue et la culture italienne, sans que cela dénature pour autant l'esprit du texte source.

Grâce à ce mémoire, nous avons pu mettre en avant l'importance de choisir une stratégie en amont de notre travail afin de l'appliquer au mieux au principal obstacle de toute traduction : le décalage linguistique et culturel entre le public du texte source et celui du texte cible. Si nous avons mentionné l'humour et l'hétérolinguisme comme principaux aspects de ce décalage dans notre commentaire, il est intéressant de noter que de nombreux autres sujets auraient pu figurer à leurs côtés, tels que la représentation de la société britannique dans les comédies romantiques, la place des thèmes *queers* dans la littérature moderne, et bien d'autres.

Enfin, nous aimerions conclure en disant que la beauté de la traduction provient du fait qu'il existe, pour un texte source donné, une multitude de textes cibles dont le résultat aura été influencé par les choix et la sensibilité de leur traducteur·rice. Parfois les traductions seront très similaires, par exemple dans le cas d'un texte pragmatique, et parfois la nature du texte source

offre (et demande) une certaine liberté qui entraînera des résultats complètement différents, en particulier pour des textes littéraires. Certaines personnes voient la traduction comme une science, explicable dans sa totalité par des théories traductologiques et une excellente connaissance des langues de travail, et d'autres la voient comme un art, ne dépendant que des compétences et du ressenti du ou de la traducteur·rice. Nous espérons que, grâce à la combinaison de ces deux aspects, notre traduction aura atteint son plein potentiel et aura rendu justice à l'œuvre d'origine.

Bibliographie

Texte source

Hall, Alexis (2020). *Boyfriend Material*. Sourcebooks Casablanca.

Sources théoriques et traductologiques

Barthes, Roland (1967). The Death of the Author. Dans *Aspen Magazine*, 5-6, n.p.

Brasart, Charles (2011). Code-switching, co-texte, contexte : une analyse du jeu de langue dans les conversations bilingues. Dans *Études de stylistique anglaise* [en ligne], 3, pp. 107-122. URL : <http://journals.openedition.org/esa/1628>

Cincotta, Madeleine Strong (1996). *Naturalising Linguistic Aliens: The Translation of Code-Switching*. Communication présentée lors de l'University of Western Sydney Conference on Interpreting and Translation.

Coleridge, Samuel Taylor (1817). *Biographia Literaria* [nouvelle édition, 2014]. Roberts, Adam (ed.). Édimbourg : University Press Ltd.

Foucherand, Marlène (2020). Laurent Bazin, La littérature *Young Adult*. Dans *Lectures* [en ligne]. URL : <http://journals.openedition.org/lectures/41702>

Grutman, Rainier (1997). *Des langues qui résonnent : l'hétérolinguisme au XIX^e siècle québécois*. Québec : Fides.

Grutman, Rainier (2018). Ingelaste talen vertalen: vier literaire scenario's. Dans *Filter*, 25:3, pp. 5-12.

Hewson, Lance (2004). Sourcistes et cibliers. Dans *Correct/Incorrect*, Ballard, Michel (ed.) & Hewson, Lance (ed.). Arras : Artois Presses Université. pp. 123-134.

Kovács, Gabriella (2020). Translating Humour – A Didactic Perspective. Dans *Acta Universitatis Sapientiae, Philologica*, 12:2, pp. 68-83.

Ladmiral, Jean-René (1986). Sourciers et ciblistes. Dans *Revue d'esthétique* [nouvelle série]. Toulouse : Editions Privat, 12, pp. 33-42.

Low, Peter Alan (2011). Translating jokes and puns. Dans *Perspectives: Studies in Translatology*, 19:1, pp. 59-70.

- Montes Villar, Luisa (2018). Traduire l'hétérolinguisme dans les textes de l'exil : *code-switching* et *fragnol* dans *Pas pleurer* de Lydie Salvayre. Dans *HispanismeS* [en ligne], Hors-série 2, n.p. URL : <http://journals.openedition.org/hispanismes/12128>
- Nida, Eugène Albert (1964). *Toward a Science of Translating: With Special Reference to Principles and Procedures Involved in Bible Translating*. Leiden : E.J. Brill.
- Nord, Christiane (2020). *La Traduction : une activité ciblée* [deuxième édition]. Liège : Presses Universitaires de Liège, Collection *Truchements*.
- Reiß, Katharina & Vermeer, Hans J. (2013). The priority of purpose (skopos theory). Dans *Towards a General Theory of Translational Action: Skopos Theory Explained*. Londres : Routledge, pp. 85-93.
- Vinay, Jean-Paul & Darbelnet, Jean (1958). Unités - Plans - Techniques. Dans *Stylistique comparée du français et de l'anglais* [nouvelle édition, 1972]. Malblanc, A. (ed.). Paris : Librairie Marcel Didier, pp. 36-55.

Autres sources mentionnées

- Danielewski, Mark Z. (2000). *House of Leaves*. Pantheon Books.
- Free Beetle Drive Sheets (n.d.). *How to play a round of beetle drive*. URL : <https://www.beetle-drive.com/how-to-play-a-round-of-beetle-drive/> (Consulté le 17 février 2024)
- Golding, William (1956). *Sa Majesté des mouches*. Gallimard.
- Hall, Alexis [@quicunquevult] (n.d.). *Description* [profil Instagram]. Instagram. URL : <https://www.instagram.com/quicunquevult/> (Consulté le 31 juillet 2024)
- King, Stephen (1988). *Ça*. Albin Michel.
- Kramer, Gary (2020). Fake It Till You Make It: PW Talks with Alexis Hall. Dans *Publishers Weekly* [en ligne], NP. URL : <https://www.publishersweekly.com/pw/by-topic/authors/interviews/article/82972-fake-it-till-you-make-it-pw-talks-with-alexis-hall.html>
- McQuiston, Casey (2019). *Red, White & Royal Blue*. St Martin's Griffin.
- Pullman, Philip (1998). *Les Royaumes du Nord*. Gallimard.

Quicunquevult (n.d.). *FAQ: About Me*. URL : https://quicunquevult.com/faq/faq-about-me/?Display_FAQ=13128 (Consulté le 31 juillet 2024)

Remarque, Erich Maria (1929). *À l'Ouest, rien de nouveau*. Stock.

Dictionnaires et autres outils linguistiques

Antidote (n.d.). Antidote 11 (version 6) [logiciel]. Montréal : Druide informatique.

Gouvernement du Canada, Services publics et Approvisionnement Canada, Bureau de la traduction, **TERMIUM®** (n.d.). *TERMIUM Plus®*. URL : <https://www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2alpha/alpha-fra.html>

Cambridge Dictionary (n.d.). *English Dictionary, Translations & Thesaurus*. URL : <https://dictionary.cambridge.org/>

CNRTL (n.d.). *Portail lexical – Lexicographie*. URL : <http://www.cnrtl.fr/definition/>

Larousse. (n.d.). *Dictionnaire Français en ligne*. URL : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais-monolingue>

Merriam-Webster. (n.d.). *Dictionary by Merriam-Webster*. URL : <https://www.merriam-webster.com/>

Urban Dictionary (n.d.). *Urban Dictionary*. URL : <https://www.urbandictionary.com/>

Wordreference (n.d.). *WordReference English-French Dictionary*. URL : <https://forum.wordreference.com/>